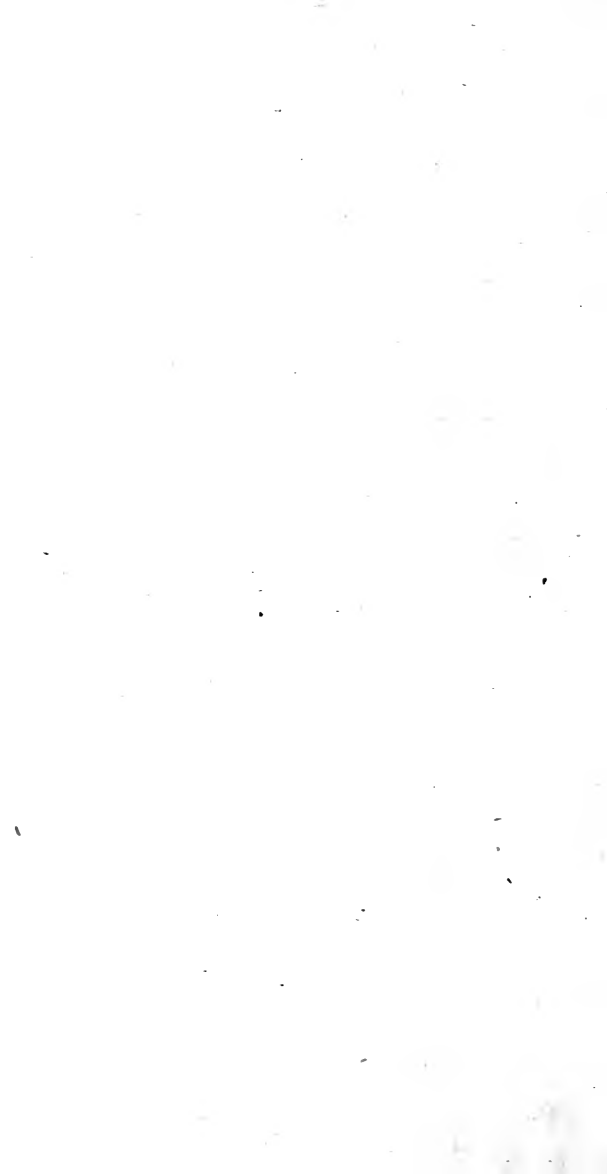




*Coll. spec.*

Digitized by the Internet Archive  
in 2011 with funding from  
University of Toronto



# MEMOIRES

DE M. LE MARQUIS

DE FEUQUIERE,

LIEUTENANT GENERAL

DES ARMÉES DU ROI.

TOME TROISIÈME.



# MEMOIRES

DE M. LE MARQUIS

## DE FEUQUIERE,

LIEUTENANT GENERAL

DES ARMEES DU ROI;

Contenans les Maximes sur la Guerre, & l'application des Exemples aux Maximes.

NOUVELLE EDITION,

Revûe, & corrigée sur l'Original ; augmentée de plusieurs additions considérables ; ensemble d'une Vie de l'Auteur donnée par M. le Comte de Feuquiere son frere , & enrichie de Plans & de Cartes.

TOME TROISIEME.



A L O N D R E S ,

Chez PIERRE DUNOYER, Libraire à l'Enseigne d'Erasme , dans le Strand.

---

M. D C C. X X X V I.



U

17102 A

F4

1736

n.3

coll. spec.



# MEMOIRES

DE

M. LE MARQUIS  
DE FEUQUIERE.

TROISIÈME PARTIE.

---

## CHAPITRE LXIV.

*Des Surprises en général.*



UNE maxime générale est d'entreprendre toujours avec secret, avec une connoissance parfaite de l'entreprise méditée, de la diligence dans la marche, de la vivacité dans l'exécution, & beaucoup de prévoyance dans la retraite.

*Tome. III.*

A

Le secret doit être gardé avec soin, même à l'égard de ses propres Troupes, de peur qu'il ne soit révélé à l'Ennemi, ou par quelque Espion, ou par quelque Déserteur.

Il doit aussi être couvert par quelque démonstration qui, en cas qu'elle parvienne à la connoissance de l'Ennemi, détourne son attention du véritable projet, & la lui fasse porter sur un objet différent de celui qu'on veut exécuter.

On doit avoir une exacte connoissance du païs, qui conduit à l'objet de l'entreprise, de sa situation, de sa force naturelle, de celle des Troupes ennemies sur lesquelles on veut entreprendre, de leur négligence, ou précaution à se garder, & de la protection qu'elles peuvent recevoir, soit par le voisinage de l'Armée, soit par celui des Places, ou quartiers voisins; parce que de toutes ces connoissances dépend la réussite du projet.

La marche vers l'objet de l'entreprise doit être faite avec un grand secret, & beaucoup de diligence, & son prétexte couvert de quelque dessein apparent.



L'exécution doit être faite avec vivacité & sans confusion ; de maniere que chaque Commandant d'un Corps , ou d'un Détachement , soit en arrivant conduit au lieu précisément par lequel il doit attaquer , & instruit de ce qu'il faut qu'il fasse , soit que l'on réussisse dans l'entreprise , soit que le succès en soit malheureux par quelque accident imprévû.

La retraite , soit que l'on ait réussi , soit que l'on ait manqué l'entreprise , doit aussi être faite avec toutes les précautions requises , que je ne puis prescrire ici , parce qu'elles dépendent de trop de circonstances différentes , & qu'il est à présupposer qu'un homme qui se trouve chargé d'une entreprise , a été jugé capable de la bien conduire.

Le Général doüé d'un esprit vif , cherche continuellement les moïens de multiplier les petits avantages sur son Ennemi ; parce que par-là il se prépare à réussir dans un grand événement. Il forme des pratiques secretes contre les Places & Armées ennemies ; il surprend , s'il peut ,

une Place, un gros quartier, un convoi, un fourage, un passage, une garde, une colonne de bagages, une Armée même entière, soit dans sa marche, soit dans son Camp.

Par les pratiques secretes qu'il a dans une Place, il sçait la force de sa garnison, son exactitude, ou sa négligence à se garder, l'état de ses magasins de Guerre & de bouche, & le caractère d'esprit de ceux qui y commandent. Sur toutes ces connoissances, il forme son entreprise, & n'oublie rien de tout ce qui la peut rendre heureuse.

Par celle qu'il a dans les Armées, il en connoît le véritable état, le nombre & la qualité des Troupes & de l'Artillerie, son abondance pour les vivres & les fourages, ses précautions dans ses Marches, dans ses Campemens, dans ses Convois, dans ses Fourages & dans sa Garde. Sur toutes ces connoissances il forme son dessein, pour entreprendre ce qui lui paroît le plus aisé à exécuter; & il réussit, quand il a les talens dont je viens de parler.

Ce que l'on peut dire en général,

DU M. DE FEUQUIERE. S  
est que celui qui a le plus d'esprit &  
de vûës , est celui qui embrasse  
mieux tout son projet ; qui prévoit  
mieux tous les petits obstacles , qui  
pourroient faire manquer , ou retar-  
der son expédition , afin de les sur-  
monter ; qui est le plus vif dans le  
moment de l'expédition , parce qu'il  
avoit tout prévu , & qui est le plus  
précautionné dans sa retraite , lors-  
que son entreprise est de nature à ne  
pouvoir rester dans le lieu , où il a  
exécuté son projet.

On trouve dans les Chapitres  
suivans , ce que l'on peut dire en  
particulier , sur les différentes ma-  
nieres de se conduire dans les exé-  
cutions de toutes les espèces de  
surprises. Il n'en faut négliger au-  
cune , mais bien plutôt y ajouter  
tout ce que le bon esprit pourra  
fournir , & qui n'a pû être prévu  
dans ce discours.

---

## CHAPITRE LXV.

### *Des surprises de Places.*

**U**N Place de Guerre est très-  
rarement emportée de vive

force par surprise , soit par escalade , soit par petards , soit enfin par quelque autre maniere. Mais elle se peut dire surprise , si elle se trouve investie , ou dans un tems que sa garnison aura été considérablement affoiblie par la sortie de ses Troupes pour quelque expédition , ou par la foiblesse de la garnison , ou par les maladies qui y regnent , ou par le manque de munitions de Guerre ou de bouche , ou par l'éloignement , ou l'impossibilité du secours , ou lorsqu'elle est enfin attaquée dans un tems , où elle manque des choses essentielles à une bonne défense , & dans une conjoncture qui n'aura pas été prévûë.

Ainsi je ne proposerai point ici de manieres , pour parvenir à la surprise d'une Place de Guerre , autres que celles dont je viens de parler , qui tombent dans le cas de pouvoir faire dire , qu'une Place de Guerre a été surprise , parce qu'elle a été attaquée dans un tems de quelques-uns des besoins , dont je viens de parler.

Que si pourtant un Gouverneur étoit assez négligent dans la garde

de sa Place, pour s'exposer à laisser surprendre une porte après son ouverture, ou à y laisser attacher un petard pendant la nuit, ou à être emporté d'escalade, ou par le secours d'une rivière, ou par quelque souterrain qui n'est point gardé: voici à peu près la conduite qu'il faut tenir dans l'exécution de toutes ces différentes manieres de surprendre une Place de Guerre.

En général rien ne doit être tenté, sans une certitude presque sûre de réussir. Il faut avoir donc exactement fait reconnoître par des Espions fidèles, & capables, le terrain des environs de la Place, & tous les manquemens dans sa garde.

Voici les fautes qui se peuvent commettre dans la Place, à l'ouverture des portes. Si elles sont ouvertes trop matin, ou avant la chute d'un grand brouillard; si on baisse les Ponts-levis, & qu'on ouvre les barrières sans les refermer, après qu'on aura fait sortir des gens, tant à pied, qu'à cheval, pour faire une soigneuse découverte; si la Garde de la Porte, ou celle de la Place, a

posé les armes au corps-de-garde avant le retour des gens sortis pour la découverte ; si on ne laisse pas la nuit un poste dehors dans l'ouvrage qui couvre la porte ; si la Garde d'Infanterie de la Place n'est pas sous les armes, & celle de Cavalerie à cheval, jusqu'à ce que toutes les clefs des portes soient revenueës chez le Gouverneur, & qu'on lui ait rendu compte du dehors de la Place ; si les jours de marché, on laisse entrer en foule les gens qui viennent aussi-tôt après l'ouverture des portes ; & si pendant que le marché tient, toutes les Gardes ne sont pas sous les armes.

En tous ces cas, on peut exécuter une surprise de vive force, en faisant, à l'ouverture des portes, entrer assez de gens déguisés, pour se saisir d'une porte, & la tenir ouverte, jusqu'à ce qu'on ait introduit dans la Place un assez gros Corps, pour y être plus fort que la garnison, en cas que le terrain des environs ait donné le moïen de tenir ce Corps à couvert proche de la Place.

Que si cette Place n'a point d'ou-

DU M. DE FEUQUIERE. 9  
vrages extérieurs gardés de nuit, qui  
en couvrent la porte , & qu'elle  
n'ait point de fossés , qu'enfin on  
puisse aborder la porte sans être dé-  
couvert par les Sentinelles, on peut  
attacher un petard, dont l'effet peut  
être suivi par une colonne d'Infan-  
terie partagée par divisions, avec  
des Officiers sûrs à la tête de chaque  
division, qui auront été instruits des  
postes auxquels ils doivent marcher,  
& les occuper à mesure qu'ils en-  
treront dans la Place. On doit, à la  
tête de chaque division, placer des  
Soldats avec des haches & des ser-  
pes, pour couper ce qu'il sera né-  
cessaire de couper, comme herbes,  
ou autres empêchemens. Il faut aus-  
si empêcher, qu'aucun Soldat ne  
quitte son rang, ou se débande  
pour piller.

Que si par quelque endroit de la  
Place négligée pour la garde, on  
peut approcher de la muraille, as-  
sez basse pour être escaladée, ce  
lieu étant reconnu pour la hauteur  
des échelles par le dehors & le de-  
dans, pour la commodité de se met-  
tre en bataille, il faut arriver de nuit

avec un grand silence, placer les échelles, tout le plus près les unes des autres qu'il est possible, faire monter avec diligence, se former sur le terrain reconnu en dedans de la Place, avoir ses Troupes partagées par divisions comme il a été dit, & les faire toutes marcher en même tems, pour occuper les postes nécessaires à l'exécution de l'entreprise, se saisir de la porte la plus voisine, l'ouvrir aux Troupes qui seront restées dehors, empêcher qu'elles ne se debandent en y entrant, & les conduire avec ordre & silence sur les Places de la Ville où elles doivent se former, pour empêcher la Garnison qui voudra prendre les armes, de se former & de se communiquer.

Dans toutes les surprises il faut le plus diligemment qu'il se peut, se saisir de la personne du Gouverneur, des Officiers Majors & Commandans des Corps, dont il faut sçavoir les demeures bien précisément, parce que, eux pris, il ne se pourra plus donner d'ordres, pour repousser les Troupes entrées.



Lorsque la surprise est faite à la faveur d'une rivière, ou de conduits souterrains, le même ordre pour les mouvemens doit être tenu. Si on arrive par eau, il faut en approchant, se laisser aller au courant, sans ramer que pour aborder.

Si c'est par des souterrains, il faut avoir par des intelligences dans la Place quelque grand couvert, dans lequel on ait pû faire entrer un nombre d'hommes, à la sortie du défilé, pour de-là les faire marcher aux lieux qui leur auront été ordonnés, comme il a été dit ci-dessus. Que si la Garnison est logée dans des corps de Cazernes, c'est-là où les Troupes entrées doivent marcher d'abord, & s'en rendre maîtresses.

## REMARKES.

J'ai dit qu'une Place de Guerre pouvoit être surprise de plusieurs manieres; soit de vive force, lorsque la fortification ne la met pas hors d'insulte,\* ou que quelque accident imprévu a détruit une partie de sa fortification \*; soit par des

intelligences avec le dedans de la Place; soit enfin par la négligence du service, ou lorsqu'elle se trouve investie dans un tems, où elle manque de Garnison suffisante pour la défendre, de vivres, ou de munitions de Guerre.

J'ai proposé des maximes certaines pour se garentir des surprises, autant qu'il est possible à un Gouverneur de le faire par ses attentions pour le dedans, ou pour le dehors de sa Place. Ainsi je ne rapporterai ici que quelques exemples, qui feront connoître quelles ont été les fautes, qui de mon tems ont été faites contre les règles que j'ai proposées, pour se garentir de toutes les espèces de surprises, dont je viens de parler.

Les Places les plus exposées à être insultées de vive force, sont celles dont les fortifications ne sont point revêtuës; parce que si la fortification de terre n'est point entretenüe, & que les fossés n'en soient pas à fond de cuve, ou fort fangeux, il n'est point impossible de surprendre ces Places de vive force,

lorsqu'on peut se porter devant avec assez de secret , pour que l'Ennemi ne soit point averti de l'entreprise.

*Surprise de Loo en 1676.*

Le premier exemple que j'ai vû d'une pareille entreprise heureusement exécutée, est celle qu'en 1676. M. de la Bretesche alors Colonel d'un Régiment de Dragons en garnison à Mastrick , fit sur Loo, Place Espagnole sur le Demer.

Il sçavoit que la Garnison de cette Place de terre étoit assez foible , & qu'elle se négligeoit dans sa garde du dedans , & sur les attentions du dehors, se confiant en l'éloignement où elle se trouvoit de nos Places , & dans les eaux dont elle étoit entourée.

Sur toutes ces connoissances , M. de la Bretesche forma son projet & sa disposition. Il arriva avec ses Troupes avant le jour autour de la Place ; entra dans le chemin couvert ; mit dans le fossé de petits bateaux d'ozier , ou plutôt de grandes manes couvertes de toiles cirées , & fit

passer une partie de son Infanterie, reservant le reste pour faire feu sur la Garnison, qui viendrait s'opposer à cette attaque.

L'Infanterie passée coupa la fraise, & monta sur le haut du bastion. L'Infanterie restée passa, dès qu'elle vit que celle qui étoit passée étoit maîtresse du haut du bastion. Après quoi M. de la Bretesche étant plus fort dans le dedans de la Place, que la Garnison qui avoit été surprise, il s'en rendit le maître, & conserva la Place au Roi jusqu'à la paix de Nimégue.

Cet exemple de la surprise d'une Place de Guerre non revêtuë, justifie la vérité de mes règles, pour se garantir de pareilles surprises de vive force dans une Place qui n'est pas revêtuë.

### *Surprise de Gand en 1678.*

En l'année 1678. le Roi surprit l'investiture de Gand, sans quoi il ne lui auroit pas été possible d'en former le Siège, par la difficulté de la circonvallation, si l'Ennemi avoit

DU M. DE FEUQUIERE. 15  
eu le tems de s'y porter pour l'empêcher.

Le dessein de ce Siège fut couvert par des démonstrations , & des mouvemens de Troupes sur les Places ennemies , qui étoient le plus éloignées de celle-ci. Le Roi porta même sa personne jusqu'à Metz , pour faire mieux croire à ses Ennemis que c'étoit Luxembourg , ou Namur qu'il vouloit attaquer.

Cependant toute son Armée de Flandres étoit en mouvement , & paroissoit avoir dessein sur Ypres. Ces trois Places en même-tems menacées furent ainsi les objets d'attention de nos Ennemis , qui n'imaginèrent pas que dans la fin de l'hiver , il fût possible de faire la circonvallation de Gand par la difficulté de la communication des quartiers.

C'est ce qui fit réussir cette entreprise , qui est dans l'espèce des Places qu'on peut dire avoir été surprises , parce qu'elles ont été attaquées dans le tems qu'elles étoient dépourvûes , ou d'une Garnison suffisante , ou des autres choses né-

*Surprife de Savillan en 1691.*

Le troifième exemple d'une furprife de Place, qui a réuffi par l'enlèvement de fa Garnifon, mais qui fut abandonnée fur le champ, parce qu'elle étoit hors de portée de pouvoir être gardée, eft celui de la furprife de Savillan au mois de Janvier 1691.

Je commandois cet hiver à Pignerol, & M. le Duc de Savoïe, dans l'établiffement des quartiers d'hiver de fes Troupes, avoit mis fes quatre Compagnies de Gendarmes dans Savillan, où la Garde fe faifoit par des Compagnies de Bourgeois, & de Milices. Je connoiffois la Place, pour l'avoir plusieus fois vifitée la Campagne précédente; & je fçavois que du côté de la porte de Carmagnole, il y avoit un bafion de terre attaché à la muraille de la Ville, où il y avoit une porte, qu'on fe contenoit de fermer la nuit, fans y laiffer de Gardes.

Sur ces connoiffances, je réfolus  
 d'enlever

d'enlever cette Gendarmerie si peu attentive à se faire garder. Je pris pour cela le tems d'une forte gelée, parce qu'il falloit passer le fossé du bastion, qui étoit plein d'eau. J'introduisis dans Savillan un Espion de confiance, qui la nuit marquée pour l'exécution, avec de petites tenailles arracha en dedans de la ville les cloux, qui tenoient la ferrure de la porte de la muraille, à laquelle le bastion étoit attaché en dedans de la Ville.

Je fis une si grande diligence avec huit cens chevaux, & cinq cens hommes de pied en croupe, que j'arrivai deux heures avant le jour auprès de ce bastion. Après avoir fait reconnoître le bastion, & la porte qui étoit à la muraille de la Ville, pour sçavoir si mon Espion avoit exécuté ce que je lui avois ordonné, je fis passer mon Infanterie sur la glace du fossé, la mis en bataille sur la Place, me saisis du Corps de Garde de la porte, la fis ouvrir à la Cavalerie, & rassemblai sans opposition ces quatre Compagnies de Gendarmes, que je rame-

nai toutes entieres dans Pignerol ; quoique M. de Savoïe eût pû, s'il avoit soupçonné ou découvert mon dessein, tomber sur moi avec quatre fois plus de Cavalerie que je n'en avois. Je fis ainsi en trente heures de tems plus de vingt-huit lieuës, & passai & repassai trois rivières, dont le Pô en étoit une.

Je ne rapporte cet exemple d'une action que j'ai exécutée, que pour assurer la règle que j'ai donnée sur cette nature d'expéditions, en disant que la réussite ne dépend pas seulement de la négligence de l'Ennemi pour se garder, ni même de la justesse des mesures prises pour l'exécution de l'entreprise ; mais encore bien plus du secret de la marche pour y porter les Troupes, & de la diligence pour le retour, lorsque la Place qu'on a surprise ne peut être gardée.

*Surprise de Crémone en 1703.*

Le quatrième exemple que je rapporterai sur cette matiere, est un événement quoique sans suc-



DU M. DE FEUQUIERE. 19  
cès, dont le récit ne laissera pas d'étonner. C'est la surprise de Crémone au commencement de l'année 1703.

Cette Ville étoit la place d'armes de notre Guerre de Lombardie, où M. le Maréchal de Villeroi avoit établi son quartier général pendant l'hiver. Il y tenoit un fort gros Corps d'Infanterie & de Cavalerie, qui outre cela étoit couvert par un Corps considérable commandé par M. le Marquis de Créqui, dont les quartiers étoient entre l'Oglio & le Pô, sur lequel nous avons un pont au-dessous de Crémone.

La tête de ce pont du côté du Modénois & du Parmesan étoit couverte d'un ouvrage, qui étoit gardé par la Garnison de Crémone pour sa sûreté, contre un Corps de l'Armée de l'Empereur, qui hivernoit dans le Modénois. M. le Prince Eugene avec le reste de l'Armée de l'Empereur occupoit des quartiers entre l'Oglio, l'Adda, & le Mincio.

Dans cette disposition générale, ce Prince conçût le dessein d'enlever Crémone par surprise. Il avoit des intelligences dans le dedans de

la Place, par lesquelles il étoit instruit, que la présence du Général, de plusieurs Officiers Généraux, & de la puissante Garnison, qui y étoit, n'en rendoit pas le service plus régulier, ni la Garde plus exacte, & qu'elle s'y faisoit avec une négligence entiere pour le dedans & pour le dehors.

C'étoit M. le Comte de Revel Lieutenant Général, qui étoit chargé du commandement particulier de la Place, en ce qui regardoit les Troupes Françoises; car il y avoit d'ailleurs un Gouverneur Espagnol.

On ne faisoit sortir personne de la Place pendant la nuit. On ne faisoit dans le dedans, ni ronde sur les remparts, ni patrouille de Cavalerie & d'Infanterie dans les ruës; on se contentoit d'avoir des Corps de Garde aux Portes & sur les Places, sans que ces Corps de Garde se communicassent pendant la nuit par des rondes, ni même qu'ils eussent des sentinelles sur le rempart au-dessus des Portes, pour voir si quelque chose en approchoit. Enfin l'on étoit dans Crémone sans aucune

DU M. DE FEUQUIERE. 21  
attention pour le service ordonné  
dans toutes les Places.

Un Prêtre qui desservoit une petite Eglise un peu détournée du grand commerce de la Ville , avoit sa maison proche de cette Eglise. Joignant la cave de sa maison passoit un Aqueduc, qui portoit les eaux des rues dans les fossés de la Ville. Il y avoit dans Crémone un nombre considérable de ces forties, dont aucune n'étoit grillée. Ce fut sur l'avis, que ce Prêtre en donna, que M. le Prince Eugene disposa son entreprise.

Il introduisit dans Crémone par ces Aqueducs jusqu'à six cens hommes, que le Prêtre cachoit dans sa cave, & dans cette Eglise, qui n'étoit pas journellement fréquentée. Il fit encore entrer pendant le jour un nombre considérable de soldats déguisés en paisans, qui ne ressortoient pas le soir, & étoient recueillis par ce Prêtre, ou par quelques autres conjurés.

\* Cet expédient étoit aisé, parce qu'il n'y avoit point de consigne aux Portes, & qu'on ne s'informoit

jamais, si ce qui étoit entré pendant le jour dans la Ville, en étoit sorti, ou y étoit resté. \*

Une partie de ces hommes avoient des instrumens propres à rompre des ferrures, & les autres des outils propres à abattre de la maçonnerie.

Deux Portes de la Ville du côté de l'Oglio furent choisies par M. le Prince Eugene, pour introduire le gros de ses Troupes. L'une de ces Portes, sçavoir celle qui étoit la plus proche de la maison du Prêtre, avoit été condamnée & murée; & au-dessus de cette Porte sur le rempart, il y avoit un petit Corps de Garde, où l'on tenoit seulement un poste de huit ou dix hommes, qui par la négligence du service pour les rondes n'avoient point de sentinelle devant la porte du Corps de Garde.

Ainsi les Ennemis s'étant saisis sans bruit des hommes qui dormoient paisiblement dans le Corps de Garde, firent travailler leurs maçons à abattre le mauvais mur de la Porte, sans être découverts par les rondes, parce qu'il ne s'en faisoit aucune.

L'autre Porte dont on se servoit le jour pour le commerce de la Ville, avoit un Corps de Garde en bas, & la Garde de cette Porte étoit plus nombreuse; mais sans aucune attention pour les sentinelles, parce que l'Officier n'avoit point à répondre à des rondes. Il n'y avoit point de herse, & par conséquent point de sentinelle en haut à la herse, pour, en cas de besoin, la faire tomber. Nul poste au-dehors de la porte; pas même une sentinelle en haut au-dessus de la Porte, pour voir sur le grand chemin qui y conduisoit.

M. le Maréchal de Villeroi qui étoit allé visiter les quartiers du haut de l'Oglio, repassoit par Milan, où il eut avis que M. le Prince Eugene faisoit des mouvemens dans ses quartiers les plus éloignés de l'Oglio.

Cela l'engagea à revenir à Crémone le soir qui précéda l'exécution de la surprise; non pas qu'il eût aucune pensée que ces mouvemens pussent regarder Crémone, mais bien les quartiers que le Marquis de Créquï occupoit le long du bas-

Oglïo, dans lesquels M. le Maréchal de Villeroi lui mandoit d'être fort alerte; parce que M. le Prince Eugene occupoit le poste d'Ustiano sur l'Oglïo vis-à-vis de Crémone.

Le Marquis de Créqui de son côté avoit fait sçavoir à M. le Maréchal de Villeroi, que tous les quartiers de M. le Prince Eugene étoient en mouvement, & que des Espions l'assuroient, que c'étoit pour un dessein sur Crémone.

\* M. le Maréchal de Villeroi avoit aussi appris d'ailleurs, que les quartiers que les Ennemis occupoient dans le Modénois, étoient en mouvement; mais il crut que ce pouvoit être pour exécuter quelque dessein sur Plaisance, dont il donna avis à M. le Duc de Parme. Ainsi on voit que ce Maréchal pensoit à tout, hors à être surpris dans Crémone. \*

A la vérité ce Général chargé de toutes les affaires, peut être excusé d'avoir ignoré la négligence dans le service des Troupes qui étoient dans son quartier, puisqu'il en avoit chargé M. le Marquis de Revel.

Enfin

Enfin à l'heure de l'exécution de cette entreprise, M. le Prince Eugène passa l'Oglio à Ustiano à six lieuës de Crémone, sans que M. le Maréchal de Villeroi, ni aucun de nos Généraux en eussent aucun avis, par toutes les négligences pour le dehors, dont j'ai parlé ci-dessus, qui dans cette circonstance ne peuvent être excusées, parce que, puisque l'on sçavoit que tous les quartiers des Ennemis au-delà de l'Oglio étoient en mouvement, il falloit au moins avoir des Partis de Cavalerie sur Ustiano, qui étoit le seul pont que les Ennemis eussent sur l'Oglio, afin d'être informé si M. le Prince Eugène passoit cette rivière.

Mais cette petite & triviale attention négligée, ce Prince se trouva devant les deux portes de Crémone avec un corps de Cavalerie & d'Infanterie d'environ sept mille hommes, sans qu'on en eût aucun avis.

Les hommes introduits par l'Aqueduc, ou qui étoient entrés déguisés en païsans, & qui étoient ca-

chés chez le Prêtre, ou ailleurs, se faifirent fans bruit du corps de garde, qui étoit à la porte dont on faisoit ufage, l'ouvrirent, & introduifirent une colonne d'Infanterie & de Cavalerie, qui marcha jufques fur la grande Place, où il y avoit une Garde d'Infanterie & une de Cavalerie, auffi négligentes fur la régularité du fervice, que celle de la porte furprife, & qui par conféquent fut encore faifie fans bruit.

La feconde colonne des Troupes ennemiés qui avoit été conduite devant la porte murée, fut introduite par une partie des hommes cachés chez le Prêtre, lesquels s'étoient faifis du petit corps de garde qui étoit fur la porte, qu'ils avoient enfuite démurée avec leurs outils de maifons, & en avoient rangé les matériaux, pour ouvrir un paffage commode à l'Infanterie deftinée à entrer par cette porte.

Cette Infanterie après fon introduction dans la Place, devoit fuivant les ordres donnés pour la conduite de la furprife, marcher le long des remparts à gauche, pour aller



se saisir de la porte du Pô & de sa Garde; l'ouvrir ensuite pour faire entrer dans la place un autre Corps de Troupes, qui étoit au bout du pont du côté du Modenois, & qui dans l'ordre donné pour la surprise, ne devoit attaquer la Garde, qui étoit dans l'ouvrage qui couvroit le pont, qu'à un signal, qui devoit se faire de la porte du Pô, après que l'on s'en seroit rendu maître.

Par ce que je viens de dire, on voit un corps Ennemi de sept mille hommes au milieu d'une Place de guerre, maître de deux portes, & la Cavalerie en bataille sur les Places de la Ville, & se promenant librement partout, sans qu'il y eût encore un seul homme éveillé, ni qui eût donné l'alarme.

Cependant un incident que M. le Prince Eugène n'avoit pû prévoir, a fait manquer un projet si bien concerté, & si heureusement conduit jusqu'au moment de le croire exécuté.

Le Marquis de Crenan directeur de l'Infanterie arrivé de Milan avec M. le Maréchal de Villeroi,

vouloit voir ce matin là une partie de l'Infanterie. Il avoit pour cet effet ordonné que les Bataillons qui se trouvoient logés du côté de la porte du Pô , fussent sous les armes un peu avant le jour , pour commencer à les voir à la petite pointe du jour.

Quand les nuits sont longues , il est aisé de se tromper sur l'heure de l'approche du jour. Ces Bataillons se trouverent donc sous les armes auprès de la porte du Pô , plutôt qu'il ne leur avoit été ordonné. Les Troupes ennemies qui venoient le long du rempart , pour se saisir de la porte du Pô , trouvant ces Bataillons sous les armes , crurent la surprise découverte , & les chargerent. Ces Troupes chargées , sans sçavoir par qui , tirerent aussi de leur côté. Elles se reconnurent ensuite pour ennemies , & ce feu commença un combat qui éveilla tout le monde.

Les Bataillons que M. de Crenan devoit voir après ces premiers , logés fort loin de ceux-ci , commençoient à se remuer dans leurs cazernes , & furent bientôt prêts. Quel-

DU M. DE FEUQUIÈRE. 29  
que Cavalerie que M. le Maréchal  
de Villeroi avoit commandée le  
soir précédent, pour aller du cô-  
té de Plaisance , se trouva aussi  
prête à monter à cheval.

Toutes ces troupes marcherent  
aux Ennemis, qui étoient en ba-  
taille sur les Places, qui en occu-  
poient même les avenues, & qui  
ne croïoient plus que rien leur pût  
résister, d'autant plus qu'elles a-  
voient pris M. le Maréchal de Vil-  
leroi, qui étoit monté à cheval au  
premier bruit, l'Intendant de l'Ar-  
mée, & beaucoup d'autres Offi-  
ciers apparemment livrés par leurs  
hôtes.

M. de Crenan, sorti de chez lui,  
s'étoit heureusement jetté à la tête  
de quelque Infanterie, avec laquel-  
le il marcha à la petite Place, qu'il  
fit abandonner aux Ennemis, qui  
se retirèrent à leur gros, qui étoit  
sur la grande Place ; ce qui donna  
moïen aux troupes du Roi, logées  
dans les quartiers éloignés, de se  
réjoindre.

L'on combattit ainsi par toute la  
Ville par la seule bonne volonté des

Troupes , & celle des Officiers particuliers. Car M. le Maréchal de Villeroi étoit pris , comme je viens de le dire , & M. de Crenan avoit été blessé à mort dans les charges qu'il avoit faites. Deux des Colonels même de ces Regimens , qui s'étoient trouvés sous les armes à la porte du Pô , avoient été tués.

Cependant la mort de deux Officiers des Ennemis fut cause que M. le Prince Eugène se trouva quelques heures après forcé à abandonner son entreprise , & à sortir d'une Ville , après avoir crû pendant plusieurs heures en être le maître.

L'Officier Général des Ennemis , qui conduisoit la colonne qui étoit entrée par la porte démurée , étoit chargé de faire le signal de la porte du Pô , pour avertir les Troupes qui venoient du Modenois , d'attaquer l'ouvrage qui couvroit le pont. Il avoit seul cet ordre , & étoit chargé des fusées qui devoient être le signal. Cet Officier aiant été tué roide par le feu des Bataillons , que le hazard avoit fait trouver sous les

armes à la porte du Pô , ne put communiquer à un autre Officier le secret dont il étoit seul chargé ; de sorte que le signal ne fut point fait, ni le pont attaqué dans le tems qu'il auroit dû l'être , pour que le Corps du Modenois passant le Pô , en cas qu'il ne pût être introduit par la porte du Pô , dont les Ennemis ne purent jamais se rendre maîtres , pût au moins entrer dans Crémone par l'une des deux portes occupées par les Ennemis , en faisant le tour de la Ville par le dehors.

L'Officier Général même chargé du commandement des Troupes , qui devoient attaquer l'ouvrage qui couvroit le pont , & qui avoit aussi seul le secret de l'entreprise , ayant eu la jambe emportée d'un coup de canon tiré de l'ouvrage , ne fut plus en état de donner aucun ordre ; de sorte que l'on eut le tems de défaire le pont.

M. le Prince Eugène d'ailleurs , fort affoibli dans le dedans de la Ville par les pertes de ce long combat , devoit raisonnablement craindre , que M. le Marquis de Créqui

averti de ce qui se passoit à Crémone, n'y marchât sur le champ avec toutes ses Troupes, & ne l'empêchât par ce mouvement de ressortir de la Place, & de se retirer.

Ainsi cette crainte bien fondée déterminâ ce Prince à songer à la retraite, pendant qu'il croïoit en avoir encore le tems. Il fit donc retirer ses Troupes du centre de la Ville vers les deux portes, dont il étoit encore le maître, ce qu'il ne put exécuter que par la perte de presque toute l'Infanterie qu'il avoit menée avec lui, & de beaucoup de Cavalerie. Il emmena pourtant avec lui M. le Maréchal de Villeroi, M. l'Intendant, & plusieurs autres Officiers, pris dès le commencement de la surprise.

Par ce récit, l'on doit demeurer convaincu, qu'il ne faut jamais se négliger sur aucune des attentions ordonnées pour le service des Places, ni par rapport au dedans, ni par rapport au dehors. Car si dans Crémone le hazard seul n'avoit pas fait trouver sous les armes les Bataillons trop-tôt prêts pour la re-

DU M. DE FEUQUIERE. 33  
vûë qu'ils devoient faire, & cette  
Cavalerie commandée aussi - tôt  
prête à monter à cheval, il est cer-  
tain que la Place auroit été prise,  
& les Troupes qui y étoient, enle-  
vées par un Corps inférieur, parce  
qu'elles n'auroient pû se mettre en  
état de faire la moindre résistance.

---

## CHAPITRE LXVI.

### *Des Surprises de Postes.*

**I**L n'en est pas de même d'un Po-  
ste fortifié à la hâte, soit pour  
couvrir un païs, soit pour la sûreté  
des convois. On en doit priver l'En-  
nemi, autant qu'il est possible,  
parce que sa perte est toujours de  
conséquence.

L'enlèvement de celui qui cou-  
vre le païs, établit sûrement les  
contributions, & donne aux Partis  
les moïens de pénétrer, & revenir  
en sûreté. L'enlèvement de celui  
qui couvre les convois, en entraî-  
ne souvent la perte, & cause tou-  
jours la difficulté à les faire arriver  
au Camp, & souvent aussi la néces-  
sité d'abandonner une entreprise,

ou un païs, pour se r'approcher des lieux d'où on doit tirer sa subsistance.

Ces fortes de Postes ne doivent jamais être attaqués impunément. Il faut, suivant leur force & leur situation, être muni de tout ce qui en peut rendre l'événement brusque & prompt, parce qu'il ne faut pas seulement les enlever avec vivacité, mais il faut avoir compassé le tems de l'expédition, de maniere qu'on ait celui de les détruire, & de se retirer sûrement, ou de les mettre en état d'être conservés.

C'est en ces occasions qu'on se sert de petard, lorsque l'Ennemi a négligé de couvrir les barrières, ou portes, de quelques ouvrages extérieurs, qui soient hors d'insulte, ou que le front qu'on attaque est petit, & peut-être embrassé, & les gens qui sont sur les murailles, ou remparts, accablés par un feu supérieur. La commodité du petard pour son transport est facile.

On peut aussi se servir de quelques pièces de canon, pour rompre les portes, ou emporter les pa-



DU M. DE FEUQUIERE. 35  
lissades & parapets, dont on pour-  
roit avoir couvert les portes, & qui  
n'auroient pas suffisamment d'épais-  
seur pour résister au canon.

On fait aussi des enlèvemens par  
escalades, lorsque ces Postes sont  
simplement fermés de murailles bas-  
ses, & sans flancs, lorsque les Trou-  
pes qui sont dans ces Postes se né-  
gligent pour la garde de nuit, dans  
les lieux où elles peuvent être esca-  
ladées, ou qu'elles n'ont pas assez  
de rondes.

On les enlève aussi en les atta-  
quant de toutes parts, quand ces  
Postes ne sont couverts que d'un  
simple retranchement de terre, &  
quand on peut le faire avec une  
grande supériorité de feu; ou en  
surprenant une porte à la pointe du  
jour, lorsque ceux qui sont dans  
ces Postes les ouvrent, sans obser-  
ver les précautions prescrites en pa-  
reil cas, & qu'il se trouve par ha-  
zard quelque lieu proche de la por-  
te, où l'on ait pû s'être embusqué.

On les surprend aussi par une in-  
telligence, soit avec les habitans  
peu affectionnés, & qui ont obser-

vé que la garnison se néglige , ou est trop foible; soit par la corruption de quelques gens de la garnison ; qui livrent une porte à l'Ennemi.

### R E M A R Q U E S.

Après avoir dit quelles sont les manieres différentes de réussir dans cette nature de surprises, par rapport à la différente situation & force des Postes , ou aux précautions que l'Ennemi aura prises pour leur conservation , il me paroît nécessaire de rapporter ici quelques exemples de ces Postes, ou manqués, ou enlevés par surprise, ou de vive force.

#### *Entreprise de Bodengrave en 1672.*

Dans l'année 1672. M. de Luxembourg, qui commandoit l'Armée du Roi restée dans les conquêtes de Hollande, chercha toujours avec attention les moïens de pénétrer dans le cœur du país. Il ne le pouvoit faire qu'à la faveur des glaces, parce que le país étoit inondé, & les digues occupées par des Postes bien fortifiés par leur tête.

Ce Général prit donc le tems d'une gelée, pour pouvoir prendre à revers les principaux Postes des Ennemis à Bodengrave & à Suivamerdam. Son entreprise lui réussit parfaitement ; mais un dégel subit l'obligea à se retirer, & même à abandonner à son retour les Postes qu'il avoit enlevés aux Ennemis, parce qu'ils étoient ouverts de leur côté.

De cet exemple il faut tirer une instruction considérable, pour la maniere de fortifier des Postes sur des digues, quand le país a pû être inondé des deux côtés des digues. Dans cette occasion, les Hollandois avoient fait une faute, qui auroit causé la perte entière de leur République, n'ayant pas eu autant d'attention pour fortifier ces Postes de leur côté, comme de celui par lequel M. de Luxembourg pouvoit les aborder. En voici les raisons.

Ces Postes ainsi fortifiés par leur tête seulement, étoient exposés à être insultés, dès que la gelée seroit assez forte pour soutenir le poids des Troupes, qui marcheroient sur

la glace. Ainsi les derniers Postes de ces digues du côté de la Hollande par-delà le païs inondé, se trouvant aussi aisément insultés que ceux de la tête, il est certain qu'une gelée auroit rendu, ( si elle avoit duré ) M. de Luxembourg maître de toutes les grosses Villes du dedans de la Hollande.

Il ne falloit pas même pour cela, que la gelée durât plus long-tems, qu'il n'en auroit fallu pour faire arriver les Troupes jusqu'à ce païs quin'étoit point inondé, & qui étoit à une fort petite distance du lieu où le dégel les prit.

Ainsi je conclus, que dans une constitution de païs pareille à celle dont je viens de parler, les Postes qu'on veut fortifier sur les digues, le doivent être également des deux côtés, parce qu'il ne leur suffit pas d'être bons, tant qu'il ne gèle point. Il faut qu'ils soient en état de résister assez long-tems pendant un tems de gelée, pour en pouvoir raisonnablement espérer la fin, avant qu'ils soient forcés.

La seule raison que l'on peut

DU M. DE FEUQUIERE. 39  
avancer contre mon sentiment, est  
qu'un Poste ainsi fortifié ne peut  
être gardé par un Ennemi, lorsque  
par un dégel imprévû il est obligé  
de se retirer, avant que d'avoir eu  
le tems d'accommoder ces Postes,  
du côté qu'ils sont restés ouverts,  
comme ce qui est arrivé dans l'oc-  
casion dont je parle, le prouve.  
Mais cette raison ne peut être bon-  
ne, que contre un Ennemi qui ne  
peut avoir pour objet que de faire  
une course; mais contre un Enne-  
mi qui peut penser à envahir un país,  
& à s'y maintenir, cette raison n'est  
point recevable.

Car dans cette occasion, si la ge-  
lée avoit duré, il est certain que M.  
de Luxembourg se seroit rendu le  
maître de la Haye & de Leyde, &  
des autres grosses Villes de la Hol-  
lande, toutes sans défense; & qu'il  
s'y seroit facilement maintenu, en  
y faisant avancer toutes les Trou-  
pes, qui étoient dans les Provinces  
d'Owerissel & d'Utrecht.

*Surprise de Kreilsheim en 1688.*

En l'année 1688. après la prise

40 M E M O I R E S  
de Philisbourg, je fus envoié avec  
un Corps de Troupes à Heilbron,  
pour commander sur le Neckre, &  
établir des contributions dans la  
Franconie & la Suabe, entre le  
Mein, le Regnitz, & le Danube.

La plûpart des Troupes de ces  
deux Cercles étoient en Hongrie,  
où elles servoient l'Empereur. Il en  
étoit pourtant resté assez dans le païs,  
pour empêcher les Partis de péné-  
trer bien avant. Cependant je mar-  
chai avec huit cens hommes de pied  
& neuf cens cheyaux jusqu'à une pe-  
tite Ville du païs d'Anspach, nom-  
mée Kreilsheim. J'y trouvai deux  
Bataillons des Troupes du Cercle  
de Franconie, & je n'aurois pû for-  
cer ce Poste entouré de murs avec  
un assez bon château; mais le Co-  
lonel qui commandoit cette Infan-  
terie, aiant été assez imbecile, pour  
venir me parler hors de sa Place,  
sans prendre ma parole de l'y laisser  
rentrer, je le retins, & l'obligeai  
d'ordonner à sa Garnison de se ren-  
dre Prisonniere de Guerre, ce qu'elle  
fit.

Cet exemple de la surprise d'un  
Poste

DU M. DE FEUQUIERE. 41  
Poste n'est rapporté ici, que pour  
faire connoître, que quand il est né-  
cessaire de se rendre maître d'un  
Poste, toutes sortes de moïens y  
doivent être emploïés, pourvû  
qu'ils ne deshonnorent pas celui qui  
les emploie, comme l'auroit fait  
dans cette occasion le manque de  
parole à ce Colonel, s'il me l'avoit  
demandée.

Cet enlèvement de Kreilsheim  
sert aussi à faire connoître, combien  
aisément la terreur se met dans un  
païs, qui se croit couvert par des  
Postes, qui lui sont enlevés par la  
vigilance, ou l'adresse du Général  
chargé de pénétrer dans le païs en-  
nemi.

*Surprise de Neubourg sur Lentz  
en 1689,*

Au mois de Janvier 1689. après  
que M. de Montclar eut levé avec  
trop de précipitation les quartiers  
qu'il avoit pris dans le Duché de  
Wirtemberg, je restai pour com-  
mander dans Phortzheim sur Lentz.  
Je me trouvai fort resserré par les  
quartiers que les Ennemis prirent

dans le Wirtemberg, & principalement par les Postes qu'ils établirent dans les Villes de Neubourg & d'Entzwahingen sur Lentz, au-dessus & au-dessous de Phortzheim. Je surpris & enlevai ces deux Postes, & je les détruisis de maniere, que les Ennemis n'oserent plus se rapprocher de moi.

Ainsi mon quartier de Phortzheim devint si libre, que je contraignis le Duché de Wirtemberg à continuer le paiement de la contribution, dont il vouloit se dispenser par la protection des Troupes Imperiales, la disposition de leur Poste, & la foiblesse de la Garnison qui étoit dans Phortzheim. Comme l'enlèvement de ces deux Postes, a été exécuté d'une maniere particuliere, & même instructive, je la rapporterai ici.

Neubourg est à trois lieuës de Phortzheim, dans le fond de la Vallée de Lentz, sur le bord de cette riviere. La Ville est entourée d'une bonne muraille hors de l'escalade, avec un Château en dedans de l'enceinte de la Ville. Il y a deux portes à cette Ville ; l'une du côté de



Phortzheim; l'autre au côté opposé à celui-ci, sur le bord de la rivière, sur laquelle il y a un pont couvert.

Les Ennemis y avoient mis cinq cens hommes de pied, & cent cinquante Dragons. Cette Garnison étoit fort précautionnée pour sa garde du côté de Phortzheim, mais assez peu du côté de l'autre porte, par où elle ne croïoit pas avoir à craindre, à cause de la difficulté des chemins pour y aborder; & pendant le jour elle tenoit sur une hauteur, à vûë de la porte de Phortzheim, un parti de vingt Dragons, qui se retiroit dès qu'on le faisoit pousser, & se replaçoit dès que l'on se retiroit, de sorte qu'il ne pouvoit sortir pendant le jour un homme de Phortzheim, qu'il ne fût vû de ce Parti.

La porte de Neubourg du côté de Lentz, qui tenoit au pont couvert, n'étoit point à pont-levis, & n'avoit aucun ouvrage qui la couvrit. Il y avoit seulement une sentinelle au-dessus de la porte, & un corps de garde de quinze ou vingt hommes en bas. Il se faisoit pourtant

sur la muraille de fort fréquentes rondes.

Sur toutes ces connoissances de la maniere dont se conduisoient ces incommodes & fâcheux voisins pour leur garde , je fis ma disposition pour enlever ce poste par la porte de Lentz ; parce que c'étoit le côté où la Garnison étoit le moins attentive. J'attendis la fin du jour , afin que le Parti de Dragons ne me vit point sortir. Après quoi je marchai avec six cens hommes par des chemins détournés , qui me conduisoient à cette porte de Lentz.

Il tomboit une quantité prodigieuse de neige. Cependant ma marche fut si secrette & si diligente , que j'arrivai à minuit auprès de ce pont couvert de Lentz ; j'entrai avec mon détachement sur le pont ; & lorsque je fus découvert par la sentinelle , qui étoit au-dessus de la porte , je lui repondis en Allemand , me disant un Parti d'un Regiment , que je sçavois être en quartier dans le Wirtemberg , & revenir de la Guerre du côté du Fort-Louis ; & je demandai à entrer , n'en pouvant plus de froid.

L'Officier de garde averti par la sentinelle monta en haut auprès d'elle, & vint me parler, en attendant qu'il eût envoyé avertir le Commandant, qui logeoit dans le Château assez loin de cette porte. Pendant cette conversation l'on attachoit paisiblement le petard, dont l'Officier de la garde ne s'apperçut, que lorsqu'il fut prêt à jouer. Il fit tirer la sentinelle, & fit battre l'alarme par son tambour, mais trop tard : car la porte fut forcée dans le moment, & je me trouvai en bataille avec tout mon détachement sur la Place, avant que personne de la Garnison fût en état de défense. Elle fut entièrement passée au fil de l'épée, en représailles de ce que les Impériaux avoient massacré un Lieutenant & trente maîtres du Régiment de Villeroi, plusieurs heures après les avoir pris, & leur avoir donné quartier.

On trouva dans cette Ville environ trois cens chevaux, qui furent distribués aux Cavaliers & Dragons de la Garnison de Phortzheim. Après quoi je fis brûler la Ville en

me retirant, afin que les Ennemis ne s'y pussent rétablir.

L'exemple de l'enlèvement & de la destruction de ce Poste est rapporté ici , avec les circonstances dont je viens de parler , pour faire voir qu'il ne suffit pas à un Officier, qui commande dans un Poste de cette nature, de s'y croire en sûreté, en prenant toutes les précautions raisonnables, pour se garentir de surprise par la tête de son Poste du côté de ses Ennemis ; mais qu'il faut qu'il ait les mêmes attentions pour le côté qui lui paroît le moins exposé ; & sur-tout , qu'il ne se laisse jamais approcher la nuit d'assez près , pour qu'on puisse attacher un petard à une porte qui est découverte , & qui n'a intérieurement , ni herse, ni protection.

Car si l'Officier de garde trop confiant n'étoit pas entré en conversation avec moi , & s'il n'avoit pas souffert , que sous prétexte de me garentir de la neige, je me fusse mis tout contre la porte avec mes petardiers , je n'aurois pû faire attacher le petard, & enlever tout ce Po-

DU M. DE FEUQUIERE. 47  
ste sans être découvert, & sans perdre  
considérablement d'hommes, au lieu  
qu'il n'y en eut que deux de tués.

*Surprise d'Entzwahingen dans la  
même année.*

Quant au poste d'Entzwahingen  
sur Lentz au-dessus de Phortzheim,  
petite Ville située dans un pays ou-  
vert, sa Garnison étoit de cinq cens  
chevaux, & de cent cinquante hom-  
me de pied; & cette Garnison avoit,  
comme celle de Neubourg, pen-  
dant le jour un Parti sur une hauteur  
proche de Phortzheim, pour obser-  
ver tout ce qui auroit pû en sortir.

Après avoir remonté avec les  
chevaux, pris dans Neubourg tout  
ce que j'avois de Cavaliers & de  
Dragons à pied, je marchai à Entz-  
wahingen dès la nuit suivante. J'en-  
voiai ma Cavalerie par l'autre côté  
de Lentz, pour empêcher que celle  
des Ennemis ne pût se sauver en  
passant la rivière, pendant que j'at-  
taquerois les deux portes avec mon  
Infanterie, dont l'une étoit du côté  
de Phortzheim, & l'autre du côté

de Heilbron, & je marchai à mes deux attaques, avec six cens hommes de pied partagés en deux Corps.

Ces deux portes étoient sans pont-levis, & moins bonnes par leur construction que celle de Neubourg. Elles étoient pourtant couvertes d'un redan palissadé, capable de contenir environ quinze hommes, qui la nuit se retiroient dans la Ville; & ce redan faisoit seulement pendant le jour la protection de la Garde de la porte.

N'y aiant, comme je l'ai dit, que cent cinquante hommes de pied, je jugeai bien que les Gardes des portes seroient foibles, & qu'il falloit aborder ces deux portes avec vivacité. Je fis donner des haches aux gens détachés, qui protégés du feu de l'Infanterie, eurent bientôt rompu les barrières & les portes; de maniere que les Troupes entrées en bon ordre, malgré la nuit, toute la Garnison fut encore passée au fil de l'épée pour la même représaille. Plus de six cens chevaux furent pris & amenés dans Phortzheim, & la Ville pillée & brûlée.

La

La raison qui m'engage à un détail aussi exact, est pour faire connoître, que comme il est presque impossible que deux postes occupés par un Ennemi, se ressemblent parfaitement dans leur situation, dans la nature & la force de leur Garnison, & dans ses attentions pour sa sûreté; il est de la prudence de se conduire différemment dans leur attaque, ou leur enlèvement, comme les exemples que je rapporte sur la matiere de ce chapitre le prouveront avec évidence, puisqu'il se trouve une conduite toute différente dans l'exécution de ces deux entreprises.

*Surprise du Château d'Orbassan  
en 1690.*

A la fin de l'Année 1690. M. de Savoie aiant mis dans le Château d'Orbassan, à une lieuë de Turin, une Compagnie de son Regiment des Gardes, pour couvrir sa promenade du cours de cette Ville, & celle de sa maison du Vallentin, cette Compagnie quoiqu'à la vûë

de Turin , & soutenue de la Cavalerie qui étoit en Garnison dans cette Ville , & dans Montcallier , fut surprise & enlevée la nuit par moi. J'en petardai la porte , quoique j'eusse été decouvert , & malgré le feu des Ennemis , & les signaux qu'ils faisoient pour avertir qu'ils étoient attaqués.

Voici quelle fut la disposition que je fis , pour enlever ce poste avec sûreté dans le retour , & pendant cette expédition. Je partis de Pignerol à l'entrée de la nuit , avec huit cens chevaux & cinq cens hommes de pied. De cette Cavalerie j'en détachai cinquante maîtres , pour aller jusques sur le bord du Pô vis-à-vis de Montcallier , afin d'être averti , en cas que la Cavalerie de ce quartier montât à cheval pour venir me combattre dans ma retraite ; & quand je fus auprès d'Orbassan , j'envoiai le reste de ma Cavalerie se mettre en Bataille plus près qu'il lui seroit possible de Turin , afin de s'opposer à ce qui sortiroit la nuit de cette place , pour venir au secours de ce poste. Pour moi je res-



**DU M. DE FEUQUIERE.** **SE**  
tai avec mon Infanterie que je pla-  
çai avec un grand silence auprès du  
Château, pour soutenir le Petardier  
& entrer de force dans le Château  
après l'effet du petard.

Le Petardier aiant été tué par la  
Sentinelle qui étoit à une fenêtre  
auprès de la porte, & la garnison  
éveillée, elle fit un grand feu & des  
signaux. Ainsi il n'y avoit plus de  
tems à perdre, pour exécuter cette  
entreprise avec sûreté pour le retour.  
Je fus donc moi-même obligé d'at-  
cher le petard, n'aiant trouvé per-  
sonne qui le scût faire.

La Compagnie entiere forcée dans  
la premiere cour, ne voulut point  
s'exposer à l'être dans le principal  
corps de logis, & se rendit prison-  
niere de Guerre.

L'on voit par le récit de l'enléve-  
ment de ce poste une disposition  
toute différente de celles dont j'ai  
parlé ci-dessus ; puisque les mesures  
prises pour la sûreté de l'exécution  
de cette surprise du Château d'Or-  
bassan, n'ont été que contre ce qui  
pouvoit venir à son secours, & non  
pour s'assurer contre la garnison,

qui y étoit enfermée.

Ce qui confirme ma maxime, de se conduire dans cette espèce d'entreprise suivant ce qu'elle est en elle-même, & suivant ce que l'on a à craindre du dehors. Car il est certain que si j'avois été battu dans ma retraite, après avoir exécuté mon entreprise heureusement, j'aurois avec raison été accusé d'imprudence de l'avoir formée, sans avoir pris les mesures nécessaires, pour assurer ma retraite contre des Corps de Cavalerie supérieurs au mien, qui pouvoient venir de Turin & de Montcallier.

*Surprise du Luzerne dans la même année.*

Ce même hiver j'enlevai dans Luzerne un Bataillon du Régiment de Loches réfugiés François, que M. de Savoïe y avoit envoïé pour couvrir les Vaudois, qui vouloient se maintenir dans le fond de la vallée de Luzerne. L'enlèvement de ce poste s'exécuta d'une maniere différente des autres, dont j'ai parlé,

parce que la situation en étoit différente.

La Ville de Luzerne avoit été brûlée au commencement de la Campagne précédente, & ses murailles razées. Les décombres formoient donc une espèce de retranchement autour de cette habitation détruite. Ce Bataillon crut que dans une saison aussi rigoureuse dans les Alpes qu'elle l'est au mois de Janvier, il pourroit se maintenir dans ces débris, pourvû qu'il y fût fort vigilant pour se garder, & que malgré le grand froid, il passât toutes les nuits sous les armes, avec des rondes continuelles, qui écoutoient s'ils entendoient quelques bruits de Troupes au dehors du côté de Pignerol. Mais instruit de toutes les attentions de ce Bataillon, je pris pour l'enlever un grand détour.

Je me trouvai entre le pied de la montagne & Luzerne à une heure après minuit. J'attendis dans un grand silence que la vigilance des rondes se ralentît un peu; ce qui m'ayant paru sur les deux heures, je marchai par six endroits à ce mau-

vais retranchement qui fut forcé ; & tout ce Bataillon passé au fil de l'épée.

Luzerne étoit presque inabordable de trois côtés ; au moins on n'y arrivoit que par des sentiers à marcher seulement deux de front , & sur ces sentiers il y avoit des retranchemens gardés. Il falloit donc, pour faire cet enlevement avec succès, & détruire ce Bataillon, qu'il n'eût pas le tems de se retirer à la montagne, dont le pied n'étoit pas à plus de cent pas de la Ville ; ce qui seroit arrivé, si on l'eût attaqué du côté de ces sentiers. Ainsi ce fut sur la connoissance de la situation de ce poste, & de la maniere dont il étoit gardé, que je fis la disposition de ma marche & de mon attaque, qui se fit entre la montagne & la Ville, par où l'Ennemi n'avoit pû croire qu'il pût être attaqué.

Cette surprise fut donc comme un assaut général, donné sans que l'Ennemi pût être préparé à le recevoir, & dont la nuit favorisoit l'approche des Troupes & l'exécution.

Jusqu'à présent je n'ai rapporté que des exemples de surprises de postes , qui ont eu un succès heureux. Dans le récit que je vais faire l'on en verra un qui n'a point réussi, & dont je dirai les raisons.

*Entreprise sur Veillane en 1691.*

Au mois de Janvier 1691. M. de Catinat , qui dans ce tems-là étoit à Suze, voulut surprendre & enlever le poste de Veillane , où M. de Savoie tenoit une garnison d'Infanterie dans le Château , qui étoit assez bon pour sa situation , & un Régiment de Dragons dans la Ville, qui n'étoit pas hors d'insulte.

Ce poste est dans la vallée de Suze , & pouvoit être attaqué en même tems par le côté de Suze , & par celui de Rivoli. M. de Catinat se chargea d'y marcher par le côté de Suze , avec un nombre de Troupes & deux pièces de canon de Campagne ; & m'ordonna d'y marcher par le côté de Rivoli , avec un nombre de Troupes & deux pièces de canon.

Pour que cette entreprise pût avoir une réussite heureuse, il falloit qu'elle fût exécutée avec beaucoup de diligence & de justesse dans les mesures prises, parce que M. de Savoie pouvoit en peu d'heures rassembler beaucoup plus de Troupes pour venir secourir Veillane, qu'on ne pouvoit y en avoir mené pour l'attaquer. Ainsi ce fut le manque de justesse dans le moment de l'exécution, qui fut cause que l'entreprise ne réussit pas.

La disposition de M. de Catinat étoit telle que je vais le dire. Les deux Corps qui partoient de Suze & de Pignerol, marchaient par deux côtés si différens, que ne pouvant se communiquer, ni dans leur marche, ni sur le point de commencer leur attaque, ils devoient tous deux, & en même tems, attaquer Veillane à la pointe du jour, parce qu'il ne falloit pas donner le tems par une attaque successive à ce Régiment de Dragons, que l'on vouloit enlever dans la Ville, de se retirer dans le Château.

Je me rendis à l'heure qui m'avoit

été marquée. J'attaquai & emportai la Ville de Veillane de mon côté, qui étoit celui de Turin, & le plus éloigné du Château ; mais M. de Catinat s'étant amusé en chemin à faire relever une de ses pieces de canon, qui avoit versé, & ne s'étant pas trouvé à l'heure marquée pour attaquer par le côté de Suze, une partie des Dragons logés du côté du Château, eurent le tems d'y entrer avec leurs chevaux, & la garnison du Château de prendre les armes ; de sorte que l'exécution de l'entreprise tirant en longueur, & M. de Savoïe aiant eu le tems d'y arriver avec un Corps considérable sur les quatre heures du soir, il fallut se retirer, après avoir été maîtres de la Ville pendant sept à huit heures.

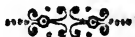
Je fûs même obligé de me servir de la nuit, pour passer avec mes Troupes au travers de la Ville sous le feu du Château, & de reprendre ma marche à Pignerol par la montagne, parce que M. de Savoïe me barroit le retour par la plaine.

Cet exemple fera connoître, que

dans l'exécution de cette espèce d'enlèvement de postes , qui ne se peut faire , que par des Troupes , qui partent de différens endroits , & qui ne peuvent se communiquer pendant leur marche , ni même dans le tems qu'elles doivent commencer de concert l'attaque du poste qu'on veut enlever , il faut être exact à ne point manquer à se rendre au lieu , & au moment marqué pour celui de l'attaque ; sans quoi il est presque sûr , que l'entreprise ne peut avoir un succès heureux.

J'ai souvent vû prendre des postes pour assurer des convois ; mais comme ces postes se doivent toujours couvrir de l'armée , & ne doivent jamais être hazardés , je n'en ai point vû enlever.

Le poste de Poperingue pris en l'année 1708. par quelques Bataillons de l'armée de M. de Malborough , pourroit être de cette espèce ; il étoit fort hazardé , aussi fut-il enlevé.





## CHAPITRE LXVII.

*Des enlèvemens de Quartiers.*

**L**Es enlèvemens de Quartiers se doivent faire de nuit, ou à la petite pointe du jour. Ils sont plus aisez à exécuter, si ce sont des quartiers de Cavalerie, que s'ils étoient d'Infanterie, laquelle est ordinairement plus soigneuse à se garder, parce qu'elle le peut plus aisément.

La résistance de ceux de Cavalerie est beaucoup moindre, à cause de l'embaras des chevaux. Mais comme le butin en est plus considérable, & plus embarrassant à ramener en sûreté, ils doivent être faits d'une manière toute différente de ceux d'Infanterie. Et comme l'avis de l'entreprise peut être plus promptement porté au quartier voisin, ou même à l'Armée, il ne faut emploïer à l'exécution du dessein, qu'une petite partie des Troupes, la renvoïer avec le butin en diligence, & faire la retraite avec le gros des Troupes, afin d'être en état de soutenir l'im-

pétuosité de ceux qui peuvent venir au secours, que leur diligence à arriver, empêche presque toujours d'être en état de charger avec succès une grosse Troupe, qui se retire en bon ordre.

Je tiens qu'il est bon & nécessaire pour ces sortes d'enlèvements, de mener avec soi de l'Infanterie en croupe. Elle force plus aisément les barrières, ou lieux retranchés, empêche la Cavalerie de monter à cheval, tire des écuries les chevaux, les monte; & si dans la retraite il se trouve quelque défilé, elle peut, si on est pressé par l'Ennemi, remettre pied à terre, & faciliter la retraite.

L'enlèvement des Quartiers d'Infanterie est difficile à exécuter, à moins qu'on n'attaque ces Quartiers par plusieurs côtés, avec grande supériorité de feu, & de nuit, & lorsque l'on sçait que la Garde est mal disposée, ou trop foible.

Si ce Quartier d'Infanterie ne peut être gardé; il faut d'abord mettre le feu dans tous les endroits, par lesquels il aura pû être abordé, parce que cet embrasement empê-

DU M. DE FEUQUIERE. 61  
chera les Troupes de se rassembler  
& de se former, pour faire plus de  
résistance, ou quelquefois même de  
repousser l'attaquant qui fera parta-  
ge, & dont le Soldat plus difficile à  
tenir ensemble de nuit que de jour,  
pourra s'être débandé pour piller les  
maisons, avant que de sçavoir si  
l'on est entièrement maître des  
Quartiers.

### REMARQUES.

J'ai peu vû de mon tems d'enlève-  
mens de Quartiers, qui méritent  
d'être cités pour exemple, parce  
qu'ils ont presque toujours été pris  
avec les précautions requises pour  
leur sûreté. Ainsi je joindrai à ce  
Chapitre mes réflexions sur les en-  
lèvemens des Corps de Troupes sé-  
parés des Armées, qui ont été en-  
levés par la négligence de ceux qui  
les commandoient.

Parmi les enlèvemens de Quar-  
tiers, je rapporterai l'exemple de  
celui de M. de Monclar arrivé en  
l'année 1676.

Ce Général aiant voulu faire une  
course dans la vallée de S. Pierre

derriere Fribourg , fut si négligent pour la Garde de son Quartier pendant la nuit , qu'il fût enlevé , & lui pris caché dans sa maison.

Si M. de Montclar , qui vouloit passer la nuit dans un lieu ferré des deux côtés par la montagne , avoit posté plusieurs Gardes , tant aux avenues du Quartier, que sur la hauteur des deux côtés; que ses troupes eussent fait le biouaque en disposition de soutenir les Gardes ; & que de sa personne il eût été plus vigilant pendant la nuit, il est certain qu'il ne seroit pas tombé dans l'inconvénient d'être pris deshabillé dans sa maison.

Cet exemple servira à faire connoître, combien la vigilance à la guerre est nécessaire à l'Officier , qui est chargé d'une expédition particuliere, pour prendre ses sûretés pendant le tems du repos , qui est toujours celui que prend un Ennemi , qui cherche à se prévaloir de la nécessité de la nature qui demande du repos , après une longue fatigue.

L'Officier donc qui se trouve dans un quartier de cette espèce, y

DU M. DE FEUQUIERE. 63  
doit disposer ses Gardes de maniere , qu'elles puissent donner le tems au Corps des troupes, d'être en état de résister à une surprise de nuit, où le désordre se met aisément.

Pour cela elles ne doivent dormir qu'en Bataille & sous les armes , & pour lui il doit continuellement veiller la nuit , & obliger une partie des Officiers à en faire de même , & ne dormir que le jour ; & après qu'il peut être assuré qu'il ne peut être approché de l'Ennemi , sans être assez tôt averti , pour avoir le tems de faire sa retraite , lever son Quartier sans confusion , ou combattre , s'il croit le pouvoir faire.

En l'année 1693. M. le Comte de Tilly étant venu camper proche de Tongres , pendant que M. de Luxembourg campoit avec son armée à l'Abbaie de Heylessem sur la Getthe , ce Général marcha avec un Corps de Cavalerie pour enlever celui de M. de Tilly. Quelques avis qu'il eut de la marche de ces troupes, quoiqu'un peu tard , empêcherent l'enlèvement total de son camp , qui ne laissa pas d'essuier une perte

assez considérable d'hommes & d'équipages, & n'eut d'autre parti à prendre que celui de la fuite.

Si M. de Tilly avoit eu pendant la nuit plusieurs Partis sur l'armée de M. de Luxembourg; il ne seroit pas tombé dans cet inconvénient.

En l'année 1694. ce même Comte de Tilly fut enlevé dans un Château, où il avoit pris son logement, séparé par un marais d'un camp volant, qu'il commandoit près de Tongres.

Exemple qui fait sentir qu'un homme qui commande, n'est jamais excusable, de se loger pour sa commodité particuliere sans précaution pour sa sûreté, & hors de distance de communiquer, sans aucune difficulté, avec le camp qu'il commande.

En l'année 1707. M. de Vivans campé auprès d'Offembourg avec un Corps de Cavalerie, derriere M. le Maréchal de Villars, qui étoit avec son armée à Etlinghen, a été surpris dans son Camp par sa négligence pour les attentions requises en pareil cas, & totalement enlevé

DU M. DE FEUQUIERE. 65  
enlevé avec perte de tous ses bagages. Son Camp étoit fort près des montagnes, & il n'avoit aucun Parti de Dragons à pied dehors de ce côté-là. Il faisoit ce matin là un grand brouillard, ce qui auroit dû augmenter son attention; mais il dormoit tranquillement, & ne put se sauver qu'en chemise dans des vignes proche de sa maison, où il trouva à se cacher.

Cet exemple fait connoître deux choses. La première qu'un Général ne doit jamais par prédilection charger du commandement d'un Corps séparé, un Officier Général, en qui il ne connoît pas la vigilance, & l'esprit de précaution requis pour la sûreté de ce Corps.

La seconde, qu'un Officier Général chargé du commandement particulier d'un Corps, se doit continuellement croire en danger d'être surpris par un Ennemi vigilant, & ne doit jamais se relâcher sur les attentions à avoir pour l'entière sûreté du Corps, dont il est chargé.

## CHAPITRE LXVIII.

*Des Enlèvemens de Convois.*

**L** Es enlèvemens des Convois se font, ou dans un païs ferré, ou dans un païs ouvert.

Si on attend le Convoi dans un lieu ferré, il faut être placé & embusqué long-tems avant qu'il arrive ; soigneux de n'être point découvert ; laisser engager le convoi dans le défilé ; ne l'attaquer que lorsque tout ce qui pourra y entrer y sera entré ; & en charger l'escorte en même tems en tête , au milieu , & en queue.

Il n'y faut emploier que de l'Infanterie ; elle se cache plus aisément , dételle les chevaux plus promptement , & se retire avec plus de facilité au gros de l'embuscade , qui doit toujours se tenir ensemble , pour éviter que l'escorte du Convoi ne se rassemble , & ne batte les assaillans.

Si l'on attaque le Convoi dans une plaine , l'embuscade doit être de Cavalerie , éloignée du lieu où



passé le Convoi, cachée ou dans un bois, ou derrière un rideau. Elle doit être séparée en plusieurs Corps; les gros chargeront l'escorte; les petits détachemens dételleront promptement, prendront les devans dans la retraite, & tout le reste de la Cavalerie se rejoindra, pour assurer le butin, & le ramener en sûreté.

Lorsque j'ai dit, qu'il faut que l'embuscade soit un peu éloignée du lieu où passe le Convoi, c'est parce que l'Officier qui est chargé de sa conduite, pour peu qu'il sçache son métier, a toujours sur les flancs de petits détachemens, pour découvrir ce qui peut venir à lui, & ne s'approche point du bois dans le voisinage duquel il doit passer, qu'il ne l'ait fait fouiller, avec d'autant plus de raison, que comme cette escorte est presque toujours de Cavalerie, & d'Infanterie, lorsqu'elle craint d'être attaquée en plaine par de la Cavalerie, elle s'enferme dans les Chariots, pour s'empêcher d'être forcée; & parle feu de son Infanterie placée derri-

re les chevaux & Chariots , elle empêche qu'on ne puisse dételer aisément , étant bien rare que l'enlèvement du Convoi puisse être fait si commodément , qu'on en puisse ôter à l'Ennemi jusqu'aux chariots , & les conduire avec leurs charges en lieu sûr , & hors de portée d'être repris par l'Ennemi.

Ainsi comme l'avantage de l'enlèvement d'un Convoi, soit de vivres, soit de munitions de guerre , ne consiste qu'à ôter à son ennemi les vivres , ou les munitions de guerre, dont le Convoi est chargé , il suffit presque toujours d'en amener les chevaux , & d'en brûler , ou rompre les chariots , autant qu'il est possible de le faire.

### R E M A R Q U E S.

Je ferai seulement remarquer ici par quelques exemples appliqués à mes maximes, quels ont été les inconvéniens des Convois difficiles qu'on a laissé passer.

Si en l'année 1673. M. de Montecuculli n'avoit pas enlevé le Convoi de pain qui sortoit de Wirtz-

DU M. DE FEUQUIERE. 69  
bourg, pour l'armée de M. le Maréchal de Turenne, il est certain que ce Général Ennemi n'auroit pû forcer M. de Turenne à abandonner la Franconie, pour aller chercher du pain à Philisbourg; & qu'ainsi n'osant laisser l'Armée du Roi au milieu de l'Allemagne, & dans le voisinage des Etats héréditaires de l'Empereur, sans l'observer de près, il lui auroit été absolument impossible de marcher au bas Rhin, d'y arriver avant M. de Turenne, & de se joindre au Hollandois & aux Espagnols.

L'on peut dire qu'en cette occasion, M. de Turenne a eu trop de confiance au traité fait avec M. l'Evêque de Wirtzbourg, qui contre ce traité & sa parole, laissa passer par sa Ville un Corps de Cavalerie de l'armée de l'Empereur, qui enleva ce Convoi au sortir de cette Place.

Si M. le Maréchal de Turenne, à qui il étoit d'une conséquence infinie de tirer son pain de Wirtzbourg, parce qu'il n'avoit point de farine ailleurs plus proche que celles

qui étoient dans Philisbourg , n'avoit pas eu dans cette occasion trop de confiance en un Prince Allemand , dans un tems où il pouvoit être vivement sollicité de manquer à sa parole par M. de Montecuculi , qui étoit avec l'armée de l'Empereur proche de Wirtzburg aussi , & que M. de Turenne eût eu aux portes de cette Ville un Corps considérable , pour recevoir son Convoi , il est apparent que l'Ennemi n'en auroit pas tenté l'enlèvement , parce qu'il ne l'auroit pû faire , sans défilér au sortir de la Ville devant un Corps, qui auroit été en bataille.

On voit par cet exemple d'une faute faite par un des plus grands Capitaines que la France ait eu , de quelle conséquence il est à un Général , de veiller à la sûreté de ses Convois de vivres.

\* Les deux convois dont je vais parler, sont ceux qui dans l'année 1708. ont mis nos Ennemis en état de former le Siège de Lille, & de prendre cette importante Place.

Après le combat d'Oudenarde , l'Armée de M. le Duc de Bourgo-

gne s'étoit retirée derriere Gand, & celle de M. de Malbooroughs'étoit avancée jusques auprès de Menin, où elle pouvoit avoir des farines pour quelque tems.

L'Infanterie que M. le Prince Eugène avoit menée d'Allemagne, couvroit Bruxelles; l'Infanterie venuë d'Allemagne avec M. de Berwick étoit dans les Places du Hainaut & de l'Escaut, & la Cavalerie dans celles de l'Artois, pour couvrir ce pais contre les courses de la Cavalerie ennemie de l'Armée de M. de Malboorough.

Dans cette disposition générale des Armées, nos Ennemis conçurent le dessein du Siége de Lille. Ils firent pour cela venir de Hollande à Bruxelles les vivres & munitions de guerre, qu'ils crurent nécessaires pour commencer ce Siége. Ils assemblèrent à Bruxelles sept ou huit mille Chariots, qu'ils chargèrent, & les conduisirent jusques au Camp devant Lille, pendant que toutes nos Armées étoient depuis Gand jusques à Tournai.

Je ne m'étendrai point sur ce su-

jet, parce que sans une volonté déterminée de laisser passer ce Convoi par mépris pour son objet, je ne puis encore comprendre qu'il ait effectivement passé, sans qu'on ait fait la moindre démonstration pour le troubler dans une marche, dont la file devoit être au moins de cinq lieues. \*

Le second Convoi est celui que les Ennemis, pour ce même Siège de Lille, ont tiré d'Ostende. Il me paroît encore plus surprenant. Je n'en répéterai point ici les raisons, en aiant parlé ailleurs. Pour moi, je crois que la meilleure est l'incapacité de M. de la Motthe chargé de l'empêcher de passer, lequel non seulement ne détruisit pas ce Convoi avec un Corps infiniment supérieur à celui qui lui servoit d'escorte, mais trouva le moïen de faire battre ses Troupes par cette foible escorte.

Événement des plus rares! Car il s'est vû assez souvent, qu'un Convoi hazardé a passé heureusement, par la diligence & le secret de sa marche; mais il ne s'étoit point encore vû, qu'un Convoi attaqué par un Corps

Corps infiniment supérieur à celui de son escorte , ait non seulement passé tout entier , mais que sa foible escorte ait battu le Corps supérieur par lequel elle étoit attaquée. M. de la Motthe étoit réservé pour un exemple aussi singulier.

## CHAPITRE LXIX.

*Des Enlevemens de Fourageurs & Pâtureurs.*

**L**Es Fourageurs & Pâtureurs d'une Armée s'enlèvent de différentes manieres , ou en détail , ou en général.

Si c'est en détail , cela s'exécute par de petits Partis , qui à la faveur des pais couverts , pénètrent dans les fourages ou pâtures , & enlèvent quelques chevaux. Cet avantage n'est pas considérable , parce que ces pertes sont aisément réparées , pourvû qu'elles n'arrivent pas trop souvent par négligence.

Il n'en est pas de même des grands fourages , dont l'enlèvement met souvent une grande quantité de Cavaliers à pied , & diminuë considé-

blement un Corps entier de Cavalerie. Mais aussi comme les précautions de l'Armée qui fourage, sont plus grandes; il faut en ce cas attaquer lesdits fourages avec plus de force & de précaution, & se régler, pour exécuter ce dessein, sur la connoissance exacte du país où se fait le fourage, & sur la force & la disposition de son escorte, qu'il faut attaquer avec un Corps fort supérieur, qui l'oblige à abandonner les Fourageurs, dont on ramassera ensuite les chevaux avec des gens détachés, qui auront été destinés à cet usage.

Une maxime générale, est de ne jamais attaquer les Fourageurs, que lorsque les Cavaliers sont occupés à lier leurs trouffes, & que leurs chevaux paissent.

Il faut que ceux qui sont chargés de ramasser les chevaux, aient de quoi couper les longes, avec lesquelles les chevaux qui pâturent sont empêtrés, & même des fouets pour les chasser devant eux, parce que les chevaux se suivent les uns les autres.



C'est de cette maniere qu'on doit attaquer un fourage entier, & bien gardé. Car si la chaîne qui doit empêcher les Fourageurs d'en sortir, est forcée, & que les Fourageurs se soient écartés, ou pour courir à des Villages éloignés de l'escorte, ou derriere des bois, & des rideaux, hors la vûë desdites escortes, il ne faut pas en ce cas, que l'Officier chargé de l'enlèvement du fourage, s'amuse à en attaquer l'escorte. Il doit se tenir dans son embuscade avec le gros de ses Troupes, & faire seulement ramasser les chevaux, qui auront été emmenés hors de l'enceinte & de la vûë des escortes, & garder les Fourageurs, pour qu'il n'y en ait point qui puisse aller avvertir l'escorte. Par cette conduite, il enlèvera une grande quantité de chevaux, sans que l'on s'en apperçoive, qu'au retour du fourage.

Cette maniere se pratique plus aisément dans la saison avancée; que le Fourageur veut battre du grain dans les granges, parce qu'on trouve les chevaux plus rassemblés, & par conséquent plus aisés à em-

mener sans bruit , que lorsqu'ils sont dispersés dans la plaine.

### R E M A R Q U E S.

\* Je parle dans ce Chapitre de la conduite à tenir , pour enlever les Fourageurs ou Pâtureurs de l'Armée ennemie , ou totalement , ou en partie ; & j'ai dit aussi quelles étoient les précautions à prendre , pour éviter de pareils inconvéniens.

Comme les réflexions à faire sur ce sujet me feroient entrer dans un trop long détail de petits exemples , n'ayant vû aucun grand fourage totalement enlevé , ni aucune pâture entièrement surprise ; mais seulement des enlèvemens particuliers presque tous arrivés , ou par les fautes faites pour se précautionner contre ces pertes , ou par la fureur du Fourageur , qui veut sortir de l'enceinte pour piller , ou par la négligence des Valets ou Cavaliers , qui vont garder les chevaux à la pâture , je m'abstiendrai ici de rapporter ces petits exemples , la matière n'étant pas assez considérable elle-même pour m'y engager \*.

## CHAPITRE LXX.

*Des surprises de Passages, ou de  
Rivières.*

**S**I l'on veut surprendre un passage, ou de défilés, ou de rivière, on le peut faire avec un Corps de Dragons, afin de prévenir l'Ennemi par la diligence de la marche. On le peut faire aussi avec de petites pieces de canon, & des charrettes d'outils, si c'est pour un défilé.

Si c'est pour une rivière, il faut ajouter un nombre suffisant de pontons, si la rivière n'est pas guéable, \* & que l'on ait pu mener avec assez de diligence un Corps d'Infanterie avec les Dragons\*. Il faut passer brusquement cette Infanterie de l'autre côté, avec des outils pour s'y retrancher, & assurer la tête du pont, afin que le passage se puisse faire sûrement & commodément.

L'Armée doit marcher peu de tems après le Corps détaché pour cette expédition, afin qu'il ne soit pas trop de tems sans protection,

étant à présumer que l'Ennemi fera un effort considérable , pour battre ce détachement , & se garantir des inconvéniens dans lesquels il pourroit tomber , si l'Armée passoit , sans opposition , cette riviere , ou ce défilé.

### R E M A R Q U E S.

Pour prouver par des exemples , que mes maximes pour réussir dans cette opération<sup>1</sup> de Guerre sont sûres , je rapporterai ici ce que j'ai vu pratiquer en pareil cas , ou ce que j'ai pratiqué moi-même avec succès.

En l'année 1672. les Hollandois aiant perdu leurs Places du Rhin en fort peu de jours , & voiant que l'Armée du Roi marchoit à l'Issel , ils en retrancherent les bords , & en gâterent , ou crurent gâter les gués depuis Campen jusqu'à Arnheim , comptant que les Places sur cette riviere étant munies de fortes garnisons , ils pourroient avec le reste de leur Infanterie , & toute leur Cavalerie , soutenir au moins quelque tems l'Issel retranché , comme je viens de le dire.

Comme l'espace qu'ils s'étoient proposés de défendre, étoit fort étendu, ils se trouverent également foibles par tout, & n'y purent faire aucune résistance.

Cet exemple justifie qu'il est impossible de garder les bords d'une rivière, lorsque le terrain à garder est d'une grande étendue, parce que l'Attaquant qui paroît faire effort en plusieurs endroits, afin de séparer les forces de son ennemi, & pour lui donner des attentions également éloignées les unes des autres, se déterminant enfin contre le lieu, où il trouve le moins de résistance, l'emporte toujours sur les travaux & la vigilance de son Ennemi, principalement lorsqu'il se sert de la nuit pour exécuter son entreprise, parce que le tems lui est favorable, pour cacher le lieu de son principal effort.

Je ne parlerai point ici du fameux passage du Rhin à Tolhuis, arrivé presque en même tems que celui-ci, parce que c'est une action, où la seule témérité a été la raison de sa réussite, & qu'elle ne doit jamais être citée comme un exemple à suivre.

A la fin de cette même année 1672. M. le Maréchal de Turenne, qui étoit dans l'Electorat de Trèves du côté de Coblentz , aiant été joint par les Troupes que M. le Prince lui avoit envoiées de la haute-Moselle, résolut de chasser de la Westphalie M. l'Electeur de Brandebourg, qui dans cette saison, ne croiant pas qu'il fût praticable à M. de Turenne de faire faire un pont sur le Rhin, avoit donné à son Armée des Quartiers d'hiver entre le Rhin & le Wezer, où il la croioit fort en sûreté.

Cependant M. de Turenne fit faire un pont à Wesel avec tant de diligence, que son Armée passa cette riviere, sans que M. de Brandebourg pût avoir le tems de rassembler ses Quartiers, qu'il leva avec assez de confusion, & qu'il fit marcher séparément jusqu'au-delà du défilé de Berkenbaum, où il n'osa pas même s'arrêter. Il alla encore passer le Wezer, abandonnant ainsi toute la Westphalie à M. de Turenne, qui y racommoda tranquillement, pendant tout l'hiver, son Armée fati-

DU M. DE FEUQUIERE. 81  
guée des marches qu'elle avoit faites.

Cet exemple convient parfaitement au deux sujets de la matiere que je traite dans ce Chapitre. On ne peut trop louer la diligence de M. de Turenne à passer le Rhin, avant que M. de Brandebourg eût pû avoir le tems de rassembler ses Quartiers, & la vivacité avec laquelle ce grand Général fit marcher son Armée jusqu'au défilé de Berkenbaum. Car il est certain qu'il n'auroit été d'aucune utilité à M. de Turenne d'avoir passé le Rhin dans cette saison, s'il n'avoit chassé M. de Brandebourg de toute la Westphalie; & qu'il n'auroit pu encore établir sûrement les Quartiers de ses Troupes, s'il n'avoit poussé ce Prince au-delà de ce défilé de Berkenbaum, & du Wezer.

Ainsi dans cette occasion, je trouve le passage d'une grande riviere heureusement exécuté par la diligence dans la construction d'un pont, dans une saison aussi fâcheuse; & je vois le fruit du passage de cette riviere, en portant l'Armée jusqu'à un défilé, dont la possession

donne la tranquillité à des Quartiers séparés , que l'on veut faire prendre à cette Armée.

Au mois de Décembre 1688. je surpris le pont de Dillinghen sur le Danube , qui étoit gardé par cinq cens hommes. Les Ennemis avoient coupé l'arche du milieu de ce pont , qui étoit de bois , & y avoient établi un pont-levis , qui se levoit du côté de la Baviere , & les cinq cens hommes occupoient une grande redoute au bout du pont en-delà.

Lorsque j'approchai du Danube , je trouvai le pont-levis levé , & cette Garde placée dans la redoute , & sur les deux côtés du pont derrière le pont-levis. Voilà quelle étoit la disposition des Ennemis. Pour les obliger à abandonner ce pont , voici ce que je fis.

Je reconnus , en m'approchant du pont , que les Ennemis n'avoient point percé ce pont-levis ; qu'ainsi les hommes que j'avancerois sur ce pont , y feroient à couvert du feu de l'Ennemi placé sur le pont , & que sur le bord de la riviere du côté de Dillinghen , il y avoit des chan-



tiers de poutrelles de sapin. Je plaçai des Dragons à pied à couvert de ces poutrelles, qui par leur feu sur les Ennemis, qui étoient sur la partie du pont au-delà du pont-levis, les obligèrent à abandonner cette partie du pont, à la réserve de ce qui put se mettre à couvert contre le pont-levis, qui n'étoit plus protégé que du feu de la redoute. Pour m'en garantir, je fis garnir de poutrelles les gardes-foux du pont, d'où je fis faire un grand feu sur la redoute, qui étoit dans un terrain plus bas que le pont; & par cette raison mon feu se trouva supérieur à celui de la redoute.

Lorsque je fus proche du pont-levis, je vis que les Ennemis, qui n'avoient coupé que depuis peu de tems l'arche pour y établir un pont-levis, avoient laissé de leur longueur les poutres, sur lesquelles les montans des bassculles étoient posés, qui excédoient de huit ou dix pieds de chaque côté.

Cela me fit penser à faire pousser des poutrelles de dessus le pont sur ces poutres; ce qui me donna deux

petits ponts aux deux côtés du pont-levis. De ces deux petits ponts je fis encore pousser des poutrelles sur les bords du pont en dedans du pont-levis, parce que je vis que les hommes qui s'étoient cachés derrieré le pont-levis, abandonnoient cet endroit, où ils étoient en sûreté contre mon feu.

Par le moïen de ce nouveau pont, quelques Dragons, avec leurs hâches rompirent la serrure du pont-levis, qui se baissa; & tous les Dragons marcherent pour attaquer la redoute. Elle fut abandonnée par les Ennemis; ce qui obligea la Ville d'Ausbourg à douze lieües de-là de païer la contribution.

Ce n'est point par un esprit de vanité, que je viens de faire un détail circonstancié d'une action que j'ai exécutée; mais seulement pour faire connoître, que cette espèce d'opération de Guerre se peut exécuter d'une infinité de manieres différentes, dont il faut faire l'application à la nature, & à l'espèce d'entreprise qu'on veut exécuter.

Car dans celle-ci, comment m'au-

DU M. DE FEUQUIERE. 85  
roit-il été possible de me rendre maître du pont de Dillinghen, sans canon pour battre la redoute, sans Infanterie, & sans bateaux pour faire une diversion ailleurs, si je n'avois pas fait attention à ce que l'Ennemi n'ayant point crénelé le pont-levis, il ne pouvoit pas m'empêcher d'agir sur toute la moitié du pont, & si je ne m'étois pas servi de ces poutrelles, premierement comme d'un parapet, pour assurer par mon feu le travail que je faisois faire sur le pont, secondement pour me donner un feu supérieur à celui de la redoute, troisièmement pour faire ces petits ponts, à l'aide desquels je fis rompre la ferrure du pont-levis ?

Dans l'occasion dont je vais parler, les Ennemis acheverent un pont sur le Rhin devant moi; sans que je pûsse m'y opposer. Ce fut en l'année 1692.

On sçait que lorsque le Rhin déborde & sort de son lit, il entre dans des vieux lits qu'il occupe par ses eaux, qui laissent pourtant des espaces de terre plus élevés, & qui demeurent à sec entre le véritable lit du Rhin & ces vieux lits. Ce fut

un de ces tems favorables , que les Ennemis campés vis-à-vis de l'Isle de Santhoven , prirent pour faire leur pont.

Notre Général campé à Markeim à neuf lieuës de-là, m'envoïa prendre le commandement d'un Corps détaché de son Armée, pour observer les Ennemis de plus près. Lorsque j'y arrivai, je trouvai le pont fait depuis l'Isle de Santhoven jusqu'à la terre, au-devant de laquelle les eaux étoient encore fort hautes dans le vieux lit du Rhin , & toute l'Armée ennemie déjà passée sur cet espace de terre , qui étoit fort considérable.

Ainsi n'osant pas me commettre, pour m'opposer à toute l'Armée ennemie , dès que les eaux du Rhin baisseroient, & que le vieux lit seroit à sec , ( ce qui arrive en fort peu d'heures, ) je fus obligé de me retirer derriere le ruisseau de Spireback, après en avoir donné avis à notre Général.

Cet exemple est rapporté pour apprendre, que lorsque l'on veut s'opposer à la construction d'un pont

sur une riviere de la nature, dont je viens de dire qu'est le Rhin, cela ne se peut faire avec succès, qu'avec une Armée égale; un petit Corps n'osant se commettre de près à l'inconvénient de se trouver de plein pied devant une Armée supérieure, dès que le Rhin en se retirant a laissé à sec le terrain de son vieux lit, que l'on auroit crû être une riviere, si on ne connoissoit le país.

En l'année 1694. M. le Prince d'Orange manqua de diligence dans sa marche de la Mehaigne à l'Escault, & des attentions nécessaires pour pouvoir avoir un pont prêt dans Oudenarde, pour être placé à Hauterive sur l'Escault avant l'arrivée de l'Armée de M. de Luxembourg. Ainsi il ne put exécuter son dessein de s'emparer de Courtrai, & de prendre ses Quartiers de fourages aux dépens des Châtellenies du Roi.

Cet exemple justifie, que dans les surprises de rivières & de défilés, dont la réussite est capitale pour l'exécution d'un dessein, il faut que le Général soit vigilant pour prévenir son Ennemi; actif pour avoir

exécuté son deſſein, avant que l'Ennemi ſoit en état de ſ'oppoſer à l'exécution; & précautionné contre tous les inconvéniens qui peuvent ſurvenir, & dont ſouvent un ſeul eſt capable de faire manquer le projet.

L'année 1708. me fournit un dernier exemple ſur la matiere de ce Chapitre, & une réflexion conſidérable à faire. C'eſt ſur le paſſage de l'Eſcault à Berkeim, fait par M. le Prince Eugène, qui a décidé de la perte de la Citadelle de Lille.

J'ai dit ailleurs que M. de Vendôme avoit formé de ſa puiffante Armée un grand cercle au tour de Lille. Il ſuppoſoit que l'Ennemi dans le centre de ce cercle immense n'y pourroit pas ſubſiſter pour les vivres & les fourages, pendant le tems que le Siége de Lille pourroit durer; qu'il ne pourroit tirer des munitions de guerre de dehors de ce cercle gardé; & qu'enfin lors que l'entreprise ſur Lille ſeroit manquée, par les beſoins indiſpenſables dont je viens de parler, le Prince Eugène ne pourroit ſortir de ce cercle, ſans tomber dans quelque inconvénient capital.

Cette

Cette supposition suivant mes principes , étoit généralement fautive. Je l'ai prouvé , lorsque j'ai parlé du système de la Guerre défensive de Piémont , qu'il est aisé d'appliquer à ce sujet. Lorsque j'ai parlé des enlevemens de convois , j'ai encore fait voir , que la supposition de ce cercle , par rapport au Siège de Lille , avoit été fautive pour les munitions de guerre , que les Ennemis avoient tirées d'Ostende , lorsqu'ils n'avoient pû en tirer de Bruxelles.

Je sçai que l'on me dira sur l'application à mon sujet des passages de rivières , que ma réflexion n'est pas juste , parce que ce n'est point par la faute de M. de Vendôme , que les convois d'Ostende ont continuellement passé ; & que c'est à M. de la Motthe seul qu'il faut s'en prendre : j'en conviens. Mais que M. de Vendôme ait crû , que par la disposition de ses Postes le long de l'Escaut , depuis Tournai jusqu'à Gand , il seroit assez-tôt rassemblé , pour s'opposer efficacement au lieu où l'Ennemi feroit son principal effort , soit pour passer sous la protection

d'Oudenarde, soit pour faire ailleurs ses ponts sur l'Escault ; c'est ce que je ne puis jamais imaginer que M. de Vendôme ait pû croire ; il a trop bon esprit pour cela.

Car premierement , l'avantage des bords de l'Escault dans tout cet espace , est pour celui qui se trouve entre la Lys & l'Escault. Ainsi il a toute la facilité , pour établir avantageusement ses bateries de canon, pour soutenir la construction de son pont , & protéger son débouché.

Secondement , la riviere est étroite ; & par conséquent il faut peu de bateaux pour faire un pont , & peu de tems pour le construire.

Troisièmement , dans ce tems là les nuits étoient fort longues ; & par conséquent les mouvemens de l'Ennemi long - tems inconnus.

Ainsi je suis persuadé, que quand même M. de Souternon, vis-à-vis duquel M. le Prince Eugène a fait son pont & passé l'Escault , auroit fait son devoir pour interrompre la construction de ce pont , M. de Vendôme n'auroit pas encore eu assez de tems , pour rassembler un



Corps capable de s'opposer au débouché de M. le Prince Eugène, que j'ai toujours crû maître de passer l'Escault, lorsqu'il lui seroit utile de le faire, dans la disposition où M. de Vendômes'étoit mis pour l'empêcher.

Je finirai donc mes réflexions sur cette maniere en disant, que le Général qui s'étend le plus pour empêcher que son Ennemi ne lui surprenne le passage d'une rivière, est celui qui s'oppose le moins efficacement à cette opération de guerre; & que le seul moïen fût de s'opposer à l'exécution d'un pareil projet de son Ennemi, est de se tenir ensemble, à une portée raisonnable des lieux où l'Ennemi peut entreprendre de passer, & d'avoir des gens fort alertes sur le bords de la rivière, pour être continuellement averti des démonstrations de son Ennemi, & qui soient capables de discerner les efforts apparens d'avec les véritables, afin que l'on ait le tems de se porter avec toute l'Armée sur l'Ennemi pour le combattre, soit avant qu'il soit entièrement

passé, soit avant qu'il ait pû se former, & être en disposition de combattre après avoir passé.

Cette maxime est également bonne à suivre, pour empêcher un Ennemi de passer une rivière, ou un défilé considérable; parce que dans ces deux occasions le succès est certain, pourvû qu'on soit en force devant son Ennemi, & qu'on le combatte, avant qu'il soit entièrement passé, ou qu'il soit formé, & en état de combattre, comme je viens de le dire.

## CHAPITRE LXXI.

### *Des enlevemens de Gardes.*

**L**Es enlèvemens des Gardes ne sont pas souvent d'une grande utilité, \* & ne sont que d'éclat pour ceux qui les font, parce que \* cela présuppose toujours vigilance de la part de l'Ennemi, & négligence de la part de l'Officier qui est de garde, ou incapacité de celui qui l'a posté.

Comme j'ai déjà dit dans le Chapitre où j'ai parlé des campemens,

que les armées étoient gardées, & se reposoient sur la vigilance, & bonne disposition des Gardes, tant de Cavalerie que d'Infanterie, je ne traiterai ici que des manieres différentes de les enlever.

Les Gardes fixes sont celles de l'Infanterie ; car celles de Cavalerie se changent de Postes de jour & de nuit. Celles qui sont fixes s'enlèvent difficilement, à moins d'une excessive négligence de la part de l'Officier qui les commande, ou qu'elles soient à une trop grande distance de l'Armée, ou des autres Postes qui les doivent protéger, ou du moins voir, pour pouvoir avertir l'Armée que ces Gardes sont attaquées.

La maniere d'enlever ces Gardes fixes, est d'avoir bien fait reconnoître, quand on les veut attaquer, leur situation par des Espions, & les précautions qu'elles prennent, ou négligent pour leur sûreté ; ce qu'on exécute, quand on est bien instruit, la nuit, ou à la pointe du jour. On les enlève rarement, quand on ne les peut attaquer que

par leur tête. Il faut, pour réussir dans cette espèce d'entreprise, les pouvoir attaquer par derriere.

Quant aux Gardes de Cavalerie, le tems le plus propre pour les enlever, est celui qu'elles marchent à leurs Postes de jour, & un moment après qu'elles ont fait faire leurs découvertes; en quoi elles pourroient avoir eu de la négligence, soit en cas que le Poste de cette Garde se trouvât trop près de quelque bois, où il n'y auroit point d'Infanterie, soit en cas que la Garde eût été postée sur une hauteur, & qu'il se trouvât entre elle & l'Armée des vallées, ou un peu couvertes, ou tournantes, à la faveur desquelles cet enlèvement se peut faire, en attaquant la Garde par derriere; où elle n'a souvent qu'une vedete, pour avertir l'Officier de ce qui vient du côté du Camp.

En un mot, une Garde de Cavalerie vigilente & bien postée, est rarement enlevée. Elle peut être attaquée & battue; ce qui n'arrive aussi que par la présomption de l'Officier qui la commande, car il ne se doit

DU M. DE FEUQUIERE. 95  
pas commettre , & pour peu que  
la troupe qui vient à lui soit supé-  
rieure , il doit se replier sagement  
sur le Camp , & y donner avis de  
ce qui se passe , afin qu'on ait le  
tems de faire marcher quelque Pi-  
quet pour la soutenir.

Ainsi comme l'avantage de l'en-  
lèvement d'une Garde du Camp  
n'est pas considérable , je n'en parle  
que pour ne rien oublier des opéra-  
tions de guerre.

Il n'y a qu'un seul cas, auquel cet  
enlèvement est profitable. C'est  
celui auquel il pourroit être fait si  
totalement , qu'à sa faveur , toute  
l'Armée pût s'approcher de l'Enne-  
mi , & entreprendre , sans qu'il eût  
été averti par cette Garde, sur la  
vigilance de laquelle il se repose ;  
mais cela n'arrivera jamais , quand  
les Gardes seront bien placées.

---

## CHAPITRE LXXII.

### *Des enlèvemens de Bagages.*

**L**Es enlèvemens des Bagages  
sont d'éclat & d'utilité , parce  
qu'ils jettent les Officiers qui les

ont perdus, dans de grandes nécessités, & leur ôtent la confiance en leur Général, qui ne peut jamais tomber dans cet inconvénient que par sa faute, & par manque de précaution dans les marches, soit pour n'avoir pas couvert les colonnes des Bagages de celles des Troupes, soit pour les avoir laissées en arriere, comme quelquefois une grande marche peut forcer à le faire, sans leur avoir donné une escorte suffisante.

On ne sçauroit donner de maximes particulières pour cette sorte d'expédition. Sa réussite dépend de la vigilance de celui qui la veut entreprendre, & de la négligence, ou manque de précaution du Général ennemi, ou de l'Officier chargé de la conduite desdits Bagages.

On dira seulement, que ces enlèvemens se font, ou proche, ou loin & hors de portée de l'Armée.

S'il se font proche, il suffit d'enlever les chevaux des Chariots & les mulets; parce que les Chariots abandonnés seront très-sûrement pillés, & leurs charges perduës  
pour

pour ceux à qui elles sont , & que les mulets étant ordinairement chargés de ce qu'il y a de plus précieux , ils seront aisément pillés , pour peu qu'on les éloigne du lieu où ils auront été enlevés.

Si ces enlèvemens se font loin de l'Armée, & hors de sa portée, comme par exemple, lorsqu'elle a une marche longue & vive à faire , qu'elle est débarrassée de ses gros Bagages , & qu'on croit par la marche les couvrir assez , on peut en ce cas prendre la colonne de Bagages par la tête ; en détourner la marche ; garnir les flancs de la colonne de petits détachemens . pour empêcher que les valets ne détellent les chevaux , & n'abandonnent les Chariots , ce qui causeroit beaucoup d'embarras dans la marche pour s'éloigner de l'Ennemi ; & tenir à la queue desdits Bagages , tout le gros du Corps qui a fait l'enlèvement , dont il ne faut point permettre le pillage aux Troupes, qu'on ne soit en lieu bien sûr.

Je suppose qu'on aura commen-  
cé l'action par battre l'escorte de

98 M E M O I R E S  
ces Bagages, ou au moins l'avoit  
mise en fuite.

## R E M A R Q U E S.

Je parle dans mes maximes de la conduite à tenir, lorsque l'on veut enlever les bagages d'une Armée, qui se néglige sur les attentions nécessaires pour leur conservation.

J'ai vû beaucoup d'occasions, où par la faute des valets indociles, il y a eu des Bagages enlevés & pris. Cet inconvénient se peut éviter par la bonne discipline d'une Armée, qui veut prendre dans ses marches toutes les précautions nécessaires pour leur sûreté, & dont j'ai parlé ci-dessus.

Je me contenterai donc ici de rapporter quelques exemples de Bagages enlevés de différentes manières, & dans des occasions de différente espece, pour faire voir quelles ont été les fautes, qui ont été faites dans leur marche, ou dans leur disposition.

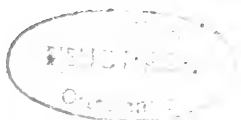
Le premier exemple est celui où M. de Luxembourg, encore attaché à M. le Prince, enleva tous les



Bagages de l'Armée de M. de Turenne : voici le fait.

M. de Turenne voulant faire faire à son Armée une marche vive, pour venir au secours d'Arras, laissa tous ses Bagages sous la conduite de M. de Siron Lieutenant Général, avec une escorte qu'il crut suffisante pour leur sûreté.

Lorsque M. de Siron se vit à la vûe du Camp de M. de Turenne, & dans une grande plaine fort découverte, il crut les Bagages en sûreté; & se négligeant pour le reste de leur marche jusqu'à ce qu'ils fussent entièrement entrés dans le Camp, il prit le devant avec la tête de l'escorte, pour aller rendre compte à M. de Turenne du succès de sa marche. M. de Luxembourg qui étoit embusqué avec un Corps de Cavalerie, à portée de la colonne des Bagages, voyant cette négligence, marcha diligemment à la tête de cette colonne, en détourna la marche qu'il fit diriger sur saint Pol, où il conduisit tous les Bagages de l'Armée, sans qu'elle en fût avertie, sinon lorsque l'on vit que les Baga-



ges, que M. de Siron affuroit entrer actuellement dans le Camp, ne parurent pas.

Cet exemple fait connoître, combien il est ordinaire à la Guerre, d'y être châtié par son Ennemi des moindres négligences sur les attentions nécessaires à avoir pour la sûreté. Car dans cette occasion, M. de Siron ne perdit les bagages de l'Armée, que parce qu'il ne crut pas que l'Armée ennemie, enfermée dans ses lignes de circonvallation devant Arras, aiant deux Armées si proches de son Camp, & qui y étoient à dessein d'attaquer les lignes, songeât à en faire sortir un Corps considérable de Cavalerie, pour une entreprise de cette nature.

Le second exemple de la perte des Bagages est d'une espèce différente. Dans l'article précédent j'ai fait voir les Bagages d'une Armée perdus par la négligence de l'Officier chargé de leur conduite, pendant une longue marche qu'il faisoit derriere l'Armée, dont il étoit même éloigné de plusieurs journées.

Dans celui-ci je parlerai d'une

DU M. DE FEUQUIERE. 101  
occasion, où les Bagages d'une Armée ont été enlevés à un décampement; ce qui n'est point ordinaire, parce que dans cette circonstance l'on prend les mesures nécessaires, pour débarrasser la marche de l'Armée de ses Bagages, en faisant précéder leur marche de celle de l'Armée, ou en les couvrant du Corps de l'Armée même.

Les Ennemis en décampant de Seneff devant l'Armée de M. le Prince, négligèrent toutes ces attentions pour la marche de leurs Bagages, qu'ils firent à la vérité derrière leur Armée, mais qui marcherent trop peu de tems avant l'Armée; de sorte que les premières Troupes de leur arriere-Garde, qui furent battues, découvrirent absolument la colonne des Bagages de l'Armée Hollandoise, qui furent entièrement enlevés.

Le troisième exemple de Bagages perdus est celui de Ramillies, qui est encore d'une espèce différente des deux premiers, dont je viens de parler.

Quoiqu'il soit fort ordinaire qu'

une Armée battuë \* perde \* une grande partie de ses Bagages, quand ellen'a pas eu le tems de s'en débarrasser dans sa marche, ou qu'elle n'a pas pû les renvoïer sous quelque Place en arriere, ou même derriere une riviere; cependant dans l'occasion présente, il a été tout nouveau qu'un Général, qui marche en avant sur son Ennemi, qu'il croit pouvoir trouver dans sa marche, ne prenne aucune précaution pour se débarrasser de ses Bagages, & les fasse marcher entre ses deux lignes.

C'est cependant ce qui est arrivé dans cette occasion, où M. le Maréchal de Villeroi est non seulement tombé dans ce premier inconvénient, pour la maniere de faire marcher ses Bagages derriere l'Armée, lorsqu'elle marche en avant, mais même dans un second beaucoup plus considérable, puisqu'il a fort influé sur le désordre qui se mit dans les Troupes, & qui a été, qu'aïant plus de cinq heures de tems pour faire au moins sortir ses Bagages d'entre les lignes, & les renvoïer derriere l'Armée, il négligea cette

attention nécessaire pour combattre. De manière que quand la première ligne de la droite fut attaquée, il ne fut pas possible à la seconde ligne de marcher de front, pour soutenir la première, lorsqu'elle eut été mise en désordre par l'Ennemi, & elle en fut empêchée par la quantité de Bagages, qui se trouverent entre les deux lignes.

Toutes les autres pertes de Bagages que j'ai vûës, ou qui sont arrivées depuis que je fers, n'ont point été générales. Ainsi je n'entrerais point dans ce détail.

Je dirai seulement, que cette espèce d'inconvénient à la Guerre n'arrive presque jamais, que par le manque d'attention du Général dans la disposition de sa marche. Lorsqu'il convient de faire marcher les Bagages en dehors des colonnes des Troupes, si leur escorte n'est pas suffisante, ou qu'elle soit mal disposée, il arrive souvent que l'Ennemi aura des Partis embusqués aux aîles, ou à la queue de l'Armée, qui enlèveront des Bagages en détail.

Si lorsque le Général fait marcher

ses Bagages entre les colonnes des Troupes, les Officiers chargés de leur escorte, leur laissent devancer la tête des colonnes des Troupes, ou les laissent trop en arriere des colonnes, il peut encore arriver que des Partis embusqués à la tête de la marche, ou qui la suivent, enlèvent des Bagages trop pressés d'arriver au Camp avant les autres, ou traînant derriere l'Armée.

Il se perd aussi assez souvent des Bagages par l'indocilité des valets, qui ne veulent point suivre la colonne, & qui s'en écartent, sans que les Officiers commandés pour les escortes, puissent les voir; ce qui est un inconvenient ordinaire dans les marches de nuit. Mais ce malheur particulier ne peut être imputé ni au Général, dont la disposition pour la sûreté des Bagages de son Armée est bonne, ni au manque d'attention & de vigilance de l'Officier, qui commande l'escorte.



## CHAPITRE LXXIII.

*Des surprises dans les Marches.*

**I**L n'en est pas de même des surprises, qui peuvent s'exécuter sur une Armée qui marche près de son Ennemi, soit en lui présentant le flanc, soit en se retirant devant lui, soit en marchant en avant. Il faut toujours marcher à cette sorte d'expédition avec l'Armée entière, afin d'être en état de profiter du désordre, où on aura jetté son Ennemi.

Il est impossible de le prévoir entièrement ; cela dépend absolument de la posture dans laquelle on le trouvera. On doit dire en général qu'en ce cas, l'Ennemi doit être attaqué, s'il se peut, sans qu'il en ait connoissance, avec force & impétuosité en plusieurs endroits à la fois ; qu'il faut que les Troupes qui attaquent, soient soutenues de près, afin de renverser les Corps qu'elles chargent sur ceux, qui au bruit de l'attaque, voudront se mettre en posture de les soutenir ; parce que cette seconde ligne qui s'avancera

en bon ordre, décidera par sa contenance, & forcera l'Ennemi à une fuite honteuse.

Cette maxime regarde l'Armée, qui seroit assez imprudente pour marcher en prêtant le flanc à son Ennemi, ou celle qui sans précaution marcheroit en avant. Cette espèce d'action peut souvent être décisive pour toute la Campagne.

On trouve aussi souvent occasion d'entreprendre avec succès sur une arriere-Garde. Ces sortes d'affaires cependant sont rarement décisives. Elles doivent être entreprises avec vivacité & diligence; mais il ne faut commettre à leur exécution que ce qu'il faut de Troupes, pour renverser seulement l'arriere-Garde ennemie.

Le reste doit être conservé en Corps, pour recevoir les Troupes qui ont chargé, qui fort aisément peuvent être mises en desordre, & ramenées par les Ennemis, qui prendroient un fort grand avantage sur vous, si on avoit négligé de tenir ensemble un Corps capable de soutenir & recevoir les Troupes, qui



DU M. DE FEUQUIERE. 107  
reviendroient de charger cette ar-  
riere-Garde.

C'est la nature du païs qui rend  
cette entreprise considérable. S'il  
est ouvert, elle ne peut produire un  
grand effet, parce qu'elle ne peut  
être exécutée, que contre un petit  
Corps de Cavalerie, dont la retraite  
au Corps de l'Armée est très-facile ;  
\* & que d'ailleurs on peut voir ve-  
nir de loin le Corps qui marche pour  
entreprendre sur l'arriere-Garde,  
en sorte qu'il est aisé de prendre des  
mesures pour rompre son dessein. \*

Au contraire, si l'Armée enne-  
mie, en se retirant, avoit des défilés  
à passer, ou des rivières, & qu'elle  
le fit sans précaution, elle pour-  
roit fort aisément perdre une grande  
partie de ses Troupes, si elles se  
trouvoient attaquées par un Corps  
supérieur en-deçà du défilé, ou de  
la rivière que le reste de l'Armée  
auroit déjà passé, ou bien où elle se  
feroit engagée.

En général, il faut pour entre-  
prendre sur une Armée qui marche,  
en être à portée raisonnable, afin  
que les Troupes destinées à cette

expédition , lorsqu'elles arrivent, ne soient pas trop fatiguées, ni trop éloignées du Corps entier de l'Armée ; parce qu'elles auront à faire à des Troupes qui ne sont pas fatiguées, & que la retraite seroit trop difficile, si l'Ennemi marchoit à elles, & les suivoit vivement dans leur retraite.

### R E M A R Q U E S.

Je parlerai ici des surprises, qui se peuvent exécuter contre une Armée qui marche, soit en avant, soit en arriere, soit en présentant le flanc.

Le premier exemple que j'en rapporterai est celui de Seneff en l'année 1674. qui est dans le cas d'une Armée, qui proche de celle de l'Ennemi, marche imprudemment en lui prêtant le flanc, & qui hazarde de passer sans précaution les défilés, qui se trouvent au commencement de sa marche, & lorsqu'elle est le plus à portée de son Ennemi.

J'ai déjà parlé de cette grande action, en réfléchissant sur la matiere des Chapitres précédens. Ainsi ce que j'en dis ici n'est que pour justi-

fier par un fameux exemple, que l'on peut entreprendre sur une Armée ennemie, qui marche en prêtant le flanc de trop près, sans avoir pris les précautions nécessaires pour assurer son mouvement.

Le second exemple, est celui du combat de Leuze en l'année 1691. Il tombe dans le cas d'une Armée, qui se croïant hors de portée de celle de l'Ennemi, hazarde de marcher en arriere, en laissant son arriere-Garde en bataille à la tête du Camp qu'elle quitte, séparée par un ruisseau du Corps de l'Armée qui est en pleine marche, & qui après avoir passé le ruisseau, ne se forme point pour recevoir son arriere-Garde & la protéger, jusqu'à ce qu'elle ait passé le ruisseau.

Une règle certaine à la Guerre pour faire tous les mouvemens avec sûreté, est de les faire, quelque éloigné que l'on soit de son Ennemi, avec les mêmes attentions, que si l'on étoit à sa vûë; parce que l'on doit supposer, que l'Ennemi peut avoir été averti de la maniere négligente, dont on feroit ce mouve-

ment, & qu'il s'est mis en état d'en profiter.

Dans cette occasion, M. le Prince d'Orange campé à Leuze, le ruisseau de la Catoire derriere lui, ne crut pas que M. de Luxembourg, sous Tournai à six lieuës de lui, pût être assez tôt averti de son décampement, pour pouvoir faire cette marche de six lieuës, & tomber sur son arriere-Garde, avant qu'elle eût passé le ruisseau de la Catoire.

Ce fut cette confiance, qui le fit battre. \* M. de Luxembourg étoit attentif sur ce décampement, dont il crut pouvoir profiter, en cas que M. le Prince d'Orange hazardât de marcher sans les précautions requises en pareil cas. Lorsque ce Général arriva à Leuze avec sa Cavalerie, il vit l'arriere-Garde des Ennemis seule en-deçà du ruisseau de la Catoire. Il la fit charger avec tant de vivacité, qu'il la battit entièrement à la vûë de M. le Prince d'Orange, qui ne put remedier à la faute qu'il avoit faite, de n'avoir pas assez de ponts sur le ruisseau, pour faire cette marche en arriere sur plu-

DU M. DE FEUQUIERE. III  
sieurs colonnes, & de n'avoir pas  
placé de l'Infanterie sur le bord du  
ruisseau en-delà, pour recevoir sa  
Cavalerie, en cas qu'elle fût char-  
gée. \*

Le troisième exemple est celui du  
combat de Luzara en 1702. qui  
tombe dans le cas d'une Armée,  
qui marche en avant sur son Enne-  
mi, & dont un Corps détaché de  
l'Armée pour éclairer sa marche, ne  
se porte pas assez en avant, au-delà  
du terrain que l'Armée veut occu-  
per pour son Camp. .

\* Dans cette occasion M. le  
Prince Eugène campé dans le Sera-  
glio, avoit passé le Pô sur son pont  
de Borgoforte avec toute son Ar-  
mée, sans que M. de Vendôme en  
pût être averti. Il étoit même en ba-  
taille derriere une digue du Zero,  
presque à la tête du terrain que l'Ar-  
mée du Roi alloit occuper pour son  
Camp, sans que personne du Corps  
détaché pour éclairer la marche eût  
songé à monter sur cette digue,  
pour reconnoître le païs au-delà.  
Ainsi l'Armée du Roi alloit être sur-  
prise & battuë un moment après son

arrivée sur le terrain de son Camp; & sans quelques fossés, & des haïes, qui se trouvoient fort près du Camp, & qui empêcherent l'Ennemi de marcher de front, selon toutes les apparences, la décision de ce combat nous auroit été fort défavantageuse. \*

Le quatrième exemple est celui de la bataille de Spire, qui tombe dans le cas d'une Armée, qui marche en colonne à son Ennemi, qu'elle veut combattre, & qui cependant le bat effectivement dans cette posture, & sans se mettre en bataille.

Quoique cette action ait été heureuse, je ne laisserai pas de blâmer la conduite de M. de Tallard en cette occasion, & de dire, qu'un bonheur arrivé sans raison, & contre les bonnes maximes, ne doit jamais servir de règle.

Le cinquième exemple est celui de la bataille de Cassano, qui tombe dans le cas d'une Armée, qui cotoïant dans sa marche celle de son Ennemi, dont un país couvert, & une petite hauteur lui ôtent la  
vûë,

DU M. DE FEUQUIERE. 113  
vûë, croit que parce qu'elle est couverte d'un ruisseau, elle peut impunément s'étendre si près de son Ennemi, dont elle ignore les mouvemens, & hazarde de tenir sa ligne séparée par les branches de ce ruisseau.

Il est constant que si l'Officier Général de l'Armée de M. le Prince Eugène, qu'il avoit laissé vis-à-vis de Paradis, pour montrer toujours une tête à M. de Vendôme, n'eût pas marché sitôt pour rejoindre l'Armée de ce Prince, & que le Corps de Troupes de l'Armée du Roi, qui s'y trouvoit opposé, n'eût pas de son côté marché avec une diligence extrême pour rejoindre M. de Vendôme; il est constant, dis-je, que M. le Prince Eugène, qui avoit attaqué avec succès le pont de Cassano, qui se trouvoit dans le centre de la marche de l'Armée, l'auroit séparée dans son centre même, & l'auroit ensuite facilement battuë.

Le sixième exemple est celui de la bataille de Ramillies, qui tombe dans le cas d'une Armée, qui mar-

chant en avant, pourtant sur deux lignes, voit venir à elle l'Armée ennemie en colonne d'assez loin, pour avoir le tems de se former, & se mettre en bataille.

Dans cette triste occasion, M. le Maréchal de Villeroi demeura immobile pendant plus de cinq heures, dans l'ordre de bataille où il se trouvoit, sans songer à changer sa disposition sur celle qu'il voïoit prendre à son Ennemi, auquel il laissa prendre tous les avantages du terrain, qu'il pouvoit lui ôter en changeant sa disposition.

Tous ces exemples allégués sur la matiere des surprises d'une Armée dans ses marches, dont les espèces se trouvent toutes différentes, justifient les maximes que j'établis pour les faire sûrement, & font connoître, qu'un Général ne fait guères de fautes de cette nature devant un Ennemi attentif & vigilant, sans en être châtié.





## CHAPITRE LXXIV.

*Des surprises de l'Armée entiere.*

**I**L est quelquefois arrivé qu'une Armée entiere a été surprise dans son Camp, principalement lorsqu'elle l'avoit mal pris, ou en se foumettant à des hauteurs, qui peuvent être occupées avant qu'elle s'y soit placée, on en se laissant serrer dans les fourages, ou dans les vivres. Ces inconvéniens sont si dangereux, qu'ils entraînent presque toujours la perte de l'Armée entiere.

Cette sorte d'action, qui devient grande en général, ne s'exécute pas toujours avec brusquerie, comme la plûpart des autres surprises. Il y faut marcher de nuit, avec secret & diligence, si c'est pour occuper des hauteurs sur le Camp ennemi; mais lorsqu'on y est arrivé avec toute l'Armée, il faut bien reconnoître le Poste, afin de profiter de toutes les fautes que l'Ennemi aura faites.

S'il avoit derriere lui des défilés,

il ne faut pas lui donner le tems de les ouvrir , d'y placer son Infanterie , son canon , d'y retirer ses bagages , & ensuite d'y faire entrer sa Cavalerie , à la faveur de la nuit.

S'il avoit derriere lui une riviere , ou un ruisseau , il ne faut pas lui donner le tems d'y faire plusieurs ponts , & de se retrancher à la tête de son Camp , ni de l'autre côté de la riviere ou du ruisseau , & de placer son Infanterie & son canon dans ses retranchemens , pour couvrir les flancs de ses ponts.

S'il n'est pas tant soumis aux hauteurs qui auroient été occupées , qu'il ne lui restât un terrain égal pour pouvoir se mettre en bataille , il faut , avant que de marcher à lui , & en y marchant , le faire continuellement tourmenter par l'Artillerie , afin d'augmenter , par le fracas du canon , la terreur que la présence de l'Armée aura donnée à l'Ennemi , & ne lui pas donner le tems de se mettre en bataille , ou même de se retrancher.

Si l'Ennemi est placé de maniere , que sans pouvoir prendre de grands

avantages sur lui par la situation de son Camp, il ne vous laisse que ceux de s'être ferré dans ses fourages, il faut s'approcher de lui avec circonspection, y demeurer avec patience, laisser par le tems croître ses besoins, se retrancher même, pour lui ôter la pensée de combattre, dans la vûe de se retirer par un coup heureux de l'embarras, dans lequel il est tombé par sa faute, bien observer ses mouvemens, & le fatiguer tellement, tant de jour que de nuit, qu'avec un peu de tems on réduise sa Cavalerie à de grandes extrémités, en ne lui laissant ni le tems, ni le moïen de dérober des petits restes de fourages, ou de subsister de quelques pâtures, dont il feroit à portée.

Ce cas arrive rarement dans le cours de la Campagne; & on ne peut guères compter qu'un Général ennemi soit assez imbécile, pour tomber dans cet inconvénient. Il peut seulement arriver, & même ce cas n'est pas rare, que par la nécessité absoluë de rester dans un Poste, il ruine tellement sa Cavalerie, qu'il

en coûte beaucoup à son Prince pour la rétablir.

Si l'Ennemi s'est campé de manière que l'on puisse se placer entre son Armée, & le lieu d'où il tire ses convois, comme il ne faut que 24. heures pour rendre son besoin sans remède, il faut lui ôter tout moyen de faire un coup de désespoir, se poster avantageusement près de lui, s'y bien retrancher, traiter même avec inhumanité ceux que la faim contraindra de sortir de son Camp, & qui viendront se rendre à vous, afin que la nécessité des vivres devenant générale, elle force toute l'Armée, ou à se perdre, en combattant avec désavantage, ou à se rendre à discretion.

### R E M A R Q U E S.

Je rapporterai sur cette matiere, quelques exemples, dont les événemens ont été différens.

En l'année 1675. l'Armée commandée par M. le Maréchal de Créqui, fut entierement surprise dans son Camp près de Confarbrick; puisqu'elle ne s'attendoit point à

DU M. DE FEUQUIERE. 119  
combattre ce jour-là : aussi fut-elle  
battuë.

J'ai parlé ailleurs des fautes que ce  
Général avoit faites dans cette oc-  
casion , & dont il a profité dans  
toute la suite de sa vie , par son ap-  
plication à ne se négliger sur aucu-  
nes des attentions nécessaires , pour  
se procurer des succès heureux. L'ar-  
ticle suivant va le prouver.

En l'année 1677. M. de Créqui  
surprit l'Armée entière de M. le Duc  
de Saxe-Eisenack. L'effet en fut si  
singulier, qu'il mérite un détail exact.

M. d'Eisenack après avoir repassé  
impunément le Rhin à Huningue  
devant M. de Montclar, crut enco-  
re pouvoir se tenir sur la Kintze pro-  
che du Fort de Kell devant ce mê-  
me Général , dans le tems que M.  
le Maréchal de Créqui ramenoit son  
Armée en Alsace , en cotoïant tou-  
jours celle de l'Empereur, comman-  
dée par M. le Duc de Lorraine, qui  
pendant quatre mois avoit inutile-  
ment tenté de rentrer dans son païs,  
ou en Champagne , par la Saare , la  
Moselle , & la Meuse.

Ce Prince revenoit donc dans la

baïsse-Alface ; mais M. le Maréchal de Créqui l'avoit obligé par sa sage conduite , à ne rentrer dans cette Province , que par le côté du Palatinat ; de sorte que le Maréchal de Créqui avoit gagné plusieurs marches sur lui.

Cependant M. d'Eisenack placé , comme je l'ai dit , crut pouvoir attendre en sûreté , que l'Armée de M. de Lorraine se fût assez approchée de Strasbourg pour la pouvoir joindre : mais M. le Maréchal de Créqui , plus vif que lui , passa le Rhin avec une partie de son Armée , laissant l'autre en-deçà de cette rivière , où elle pouvoit être quelques jours en sûreté par l'éloignement de l'Armée de M. de Lorraine , & marcha à la Kintze avec tant de diligence , que M. d'Eisenack , qui ne croïoit avoir devant lui que le Corps commandé par M. de Montclar , se trouva surpris de si près , qu'il fut contraint , pour éviter la perte entière de son Armée , de se jeter par le Fort de Kell dans une Isle du Rhin vis-à-vis de Strasbourg , d'où il ne ressortit , que par un passeport pour  
lui

lui & pour toute son Armée , que M. le Maréchal de Créqui lui donna , avec un seul Trompette pour le conduire.

La crainte que M. le Maréchal de Créqui eut que la Regence de Strasbourg , dans ce tems-là Ville Impériale , ne laissât rentrer M. d'Eisenack en Alsace , où il auroit joint M. de Lorraine , dont il auroit considérablement renforcé l'Armée , affoiblie par les pertes & les fatigues de la Campagne qu'elle venoit de faire , fut la raison qui obligea M. de Créqui à donner ce glorieux passeport , conçu dans des termes tout-à-fait humilians pour M. d'Eisenack , à qui notre Général permettoit de s'en retourner en Allemagne avec toute son Armée par un chemin marqué , avec défense à aucun Officier , Cavalier , ou Soldat de l'Armée du Roi , de faire aucun tort , ni empêchement à M. le Duc d'Eisenack , ni à son Armée , s'en retournant en Allemagne.

Par ces deux exemples on voit , qu'on peut dire qu'une Armée a été surprise de plusieurs manieres diffé-

rentes. Dans le premier exemple, l'Armée de M. le Maréchal de Créqui a été surprise, puisqu'elle a été forcée à combattre sans l'avoir prévu, sans le vouloir, & dans le tems que sa Cavalerie étoit au fourage, & les chevaux de son Artillerie employés à un convoi.

Dans le second exemple, on voit une Armée qui a été surprise, parce qu'il est arrivé à l'Armée qui lui étoit opposée, un renfort de Troupes, sans qu'elle en eût eue aucune connoissance.

Ainsi je puis conclure sur cette matiere, qu'une Armée entiere n'est jamais surprise, que par la présomption, ou la négligence de celui qui la commande, & par la vigilance du Général qui lui est opposé.

J'ai vû dans d'autres occasions des Armées qui, pour s'être mal placées, auroient pû aisément être détruites, & entièrement surprises. L'année 1695. me fourniroit plusieurs exemples sur cette matiere, si M. le Maréchal de Villeroi m'avoit mis en état de les citer ici, mais on les a laissé échapper.



## CHAPITRE LXXV.

*De l'attaque d'une Armée retranchée.*

**T**Out ce qui vient d'être dit dans le Chapitre précédent , regarde seulement les avantages que l'on peut tirer, de s'être approché d'une Armée mal placée.

Il y en a encore d'autres qui se peuvent prendre sur celle qui se trouvant quelquefois forcée de se mal placer , par des raisons insurmontables , aura au moins fortifié son Camp , & l'aura rempli de vivres & de fourages , autant qu'il lui aura été possible , & qu'elle aura cru en avoir besoin. En ce cas , il n'est pas sans exemple qu'on ait fait des batteries , ouvert la tranchée , gagné quelque terrain fort voisin du Camp de l'Ennemi , pour y placer du canon , & enfin après avoir détruit & ouvert une partie des retranchemens , qu'on les ait attaqués de vive force ; mais il faut observer , que ces sortes d'attaques ne se doivent faire , autant qu'il est possible , que contre les flancs du Camp , &

lorsqu'il peut être attaqué par un front plus grand, que celui qu'il peut opposer.

Il faut même observer qu'il est bon, avant que d'attaquer, d'avoir pendant quelques jours fatigué l'Ennemi, & l'avoir fait tomber dans quelques besoins essentiels.

En général, cette espèce d'attaque d'une Armée retranchée suppose toujours une grande supériorité de l'Attaquant, & même une nécessité de se commettre à cette action, qui sera toujours d'une grande consommation d'hommes, mais aussi qui pourra produire la perte entière de l'Armée ennemie, ainsi forcée dans son Camp.

### R E M A R Q U E S.

Je n'ai vû que deux exemples de cette espèce.

Le premier, est d'une pareille action, qui au moment de son exécution a manqué par la faute du Général, qui l'avoit entreprise, & à laquelle il auroit pourtant infailliblement réussi, comme on le comprendra aisément par le récit que je vais en faire.

En l'année 1677. pendant que M. le Duc de Lorraine occupoit M. le Maréchal de Créqui, comme je l'ai dit, M. le Duc de Saxe-Eisenack, qui avec un Corps de dix mille hommes avoit passé le Rhin à Philisbourg, vint traverser toute l'Alsace devant M. de Montclar, dont les troupes étoient dans les Places, & enfin vint se camper auprès de Bâle, afin de tirer ses vivres des Villes forestieres. Il se plaça trop près du Rhin, proche d'une redoute que nous avions dans ce tems là, au lieu où le Roi a depuis fait bâtir la forteresse d'Huningue.

Ce Poste ne valoit rien par plusieurs raisons. Il étoit trop proche de la rivière, & par conséquent n'avoit pas de fond; il étoit soumis à la plaine par plusieurs amphitéâtres naturels, qui successivement tomboient sur le Camp, auquel il ne donnoit d'autre fourage pour sa subsistance, que celui qui étoit de l'autre côté du Rhin, dès que M. de Montclar, avec les troupes du Roi assemblées, viendroit se camper sur cette plaine, comme il y

vint peu de jours après que M. de Saxe-Eisenack se fut choisi ce Poste.

Comme je n'examine point si ce Général auroit pû se placer différemment de ce qu'il fit, & que je n'ai à parler que sur les réflexions, qui se présentent à faire sur la matière de l'attaque d'une Armée retranchée, je reprendrai mon sujet en disant, que M. de Montclar aiant pris sa marche entre la Haart supérieure & la montagne, se trouva après un léger combat de Cavalerie, maître de ces amphitéâtres naturels; & dès les premiers jours il renferma M. d'Eisenack dans son Camp, dont il ne pouvoit plus sortir, ni pour combattre par la supériorité du terrain que nous avions sur lui, ni pour fourager, que de l'autre côté du Rhin, en passant le pont, qui étoit sur cette rivière derrière son Camp.

Ce Camp étoit couvert par le front d'un retranchement assez élevé, le long duquel il y avoit par espaces des plattes-formes encore plus élevées que le retranchement, où il y avoit du canon, qui pour-

tant ne voïoit que le terrain, qui étoit entre le Camp, & le premier amphitéatre, sur lequel il ne pouvoit voir, & dont il étoit dominé.

Par la gauche il étoit couvert d'un retranchement, placé si proche du terrain de Bâle, qu'il n'auroit pas été possible que les Troupes du Roi eussent pû se former pour attaquer le Camp de ce côté-là, ailleurs que sur cette terre Suisse, ce que Messieurs de la Regence de Bâle n'auroient peut-être pas voulu souffrir.

Par la droite, le Camp étoit aussi fermé d'un retranchement; mais le terrain extérieur nous étoit si avantageux, qu'à la faveur d'une vieille digue du Rhin & des amphitéatres, qui de ce côté-là s'approchoient fort près du front du Camp & de ce flanc droit, nous pouvions l'approcher à couvert de fort près, y placer du canon pour ruiner le retranchement, & enfler le Camp, qui d'ailleurs n'avoit pas conservé en dedans assez de terrain, pour se mettre en bataille entre le front du Camp & le retranchement.

Cette situation étoit fort triste pour l'Ennemi , & fort avantageuse pour l'Armée du Roi , dont aucun mouvement ne pouvoit être vû par les Allemands. M. de Montclar avoit même fait venir du gros canon de Brisack , qui battoit avec succès le flanc droit du Camp.

Tout concouroit à la ruine de cette Armée, lorsque M. de Montclar lui laissa paisiblement pendant la nuit repasser le Rhin sur un seul pont , quoique le bruit de l'Artillerie & des Bagages sur ce pont portât à ses oreilles. Ainsi s'échapa cette Armée , dont un autre Général n'auroit pas laissé sauver un seul homme.

Le second exemple de l'attaque d'une Armée retranchée que j'ai vû, est celui de Nerwinde, sur lequel je ne m'étendrai point ici, en aiant parlé ailleurs , & aiant encore à en parler dans les réflexions que j'ai à faire sur le sujet des batailles.

Je finirai donc ce Chapitre par la comparaison qui se présente naturellement à faire entre deux Gé-

DU M. DE FEUQUIERE. 129  
néraux, sur leur conduite dans deux  
opérations de guerre d'une même  
espèce.

Le premier, qui est M. de Mont-  
clar laisse échaper une Armée ,  
qu'il tenoit enfermée avec son Ar-  
tillerie & ses Bagages, & qui ne  
pouvoit se retirer, qu'en passant  
sous ses yeux une rivière comme le  
Rhin sur un seul Pont.

Le second, qui est M. de Luxem-  
bourg, bat totalement une Armée  
égale à la sienne, supérieure en ca-  
non & en munitions de guerre, re-  
tranchée avec tous les avantages  
du terrain, & qui avoit plusieurs  
moïens de se retirer sans combattre,  
si elle avoit voulu éviter un enga-  
gement.

---

## CHAPITRE LXXVI.

### *Des Escarmouches.*

**E**Lles s'engagent quelquefois  
malgré le Général; quelque-  
fois aussi elles ont des vûës considé-  
rables. Il faut faire cesser celles qui  
s'engagent mal-à-propos, le plus  
diligemment qu'il est possible, par-

ce qu'elles peuvent attirer des affaires désagréables, & qu'elles n'aboutissent à rien, qu'à faire malheureusement tuer quelqu'un, qu'on regrette en vain.

Celles qu'on engage à dessein, sont pour reconnoître un terrain, pour amuser l'Ennemi, pour lui cacher un travail, pour lui ôter la connoissance d'un mouvement, pour l'arrêter dans sa marche, & donner le tems au gros des Troupes d'arriver, ou simplement pour faire des prisonniers, & avoir des nouvelles.

Une maxime générale pour les Escarmouches, est de les faire engager par peu de Troupes, & de les soutenir avec beaucoup, étant d'une grande conséquence, de ne point accoutumer l'Ennemi à ramener impunément ceux par qui on a fait commencer l'Escarmouche, qu'il faut toujours faire soutenir par un Corps plus considérable que celui de l'Ennemi.

C'est le terrain qui décide de la nature des Troupes, que l'on fait escarmoucher. Si c'est un país de



DU M. DE FEUQUIERE. 131  
plaine, on n'y emploie que de la  
Cavalerie. Si c'est un país couvert  
de bois ou de haïes, on y emploie  
de l'Infanterie. Si c'est un país mê-  
lé, on y emploie de ces deux sortes  
de Troupes, que l'on dispose de  
maniere, que ces Troupes puissent  
tirer avantage du terrain, sur lequel  
on les aura placées.

Par exemple, on éloignera la Ca-  
valerie des bois & des haïes, parce  
qu'elle feroit trop aisément mise en  
désordre par l'Infanterie ennemie;  
& l'on ne mettra pas l'Infanterie  
dans la plaine, parce qu'elle cour-  
roit risque d'être renversée par la  
Cavalerie.

## R E M A R Q U E S.

Je n'ai vû qu'un exemple d'une  
Escarmouche, qui ait engagé un  
combat, & qui auroit, selon les ap-  
parences, engagé une affaire géné-  
rale, s'il y avoit eu assez de jour  
pour cela : c'est celle qui en l'année  
1677. précéda le combat de Ko-  
kersberg. Elle fut engagée par M.  
Harrand, Officier Général de l'Em-  
pereur, qui avoit un peu trop diné,

(comme il nous le parut, après qu'il fut pris,) & soutenuë par M. de Villars, Colonel de Cavalerie, commandant notre grande Garde.

Comme j'ai parlé de cette action, lorsque j'ai fait mes réflexions sur les combats particuliers, je n'en reparle ici, que pour faire ressouvenir de la maxime, que j'ai donnée sur les Escarmouches, qui est, qu'il faut toujours faire cesser toutes celles qui s'engagent légèrement, & sans objet.

## CHAPITRE LXXVII.

### *Des Embuscades.*

**Q**Uoiqu'on ait déjà parlé des Embuscades, qui se font pour enlever des convois ou des Fourageurs, comme on peut avoir encore d'autres objets, il est bon de donner des règles générales pour les Embuscades.

Les principales sont d'en bien reconnoître le lieu, d'y arriver par l'endroit qui peut être le moins découvert, d'avoir plusieurs forties, soit pour attaquer, soit pour se retirer.

Si l'on est découvert , il faut changer le lieu des Embuscades , avoir beaucoup de sentinelles, qu'il faut visiter souvent & faire visiter , partager les Troupes sur chaque avenue , ou sortie , laisser engager l'Ennemi dans l'Embuscade avant que de l'attaquer, le charger vigoureusement ; l'exécution faite , se retirer promptement , en s'éloignant le plus qu'il est possible, du chemin par lequel l'Ennemi peut venir au secours , mettre les prisonniers & le butin à la tête , les faire diligemment marcher , & avoir le gros des Troupes à la queue, afin de soutenir le premier effort de l'Ennemi , qui presque toujours arrive en désordre , & ne songe d'abord qu'à arrêter la retraite , pour donner le tems d'arriver aux Troupes qui marchent ensemble.

### R E M A R Q U E S.

Je n'ai point vû d'Embuscade qui ait eû d'autre vûë , que celle de procurer de petits avantages , qui ne méritent mes réflexions , que pour dire , qu'il est capital à un

Officier qui fait cette espèce de guerre, de ne négliger aucunes des attentions que j'ai dites, pour n'être point découvert dans le lieu de son Embuscade, & pour sa sûreté dans sa retraite, lorsqu'il quitte son Embuscade, soit qu'il ait exécuté son dessein, soit qu'il l'ait manqué.

---

## CHAPITRE LXXVIII.

*De l'attaque des lignes qui couvrent un País.*

**A** Vant que de parler de l'attaque des lignes qui couvrent un País, comme cet usage ne s'est introduit que dans ces derniers tems, & que je ne puis l'approuver que dans un seul cas, je commencerai ce Chapitre, par rapporter ce que disent ceux qui les ont introduites, & mises en usage, pour de prétendues utilités, la manière dont on les construit, & ensuite celle dont on les attaque avec succès.

Ceux qui ont introduit l'usage des lignes pour couvrir un grand

Païs, ont prétendu par là garantir de contributions le Païs couvert, en établir dans le Païs ennemi, & faciliter les communications sans escortes, d'une Place à une autre. Voilà les trois objets principaux des lignes.

A cela je répons ( & l'expérience ne nous en a que trop convaincus ) qu'elles n'empêcheront point le Païs de contribuer, puisqu'il ne faut, pour établir la contribution, qu'une seule fois avoir trouvé l'occasion de forcer cette ligne, pendant tout le cours d'une guerre, pour qu'elle soit établie ; après quoi, quand même les Troupes qui ont forcé les lignes auroient été obligées de se retirer promptement, la contribution se trouve avoir été demandée, & dans un Traité de Paix, pour peu qu'elle se fasse avec égalité, il faut tenir compte des sommes imposées, quoique non levées ; en sorte qu'elles entrent en compensation avec celles qui, au tems du Traité, se trouvent dûes par le Païs ennemi. Ainsi les lignes ne sont de nulle utilité, pour ga-

rantir de la contribution.

La seconde raison, qui est celle d'établir des contributions dans le Pays ennemi, n'est pas bonne. Ce ne sont point les Partis qui sortent de la ligne, qui établissent la contribution, ce sont ceux qui sortent des Places.

Celle de la facilité pour la communication d'une Place à l'autre, est un peu plus apparente pour le détail de ceux qui, à couvert de la ligne, veulent aller seuls. Mais dans le fond, si c'est pour la sûreté des Convois, cette facilité n'est qu'apparente. Car si le Prince comptoit ce que la construction & l'entretien de ces lignes coûtent à son Païs, & la quantité de Troupes qu'elles lui occupent pour les garder, je suis très-persuadé, qu'il trouveroit ces Troupes plus utilement employées à la garde des Places, aux escortes des Convois, & dans les Armées, qu'à la garde des lignes; & que s'il se faisoit informer de ce que ces lignes ont coûté à son Païs pour leur construction & leur entretien, il trouveroit que ces sommes excé-  
deroient

DU M. DE FEUQUIERE. 137  
deroient celles de la contribution,  
que le Pais auroit païée volontaire-  
ment.

Voilà qu'elles ont été les pre-  
mieres raisons pour mettre les lignes  
en usage, & ce que j'oppose à ces  
raisons me paroît suffisant pour les  
détruire, sans rapporter ici les exem-  
ples, qui justifient ce que j'avance  
contre les lignes.

On a fait dans les deux dernières  
guerres un troisiéme usage des li-  
gnes, sur lequel je m'étendrai, seu-  
ment pour en faire sentir le mau-  
vais. On a voulu faire un systéme  
nouveau d'une guerre défensive,  
derriere des lignes d'une longue é-  
tendue de Pais; & l'expérience a  
fait connoître la fausseté de ce systé-  
me, qui réside en deux points in-  
contestables.

Une Armée dans des lignes n'en  
peut plus sortir qu'en défilant; &  
par conséquent l'Ennemi qui s'en  
approche, est libre dans tous ses  
mouvemens, qu'il fait aussi bazar-  
deux qu'il lui plaît, sans craindre  
d'inconvénient.

Une Armée dans des lignes, n'y

est jamais ensemble, parce qu'il faut qu'elle garde un trop grand front ; & par conséquent lorsque l'Ennemi attaque un endroit de la ligne, dont il a dérobé la connoissance, soit par un mouvement que la constitution du pais lui aura donné la facilité de cacher, soit par une marche de nuit, pendant qu'il fera attaquer le côté opposé à celui de sa véritable attaque, il est certain que cet Attaquant n'aura jamais à faire qu'à une partie de l'Armée, dont le reste ne pourra même marcher au secours du Corps attaqué, que très-difficilement, & en colonne, ce qui est périlleux.

Ainsi je conclus, que l'Armée qui est contrainte dans tous ses mouvemens, est toujours inférieure à celle, qui fait tous les siens avec une liberté si entière, qu'elle peut hazarder les moins prudens, sans craindre d'en être châtiée.

Les dernières lignes, qui ont été construites dans la vuë de ce nouveau système de Guerre défensive, ont eu une trop grande étendue. Il a fallu emploïer à leur garde un trop grand nombre de Troupes ; ce qui



DU M. DE FEUQUIERE. 139  
n'a pû se faire qu'en affoiblissant  
l'Armée, ou bien avec toute l'Ar-  
mée, ce qui a fait qu'elles ont été  
forcées toutes les fois qu'elles ont  
été attaquées.

Des lignes d'ailleurs, dans une  
si grande étendue, ne peuvent être  
suffisamment garnies de redans, &  
d'ouvrages fermés. Ainsi elles ne  
peuvent jamais être bonnes.

Le seul cas auquel je puis approu-  
ver les lignes, c'est quand elles sont  
courtes, qu'elles couvrent une gran-  
de étendue de pais, & qu'elles sont  
appuïées ou soutenuës par des Pla-  
ces, de maniere que la distance soit  
petite entre les Places & les gros  
Postes fortifiés, qui soutiennent les  
lignes, en sorte que l'on puisse ré-  
duire l'Armée qui les veut attaquer,  
à des points d'attaque.

Je passe à present à la maniere  
d'attaquer avec succès les lignes qui  
couvrent un pais.

J'ai dit précédemment, que tous  
les mouvemens de celui qui attaque  
sont libres; par conséquent les fai-  
sant où, & comme il lui plaît, il  
est presque impossible qu'il ne réus-  
sisse dans son dessein.

M ij

L'Ennemi qui veut attaquer ces lignes gardées , soit simplement par un Corps de Troupes , soit par l'Armée entière , exécute ce dessein de deux manieres.

Si les lignes sont gardées par un Corps de Troupes , cette entreprise est fort aisée. On y marche ensemble jusqu'à portée de la ligne ; on oblige par-là l'Ennemi à se rassembler ; on lui dérobe de nuit une marche , en laissant toujours devant lui quelques Troupes , pour retenir son attention jusques vers le tems de la fin de la nuit , & celui que l'on juge convenable , pour rejoindre le Corps qu'on aura fait marcher , pour forcer la ligne par un endroit qui aura été dégarni.

On se forme dès qu'on est entré dans la ligne , & l'on marche diligemment au Corps qui est commis à la garde de la ligne , lequel ne se trouvant pas , ou tout ensemble , ou en bataille , est forcé d'abandonner toute la ligne , pour se retirer fort en arriere , ou de combattre avec désavantage.

Cette opération est presque tou-

jours sûre à exécuter, dans la supposition qu'on a marché à ces lignes avec un Corps supérieur à celui qui les garde.

Que si l'on marche avec toute l'Armée pour attaquer des lignes, dans lesquelles l'Armée ennemie seroit entrée pour les garder & les soutenir, cette opération est encore plus aisée à exécuter que la première, dont je viens de parler; parce que les mouvemens de cette Armée ainsi allongée en dedans de la ligne sont plus périlleux à faire en colonne, que ceux d'un Corps médiocre; & qu'il est presque toujours sûr, que pourvû que cette ligne se trouve forcée en un seul endroit, on se trouve plus promptement formé, & en bataille en dedans de la ligne, que ne le peut être l'Attaqué, qui se trouve en colonne, & souvent séparé de la partie de son Armée, qui se fera trouvée en-delà du lieu par lequel la ligne aura été forcée.

Ces mouvemens pour attaquer des lignes étenduës, & gardées par une Armée, doivent toujours être faits de nuit, afin de dérober la con-

noissance de la véritable attaque, qui doit toujours être favorisée par quelques autres fausses attaques fort éloignées & fort vives, pour y attirer l'attention de l'Ennemi.

La véritable attaque même ne doit commencer qu'un tems considérable après les fausses, afin de donner le tems à l'Armée attaquée dans les lignes de faire quelque mouvement du côté de la fausse attaque, & au Général celui de s'y porter lui-même.

Un grand front ne peut jamais être si uni, qu'il ne soit aisé à l'Attaquant de cacher ses principaux mouvemens, au moins en partie. Ainsi ce sera sur la connoissance qu'il aura prise du terrain, qu'il fera sa disposition pour l'attaque.

### R E M A R Q U E S.

Comme j'ai dit dans mes maximes tout ce qu'il y avoit à dire pour & contre ces lignes, je me contenterai de rapporter ici les exemples que j'ai vûs de leur inutilité, non-seulement pour les deux objets des courses & des contributions, dont

on prétend par leur moïen garantir un païs , mais même de l'entrée de l'Armée ennemie dans ce païs couvert de lignes , quoique gardées par une Armée , principalement lorsque l'étendue de la ligne s'est trouvée plus considérable , que celle du front de l'Armée ; ce qui arrive toujours.

Les lignes les plus courtes que nous aïons construites , pour couvrir un païs que nous avons voulu exempter de la contribution , ont été les lignes de Courtrai , entre la Lys & l'Escault.

Elles furent abandonnées par Mrs. de la Valette & de Villars , toutes les deux fois que les Ennemis y ont fait marcher un Corps de Troupes supérieur à celui qui les gardoit ; en quoi ces deux Généraux ont prudemment agi , avec différence pourtant dans leurs mouvemens.

M. de la Valette trop foible fut obligé de se retirer fort en arriere , en un lieu où il pût être en sûreté , jusqu'à ce que M. de Luxembourg pût le mettre à l'aise , par le gain de la bataille de Nerwinde.

M. de Villars qui avoit un Corps

de treize à quatorze mille hommes; prit un fort bon parti. Il jugea que s'il se présentoit à l'Ennemi pour soutenir la ligne, il y feroit aisément forcé, parce qu'il feroit plus foible que l'Ennemi, par-tout où à la faveur de la nuit, il feroit son principal effort. Il se choisit donc un bon poste en dedans de la ligne, vers son centre.

Cette contenance retint l'Ennemi, qui n'osa ni marcher à lui pour l'attaquer dans ce poste, où il étoit ensemble, ni marcher en avant pour pénétrer dans le país, en prêtant le flanc, ou laissant derriere lui le Corps de M. de Villars.

Le parti judicieux que M. de Villars a pris dans cette occasion, prouve la sûreté de ma maxime contre l'usage de cette espèce de lignes, & fait évidemment connoître, que le risque d'un Corps de Troupes, qui veut soutenir une ligne dans tout son front, est toujours fort grand, & que le choix d'un poste avantageux, pour empêcher un Ennemi de pénétrer dans le país, est le plus sûr.

Les

Les lignes de la Lys à Ypres n'ont point été forcées , parce qu'elles n'ont point été attaquées. Mais aussi a-t-il fallu les garder en 1695. avec toute l'Armée , & elles n'ont servi que d'une excuse à M. le Maréchal de Villeroi , pour ne pas battre M. le Prince d'Orange , lorsqu'il vint camper à Becelaër.

Car si ce Général n'avoit point eu ordre de garder la ligne , & de couvrir Ypres , il ne se seroit pas apparemment dispensé d'accabler M. le Prince d'Orange , si près de lui , beaucoup plus foible , & campé fort désavantageusement ; & selon toutes les apparences , M. le Prince d'Orange ne se seroit pas séparé , comme il fit dans cette occasion , s'il n'avoit pas eu affaire à une Armée , qui étoit obligée à sortir de ses lignes en défilant , pour marcher à lui.

Cette occasion perduë par M. le Maréchal de Villeroi , prouve encore la verité de ma maxime contre l'usage de cette espèce de lignes , lorsque je dis , que l'un de leurs plus grands défauts , est celui de la nécessité presque indispensable , où se

trouve le Général chargé de leur garde , de voir faire à son Ennemi des mouvemens hazardeux , sans pouvoir l'en châtier ; parce qu'il ne sçauroit sortir de sa ligne qu'en défilant , & que par la perte considérable de ce tems , il laisseroit à son Ennemi celui de redresser son mouvement hazardé ; ce qu'il auroit le tems de faire sûrement , & de le battre à moitié sorti de la ligne , parce qu'il auroit fait ce mouvement hazardé fort près de la ligne.

Les lignes qui ont été faites de la Hayne à la Sambre n'ont point été forcées , parce qu'elles n'ont point été attaquées. Mais si on avoit fait un calcul juste de ce que leur construction & leur entretien ont coûté au païs , que l'on a prétendu couvrir , je suis persuadé que l'on trouveroit , que cette somme égaleroit tout au moins celle , que les Ennemis auroient pû lever par leurs contributions , supposé même que les garnisons des Places n'eussent pas pû les empêcher , de pénétrer le païs par les petits Partis. Et si l'on avoit ajouté à cette dépense le nom-



DU M. DE FEUQUIERE. 147  
bre d'hommes employés à la garde  
de ces lignes , on trouveroit encore  
que leur service auroit été plus utile  
dans les Armées.

Les lignes de la Meuse & de la  
Senroye n'ont pas été plus utiles à  
la Champagne , & aux trois Evê-  
chés , à qui leur construction & leur  
garde ont coûté des sommes im-  
mensés , sans qu'elles aient servi à  
autre chose , qu'à enrichir ceux qui  
ont été chargés de les garder.

Les lignes de Weissembourg & de  
Haguenau , pour couvrir la basse-  
Alsace , ont été forcées ou aban-  
données , dès que les Ennemis y ont  
paru en état de les attaquer. Quel a  
été l'inconvénient de cet abandon ?  
Il n'a produit à nos Ennemis , que  
la satisfaction de camper quelques  
jours en dedans de la ligne.

M. le Maréchal de Villars qui  
commandoit l'Armée du Roi , a pris  
dans cette occasion le même parti ,  
qu'il avoit pris aux lignes de Cour-  
trai : il s'est tenu ensemble ; & l'En-  
nemi n'a osé lui prêter le flanc , pour  
pénétrer en Alsace. Le risque en au-  
roit été trop grand pour lui ; il n'a

même osé s'avancer, de peur que son pain qu'il ne pouvoit tirer que de Landau, lui fût enlevé. Ainsi après avoir resté quelques jours en dedans de la ligne, à en partager les fourages avec l'Armée du Roi, il a été obligé d'en ressortir.

Si M. le Maréchal de Villars s'étoit fait un capital de garder sa ligne de près, & qu'elle eût été forcée en quelque endroit, ce qui seroit sans doute arrivé, son Armée auroit été séparée, ou prise en flanc, hors d'état de pouvoir se présenter de front à l'Ennemi, qui, quand même il n'auroit battu qu'une petite partie de l'Armée, se seroit acquis une supériorité, qui auroit duré toute la Campagne.

Ce qui s'est passé dans cette occasion prouve encore la vérité de mes maximes sur les lignes.

On sçait aussi quel a été le succès des grandes lignes, construites au commencement de la Guerre présente, pour couvrir tous les Pais-Bas Catholiques.

Les nouvelles lignes racourcies, qui ont été construites après l'aban-

don des autres, depuis la Méhaigne jusqu'au Demer, n'ont pas eu un succès plus heureux, quoique gardées par toute l'Armée du Roi sous les ordres de M. le Maréchal de Villeroi.

On prit pour un dessein formé sur Namur, les démonstrations que M. de Malboorough fit d'attaquer les lignes du côté de la Méhaigne ; on s'y porta, pendant, qu'à la faveur de la nuit, les Ennemis marcherent au quartier de M. de Roquelaure, qui avoit la gauche de l'Armée, par où ils entrèrent dans la ligne sans aucune opposition.

Dans cette occasion, M. le Maréchal de Villeroi avoit pris un parti différent de ceux de M. le Maréchal de Villars en Flandres & en Allemagne, dont je viens de parler. On voulut garder tout le front de la ligne, & par conséquent l'Armée étoit séparée, & hors d'état d'opposer un front à l'Ennemi, capable de soutenir avec succès l'effort général, qu'il s'étoit préparé à faire contre une petite partie de l'Armée.

Ainsi l'Ennemi entré dans la ligne

se trouvoit par tout plus fort, que ce qui pouvoit lui être opposé, parce qu'il avoit séparé l'Armée, & parce qu'on ne pouvoit plus s'opposer à lui de front. Aussi le désordre fut-il fort grand. L'Armée ainsi séparée se retira presque en fuyant jusques derriere la Dill, & abandonna ainsi à l'Ennemi un grand país tout entier, que sans lignes il n'auroit pû, tout au plus, que partager pendant quelque tems avec notre Armée, pour les fourages seulement, & sans établissement.

Dans cet exemple malheureux de lignes forcées avec une perte considérable, & un grand désavantage pour la suite de la Guerre, parce que l'on a voulu les garder dans tout leur front, je trouve encore la certitude de mes maximes, sur le danger que court un Général, qui veut les garder de cette maniere.

Voici des lignes construites pour couvrir un país, dans des vuës différentes de celles, dont j'ai parlé jusqu'à présent, sur lesquelles je m'étendrai, pour faire voir, que cette espèce d'opération de Guerre,

DU M. DE FEUQUIERE. 151  
peut dans de certaines conjonctures  
trouver une application judicieuse.

En l'année 1709. par la perte de  
Lille, arrivée l'année précédente,  
par les malheurs intérieurs du Roïau-  
me, où les grains semés manquoient  
absolument, & par le peu d'atten-  
tion que l'on avoit eu à mettre l'Ar-  
mée du Roi en Flandres, hors de  
crainte de mourir tous les jours de  
faim, M. le Maréchal de Villars  
chargé du commandement de cette  
Armée, étoit réduit à la faire con-  
tinuellement vivre d'industrie, sans  
pouvoir jamais s'assurer d'avoir du  
pain pour huit jours.

On voit par ce triste exposé, que  
M. le Maréchal de Villars étoit con-  
traint, non seulement par le man-  
que absolu de vivres, mais encore  
par l'impossibilité entière où il se  
trouvoit, de vivre hors de portée  
des lieux, où l'on lui fournissoit le  
peu de farine que l'on pouvoit ras-  
sembler dans la Picardie.

L'Ennemi au contraire avoit dans  
Lille, sur la Lis, & du côté de la  
Mer, tout ce qui lui étoit nécessaire,  
pour faire vivre son Armée, & des

munitions de guerre pour entreprendre sur les Places du Roi. M. le Maréchal de Villars avoit donc également à craindre, dans l'impossibilité où il se voïoit de faire faire des mouvemens à son Armée, que les Ennemis n'entreprissent sur les Places de la Mer, sur celles de l'Artois, sur Douai, & sur celles de l'Escaut.

Les Ennemis avant que de se déterminer au Siège de Tournai, lui donnèrent pendant deux mois toutes ces attentions indispensables à prendre; & comme ils étoient ensemble entre la Deule, & la Scarpe, ils le forcèrent à s'étendre depuis l'Abbaïe d'Aunai jusqu'à Denain sur l'Escaut.

On voit par cette situation étendue, que M. de Villars étoit dans la nécessité, de se mettre par tout en état de résister assez de tems à un effort général de l'Ennemi, avec une partie de son Armée, pour pouvoir espérer d'être joint par l'autre, avant que d'être forcé.

Cette entreprise étoit également à craindre du côté de la Scarpe.

L'Ennemi avoit occupé sur cette riviere les Abbaïes de Hannon, & de S. Amand, & Mortaigne au confluent de la Scarpe & de l'Escaut.

Du côté de la Deule, l'Ennemi pouvoit passer cette riviere au-dessous de Lille, pour venir déboucher sur la Bassée, & se porter à Bethune, ou même sur Aire, en se servant de la Lys, pour y conduire tout ce qui lui étoit nécessaire pour le Siège de cette Place.

Cette situation de l'Ennemi obligea donc M. le Maréchal de Villars à chercher les moïens de le réduire à des points principaux d'entreprise, en cas qu'il voulût exécuter quelques parties du projet, que nous avions le plus à craindre, qui étoit celui de Bethune & d'Aire, ou celui de Douai, qui étoit capital pour nous ; parce que c'étoit dans cette Place, que nous avions le peu de vivres & de munitions de guerre, qui avoient pû être rassemblés.

Pour empêcher que l'Ennemi ne débouchât par le pont Awendin, & l'obliger à passer la Deule, ou à Haut Bourdin, ou au dessous de

Lille, il fit quelques ouvrages devant le pont Awendin, & y laissa M. d'Artagnan avec la gauche de son Armée. Pour empêcher que l'Ennemi ne débouchât par les Postes qu'il occupoit sur la Scarpe, il le chassa de Hannon; occupa l'Abbaïe de Marchiennes; fit faire des lignes depuis la Scarpe jusqu'à Denain sur l'Escaut; y plaça toute sa droite, & se tint de sa personne à portée de Douai, afin d'être également à portée de sa droite & de sa gauche.

Cette disposition étoit bonne, parce qu'elle paroît aux grands inconvéniens; & M. le Maréchal de Villars a eu raison dans cette occasion, d'avoir recours à la construction des lignes pour couvrir un pays, parce qu'il ne se faisoit pas un objet principal de ses lignes, & que sa seule vûë dans leur construction, n'étoit que celle de se procurer un tems assez considérable, pour avoir celui de rassembler toute son Armée, & combattre l'Ennemi avant que d'être forcé.

\* Ainsi puisqu'elles sont dange-



DU M. DE FEUQUIERE. 155  
reuses à garder de front, elles sont  
inutiles à construire, parce que par  
les exemples précédens j'ai prouvé,  
que les païs qu'on a voulu couvrir  
par des lignes, n'ont été conservés  
que par des Postes avantageux, qui  
ont été pris par les Généraux char-  
gés de la garde des lignes, sans au-  
cune attention pour ces lignes mê-  
mes, qu'ils ont toujours abandon-  
nées, comme impossibles à garder  
de front, sans exposer leur Armée à  
de fort grands inconvéniens. \*

Depuis la perte de Mons en la  
même année 1709. on vient de  
construire de nouvelles lignes. Ce  
sont celles, dont la gauche est ap-  
puiée à Valenciennes, & la droite  
à Barlemont sur la Sambre, en tra-  
versant la Forêt de Mormaux, &  
depuis Barlemont elles sont conti-  
nuées le long de la Sambre, en te-  
nant Maubeuge, Thuin, Marchien-  
nes, Aupont, & Charleroi.

La premiere partie de ces lignes,  
depuis Valenciennes jusqu'à Barle-  
mont, paroît la plus judicieusement  
pensée, parce qu'elle trouve le  
Quesnoi dans son centre, & qu'ainsi

une Armée, qui auroit pour objet la défense de ces lignes, trouveroit plus aisément à se tenir ensemble, pour soutenir la ligne.

Mais elle a deux défauts considérables. Le premier, c'est qu'elle abandonne Condé, dont on ne peut plus empêcher que l'Ennemi ne forme le Siège, quand il voudra, avec une Armée d'observance; qu'il ne se place entre l'Honneau & la ligne, & qu'il ne renferme l'Armée du Siège dans de bonnes lignes de circonvallation, avec des ponts sur la Hayne, pour la communication des deux Armées.

Le second défaut de cette ligne, c'est que comme elle se reploie sur Barlemont au travers de la Forêt de Mormaux, elle découvre Maubeuge; de manière que si l'Ennemi, après avoir passé l'Honneau, se présente devant la partie de la ligne, qui est entre Valenciennes & le Quesnoi, & que par une marche de nuit, il se couvrît de la partie de la Forêt de Mormaux, qui est en dehors de la ligne, il est certain qu'il ne lui seroit point difficile de sur-

DU M. DE FEUQUIERE. 157  
prendre le passage de la Sambre entre Barlemont & Maubeuge, & d'avoir investi cette Place par ce côté-ci de la Sambre, avant que l'on eût pu y porter l'Armée entière.

Ainsi donc je soutiens, que dans l'envie de faire de nouvelles lignes, il auroit été beaucoup plus judicieux, d'en appuier la gauche à Condé, & la droite à Maubeuge, le long de l'Honneau, & en laissant cette petite rivière à la demie portée du canon de la ligne seulement, pour ôter à l'Ennemi la possibilité de se former entre l'Honneau & la ligne, & d'y faire aucun mouvement.

En la traçant de cette maniere, on y trouvoit encore plusieurs autres avantages. 1°. On lui donnoit moins d'étendue. 2°. On l'appuioit à deux Places, que l'on protégeoit par cette ligne. 3°. On évitoit les attentions indispensables, pour la partie de la ligne depuis Barlemont jusqu'à Maubeuge, qu'il sera fort difficile d'avoir, par les raisons du recoude que fait la Sambre depuis Maubeuge jusqu'à Barlemont, qui

éloigne la protection de cette partie de la ligne.

La seconde partie de la nouvelle ligne, depuis Barlemont jusqu'à Charleroi, devient même beaucoup plus difficile à soutenir; parce que l'Ennemi se portant vis-à-vis de Maubeuge, en intention de forcer la ligne de la Sambre, soit dans la partie qui est entre Barlemont & Maubeuge, ou entre cette Place & Marchiennes, au pont où l'on a établi un poste considérable, il est certain que l'Ennemi ainsi placé se trouveroit ensemble, pendant que l'Armée du Roi se trouveroit séparée par la Sambre, puisqu'il faudroit, qu'en même tems elle veillât à la conservation de la ligne, depuis Marchiennes jusqu'au Quesnoi. Donc cette nouvelle ligne a été tracée contre toutes les règles, que j'ai marquées, pour la construction & les usages des lignes, destinées à couvrir un país.

Cette mode des lignes a passé chez nos Ennemis. M. le Prince de Baden dans le commencement de cette Guerre, en fit faire pour couvrir son Marquisat. Elles étoient ap-

puïées, la droite au Rhin, couverte du marais & du Village retranché de Bihel; la gauche à la montagne, sur laquelle il y avoit beaucoup de canon & de bons Forts. Elles ont été respectées pendant quelques années, par les Généraux des Armées du Roi en Allemagne; mais quand on a voulu les tourner par leur gauche, elles ont été abandonnées par les Ennemis.

Les lignes que l'Empereur a fait faire, pour couvrir la basse-Autriche & la Moravie contre les courses des Mécontens, ne sont-elles pas tous les jours forcées, même par des Corps de Cavalerie des Mécontens, qui n'ont pourtant aucune solidité pour attaquer?

Enfin pour finir mes réflexions sur ces espèces de lignes, construites dans la vûë de couvrir un país contre les courses, les empêcher de contribuer, ou même pour y renfermer une Armée, j'ose assurer qu'elles ne peuvent trouver de considération, que dans l'esprit d'un Général borné, qui ne sçait pas se tenir près de son Ennemi & en sù-

reté, par la situation & la bonté d'un poste, qu'il se fera choisi, pour contenir son Ennemi, sans être forcé de combattre malgré lui, & qui se croit toujours commis, dès qu'il ne voit point de terre remuée entre son Ennemi & lui.

Aussi n'avons-nous jamais vû, que M. le Prince & M. de Turenne, les deux plus grands Capitaines du dernier siècle, aient seulement jamais pensé à cette maniere de faire la Guerre. Ils étoient pourtant bien habiles, & d'un génie de Guerre supérieur à tous les Généraux de leur tems. Ces grands Hommes se sont souvent pendant des Campagnes entieres, maintenus à portée des Armées ennemies, fort supérieures à celles qu'ils commandoient, & les ont empêchées de pénétrer dans notre país, sans lignes, en se présentant toujours de près à leur Ennemi, & cela par le choix seul des Postes qu'ils ont scû prendre.

M. le Maréchal de Créqui qui, comme je l'ai dit ailleurs, a soutenu des Campagnes difficiles contre M. le Duc de Lorraine, a ignoré l'usage

DU M. DE FEUQUIÈRE. 161  
ge des lignes. Enfin M. de Luxembourg, qui a glorieusement suivi ces grands Hommes dans le commandement des Armées, & contre le sentiment duquel cet usage des lignes s'est établi en France, a toujours été si persuadé, que l'usage des lignes étoit pernicieux à un Général qui sçait la Guerre, que pour quelque raison de commodité que ce pût être, il n'a jamais voulu, que son Armée campât dans le dedans des lignes.

Après tous ces exemples rapportés, je conclus que ces lignes pour couvrir un païs contre les courtes, ne peuvent jamais produire cet effet, que quand elles sont courtes par leur front, qu'elles ne peuvent être tournées, ou les Troupes, qui les gardent, forcées par leur flanc, au-delà de l'étendue du païs qu'elles peuvent contenir en bataille, & qu'il est toujours très-dangereux à un Général de s'y renfermer avec son Armée.



## CHAPITRE LXXIX.

*De l'Attaque des Lignes de circon-  
vallation.*

**L'**Attaque de ces lignes ne doit être exécutée, qu'avec connoissance entière de leur disposition & construction, du nombre de Troupes qui y sont renfermées, & de l'état de la Place qu'on veut secourir.

C'est toujours un dangereux parti à prendre, que d'attendre son Ennemi dans des lignes. Il est très-rare, que celles qui ont été attaquées n'aient été forcées; & la forte raison de faire des lignes, ne doit être que pour empêcher les petits secours, & donner du repos à l'Armée, qui sans cela seroit obligée de passer les nuits sous les armes.

Mais si l'Ennemi se confiant à la bonté de son retranchement, néglige d'en sortir, & de venir au-devant de l'Armée pour combattre, il faut s'approcher desdites lignes tout le plus qu'il est possible; prendre pour son Camp la situation la plus avantageuse; y demeurer avec



patience, fatiguer toutes les nuits l'Armée ennemie par des démonstrations d'attaque, & tout le jour, en l'empêchant de fourager, & de recevoir des convois; lui dérober la connoissance du côté par lequel on veut faire le plus grand effort; assembler quantité de fascines & de claies; être, s'il se peut, convenu avec la Place des signaux respectifs, par lesquels on s'instruit également de ce qu'on a résolu de faire; & enfin le jour de l'attaque des lignes déterminé, s'en approcher avec grand silence, dès que la nuit sera close; commencer l'attaque à une heure avant le jour; en former plusieurs fausses avec plus de vigueur que les vraies, afin d'y attirer les forces & l'attention de l'Ennemi; faire commencer foiblement les vraies, & augmenter successivement l'effort; avoir un grand nombre de travailleurs avec des fascines & outils, pour ouvrir les endroits où l'on aura comblé la ligne; faire porter des fascines par toute la Cavalerie, qui les viendra brusquement jeter où l'Infanterie en aura

besoin ; se saisir des barrières , & les ouvrir ; faire prendre poste à l'Infanterie sur les redans , dont elle aura chassé l'Ennemi ; former des Corps & des Lignes de Troupes , à mesure qu'on sera entré dans le Camp ; charger brusquement tout ce qui s'opposera à ce Corps ; faire pendant ce tems travailler sans relâche à combler , & ouvrir tout le plus grand espace de lignes qu'il se pourra ; garder ensemble toute la seconde ligne , pour soutenir la première qui sera entrée , & ne l'introduire dans le dedans des lignes qu'à mesure que celle qui y sera se fera avancée , & aura donné du terrain pour la placer commodément ; séparer & ouvrir ainsi le front de l'Armée ennemie ; ne point laisser débander personne pour piller , que l'on n'ait entièrement battu l'Ennemi , & qu'on ne l'ait chassé hors de son Camp.

Quant à la poursuite , elle se réglera sur la contenance , ou le désordre dans lequel on le verra.

La Place de son côté , si elle le peut , doit favoriser l'attaque du de-

DU M. DE FEUQUIERE. 165  
hors, soit en sortant du côté du quartier attaqué, pour achever de le mettre en désordre, soit par une grande sortie sur la tranchée, pour laquelle elle se conduira sur le succès de l'attaque des lignes.

Si la Place sort sur la tranchée, les gens armés de la sortie doivent être suivis d'un grand nombre de travailleurs, pour détruire les logemens & boïaux de la tranchée, à mesure qu'on en aura chassé l'Ennemi; afin qu'en cas que l'attaque de la ligne ne réussisse pas cette première fois, la Place ait au moins retardé sa perte, par la destruction d'une partie de la tranchée.

Que si par hazard on ne réussisse pas à l'attaque des lignes la première fois, en cas que la perte n'eût pas été trop grande, il ne faudroit pas se rebuter, parce que, comme c'est presque toujours une faute à un Ennemi d'attendre dans ses lignes, il faut tâcher d'en profiter; ce que l'on peut faire avec d'autant plus de facilité, que par le Poste qu'on aura pris, on lui aura sans doute ôté le moyen de sortir de la

ligne pour donner bataille , afin de ne se plus trouver dans le danger où il a été, d'être forcé dans ses lignes.

Il peut même arriver que cet Ennemi ainsi renfermé dans ses lignes , ou soit devenu présomptueux par la réussite de sa première défense , ou que ses établissemens contre la Place assiégée lui en fassent espérer une prompte réduction, malgré la présence & la vûe de l'armée de secours. En ce cas , il faut se corriger des fautes qu'on a faites à la première attaque, & en former une nouvelle mieux conduite ; & cela par deux raisons.

La première, parce que la présence de l'Armée de secours , ranime la garnison , & la rend plus opiniâtre dans sa défense.

La seconde, parce que les attentions de l'Armée qui fait le siège , sur celle qui veut secourir la Place , ne lui permettent pas de la presser aussi vivement qu'elle le feroit , parce qu'elle est occupée à sa propre conservation , & qu'elle ne peut pousser le travail de l'attaque

DU M. DE FEUQUIERE. 167  
avec autant de vivacité , qu'elle le  
feroit , si elle étoit sans attention  
contre le dehors.

## R E M A R Q U E S.

J'ai dit dans mes maximes, quelles  
sont les raisons de la construction  
des lignes de circonvallation , le  
danger que court le Général , lors-  
qu'il y veut attendre son Ennemi ,  
& quelle est la maniere de les atta-  
quer avec succès.

Pour appuier mes maximes sur  
ce sujet , je rapporterai des exem-  
ples de lignes forcées , & de lignes  
protégées par des Armées d'obser-  
vance.

Les lignes d'Arras étoient les  
meilleures qui aient jusqu'à présent  
été faites , & pour la sûreté desquel-  
les on avoit apporté le plus d'atten-  
tion. Elles furent cependant for-  
cées par M<sup>rs</sup>. les Maréchaux de Tu-  
renne , de la Ferté , & d'Hocquin-  
court , même avec fort peu de per-  
te ; parce qu'elles furent attaquées  
par trois endroits différents , aus-  
quels on ajoûta encore de fausses at-  
taques ; que l'on prit le tems de la

nuit pour les attaquer ; & qu'il fut impossible à l'Ennemi de juger dans l'obscurité entre plusieurs attaques, quelles étoient les sérieuses.

Lorsque les Turcs assiégèrent Vienne en l'année 1683. il s'y renfermerent dans des lignes. Leur Armée étoit infiniment supérieure à celle que l'Empereur avoit pû rassembler , & ils pouvoient venir au-devant de l'Armée Chrétienne pour la combattre , sans quitter le siège. Ils négligerent de le faire.

M. le Duc Lorraine se chargea avec la plus grande partie de l'Infanterie , d'attaquer les lignes par le haut du Danube ; le Roi de Pologne Jean Sobiesky avec toute sa Cavalerie , & une partie de celle de l'Empereur , tourna le Camp des Turcs par des montagnes , sans être vû dans sa marche , & fit son attaque par le bas du Danube , & le flanc , que les Turcs croïoient impraticable. Il pénétra dans la ligne. Le premier désordre qu'il y causa , rendit heureux le succès de l'attaque de M. de Lorraine ; de manière que les Turcs également forcés

DU M. DE FEUQUIERE. 169  
cés par les deux extrêmités, & le centre de leurs lignes, n'ayant point intérieurement assez de terrain pour se former, & opposer un front considérable, furent forcés à une fuite honteuse, & à l'abandon entier de leur Camp & du Siège.

En l'année 1706. M. le Duc de Savoie & M. le Prince Eugène ont forcé les lignes de Turin, dans lesquelles M. de Marsin & M. de la Feuillade avoient, pour ainsi dire, forcé M. le Duc d'Orleans d'entrer avec toute son Armée, venuë de Lombardie pour soutenir le Siège, dont M. de la Feuillade étoit chargé.

Tout le monde sçait que ce fâcheux événement est arrivé par le côté, où M. de la Feuillade avoit négligé de faire des lignes, parce qu'il n'avoit pas prévu que l'Ennemi libre dans ses mouvemens, par l'entrée de l'Armée dans les lignes, pourroit en passant la Doire, tourner le Camp du côté de Chivas, qui étoit le quartier le moins garni de troupes, & où il n'y avoit point de lignes.

Ce manque d'attention étoit bien

grand ; car comment n'imaginait-on pas , qu'un Ennemi que l'on laisse le maître de la campagne , & de faire ses mouvemens avec liberté , préférera l'attaque d'un quartier fort petit , séparé du gros de l'Armée par une riviere , & découvert , à celle de tout son front considérable , & bien couvert du gros de l'Armée ? Voilà quelle a été la faute , qui a fait battre l'Armée du Roi devant Turin.

Après avoir rapporté ces trois exemples de lignes forcées , parce que l'on a crû les pouvoir garder , je passerai aux trois autres exemples de lignes protégées par les Armées d'observance.

Lorsque le Roi a fait le Siège de Mons en l'année 1691. M. le Prince d'Orange rassembla une Armée considérable , pour faire lever ce Siège. M. de Luxembourg lui fut opposé avec une Armée d'observance. Il sçut toujours se placer si bien , pour couvrir le Siège , que M. le Prince d'Orange ne pût combattre M. de Luxembourg , ni interrompre le Siège.



En l'année 1692. quand le Roi fit le Siége de Namur, M. le Prince d'Orange voulut encore secourir cette Place. M. de Luxembourg lui fut encore opposé avec une Armée d'observance. Ce Général fort inférieur en Infanterie, sçut si capablement conduire ses mouvemens, pour empêcher l'Ennemi d'entrer dans la Méhaigne, qu'il le contraignit à abandonner le dessein de secourir la Place.

En l'année 1708. lorsque l'Armée du Roi a marché pour le secours de Lille assiégée par les Ennemis, M. le Prince Eugène n'a laissé devant la Place que l'Infanterie nécessaire, & il s'est choisi un poste avantageux sur les hauteurs de Seclin, entre ce Bourg & ses lignes. On ne jugea pas praticable de l'attaquer ainsi posté, parce qu'il avoit sa droite & sa gauche assurées, & que l'on ne pouvoit faire d'efforts contre lui que par son front, qu'il avoit retranché.

Ces trois exemples sur le même sujet, sont pourtant, dans la manière de protéger un Siége par une

Armée hors des lignes , tous différens les uns des autres.

Pour protéger le Siège de Mons, M. de Luxembourg a été au-devant de l'Ennemi , tout le plus qu'il lui a été possible ; il s'est opposé à lui en pleine campagne , toujours en état de combattre de front , mais avec avantage , par le choix de ses postes , qui lui donnoient la liberté de charger son Ennemi en flanc , en cas qu'il eût osé le lui prêter pour s'approcher du Siège , pendant que son front étoit si avantageux , qu'il ne craignoit point que M. le Prince d'Orange osât l'aborder.

Par cette conduite attentive & habile , il donna le tems au Roi d'achever paisiblement son Siège , & de prendre Mons.

Pour protéger le Siège de Namur , M. de Luxembourg a eu une conduite toute différente de celle qu'il avoit eüe au Siège de Mons , parce que la situation de cette Place étoit différente.

Il ne falloit point laisser entrer l'Armée de M. le Prince d'Orange

DU M. DE FEUQUIERE. 173  
dans la Méhaigne, parce que si elle  
y étoit entrée, elle auroit pû por-  
ter sa droite à la Sambre; auquel cas  
les attentions contre le secours au-  
roient été doubles; sçavoir du cô-  
té du Château, qui est entre la  
Sambre & la Meuse, & du côté de  
la Ville, qui est entre la Sambre &  
la basse Meuse. Cependant l'Ennemi  
avoit beaucoup de canon; il étoit  
fort supérieur en Infanterie, & il  
s'agissoit de garder avec une Cava-  
lerie supérieure les bords d'un ruis-  
seau assez étroit, & garni de bois.

Ce fut ce que M. de Luxem-  
bourg fit avec tant de capacité,  
dans la maniere de se placer tou-  
jours devant son Ennemi, dans une  
distance assez mesurée, pour qu'il  
n'osât hazarder ce passage de la Mé-  
haigne, qu'il ne fut jamais possible  
à M. le Prince d'Orange, d'assurer  
un Corps d'Infanterie en dedans de  
la Méhaigne, capable d'y proté-  
ger le passage du reste de son Ar-  
mée.

Ces attentions continuelles du-  
rerent même dix ou douze jours,  
& furent toujours de la part de M.

de Luxembourg si remplies de pénétration , & de jugement parfait des mouvemens que M. le Prince d'Orange pouvoit faire, que ce Prince fut contraint de voir prendre Namur, fans avoir pû le fecourir.

Pour protéger le Siège de Lille par le côté de Seclin, qui a été le feul par où l'on ait tenté le secours de cette Place, M. le Prince Eugène n'a eu besoin que de fe choisir un bon Poste, dans lequel il pût avoir les flancs couverts, & son front bon. C'est ce qu'il a trouvé sur les hauteurs de Seclin. Ainsi son opération aiant été unique, je ne dois le louer que du bon choix qu'il a fait de ce Poste, & non des différens mouvemens, puisqu'il n'en a eu qu'un feul à faire, pour se porter sur cette hauteur.

Ce n'est point par oubli que je n'ai point parlé ici de la Bataille de Cassel, donnée pour protéger le Siège de S. Omer; en quoi cette action pouvoit avoir rapport à la matiere de ce Chapitre. Mais comme les circonstances de cette action

seront traitées dans le Chapitre suivant, qui est celui de mes réflexions sur les Batailles, auxquelles je me suis trouvé, ou qui se sont données de mon tems, & dont j'ai été instruit, je m'abstiendrai d'en parler ici.

Je finirai donc mes réflexions sur la matiere des lignes, en disant, que la raison décisive & certaine de ma maxime, *de ne jamais attendre son Ennemi dans des lignes de circonvallation, & de le combattre hors de la ligne*, est sensible, non seulement par les exemples que je viens de rapporter, mais encore en ce qu'il est d'une vérité constante, que renfermé entre la Place & les lignes on est toujours gêné dans ses mouvemens; & qu'au contraire l'Ennemi est libre dans les siens; qu'il les couvre de la nuit; qu'il fait ses principaux efforts où il lui plaît de les faire, se dégarnissant sans crainte par tout où il le veut; qu'il fait autant de fausses attaques qu'il lui convient d'en faire, pour rendre par tout les attentions égales; qu'il est sûr que celle de ses at-

taques qui prospère , sépare en entrant l'Armée attaquée dans ses lignes , sans qu'elle puisse se rejoindre , la force à la fuite , & à l'abandon de son Camp & Siège , parce qu'elle n'a point de terrain pour se réformer en arriere , entre le front de son Camp & la Place ; & enfin que l'Armée qui attend l'Ennemi dans ses lignes , pouvant être attaquée presque toujours par toute la circonférence de la ligne , elle ne peut avoir aucun flanc en sûreté , & ne se peut jamais trouver en état , de résister à la colonne Ennemie , qui a forcé un endroit de la ligne.

---

## CHAPITRE LXXX.

### *Des Batailles.*

**L** Es Batailles étant des actions générales d'un Armée contre une autre , & décidant souvent du succès de toute la guerre , au moins & presque toujours de la Campagne , elles ne doivent être données qu'avec nécessité , & pour des raisons importantes.

Les raisons pour chercher l'Enne-

mi & le combattre, sont la supériorité en nombre, & en qualité de Troupes ; la désunion entre ceux qui commandent l'Armée, ou leurs intérêts différents ; l'incapacité des Généraux ennemis ; leur négligence dans les campemens ou les marches ; la nécessité de secourir une Place considérable assiégée ; la ruine de l'Armée, & sa dissipation, si elle n'est prévenue par le bon succès d'une Bataille ; la certitude d'un secours, dont la jonction à l'Ennemi le rendroit supérieur, & pourroit changer la constitution de la guerre ; l'avantage qu'on peut avoir eu précédemment sur lui dans quelque occasion particulière, qui pour n'avoir point été décisive, n'aura pas laissé d'être considérable, ou enfin la raison de décider la guerre par une Bataille.

Celles pour éviter de combattre, sont, d'avoir moins de profit à espérer d'une victoire, que de désavantage à craindre d'une défaite ; d'être inférieur à l'Ennemi en nombre, & en qualité de Troupes ; d'attendre un secours étranger, ou une

jonction d'un Corps séparé; de trouver l'Ennemi avantageusement posté, ou d'avoir lieu d'espérer la ruine de l'Armée ennemie, en temporisant & évitant le combat.

La résolution de combattre fondée sur quelques-unes des raisons, dont je viens de parler ci-dessus, étant prise, il faut à présent passer aux moïens de l'exécuter avec succès.

De ces moïens, les uns sont de prévoïance : pour les autres, on ne les trouve que le jour du combat, & ce sont pourtant ceux qui décident presque toujours du succès.

Les moïens de vaincre, & qui sont de prévoïance, sont de faire son ordre de Bataille, suivant la quantité, ou la qualité des Troupes, dont l'armée est composée, & le país dans lequel on présume de trouver l'Ennemi; de distribuer les postes aux Officiers généraux; donner des copies de cet ordre de Bataille à tous ceux qu'il est de nécessité qui en aient, pour le faire observer; avoir toutes les Troupes bien armées, & même des armes



de relais au parc de l'Artillerie, pour les pouvoir distribuer, soit avant le combat, s'il en manque, & qu'on ait des soldats désarmés, soit après le combat, où il s'en perd beaucoup; en cas que l'action n'ait pas été décidée, avoir abondance de munitions de guerre, distribuées sur des charettes composées, pour les avoir à propos derrière les Troupes qui auront un plus long feu à faire, ou à soutenir; faire distribuer avant le combat un nombre suffisant de coups à tirer; que l'Armée ait eu le tems de manger, & de prendre quelque repos, s'il est possible, avant le combat; avoir plus de médicamens & de Chirugiens, qu'on ne présume en avoir besoin; être absolument débarrassé des gros bagages, & avoir même placé les menus bagages en lieu sûr, & distans des lignes; ne point négliger les avantages du Soleil & de la poussière; inspirer à l'Armée l'envie de combattre, la certitude de la victoire, le butin & les bons quartiers aux Soldats, la gloire & les récompenses aux Officiers.

Les moïens de vaincre qui ne se présentent que le jour du combat, sont tous les avantages du terrain; l'observation de l'ordre de Bataille qui aura été donné; son changement, s'il y en a nécessité, fait à propos, & après avoir averti ceux qui le doivent sçavoir; la distribution de l'Artillerie sur la ligne suivant le terrain; les attentions sur les avantages qui se peuvent prendre, soit en étendant ses ailes, \* pour enveloper l'Ennemi, si on le peut, soit en les couvrant, \* & en les assurant, afin de pouvoir les dégarnir, pour faire un plus grand effort où l'Ennemi paroîtra le plus foible; donner le mot de ralliement & de reconnoissance, avant que de marcher à l'Ennemi, \* en cas que la marche à l'Ennemi ait commencé de nuit, ou que l'on puisse présumer que l'action ne puisse finir avant la nuit; \* faire bien observer la droite & la gauche, & la distance entre les lignes, si l'on marche de front; faire de fréquentes altes, pour donner le tems à la ligne de se redresser, & à l'Artillerie de tirer, & de recharger;

défendre sur toutes choses aux Soldats de tirer ; essuier constamment le feu de son Ennemi, & ne le charger qu'après son feu.

Que si l'Armée qui veut combattre, part de trop loin, pour pouvoir arriver sur le terrain où est l'Ennemi, en marchant de front, ou qu'elle ne le puisse pas, à cause des lieux par lesquels il faudroit passer, & qui ne seroient pas assez ouverts, il faut en ce cas, qu'elle s'approche de son Ennemi, sur assez de colonnes, pour pouvoir se trouver en Bataille hors de distance d'être chargée en colonne.

Il faut aussi que les Officiers généraux qui conduiront les colonnes, s'observent soigneusement les uns les autres, pour qu'au moins leurs têtes fassent un front, & que, lorsqu'ils seront arrivés sur le terrain où l'Armée peut se déployer, ce mouvement se fasse avec diligence & précaution, & hors de portée de pouvoir être chargé par l'Ennemi, avant que toute l'Armée soit placée, & en Bataille.

Le Général doit se placer dans le

lieu le plus commode, pour voir l'effet de la premiere charge, afin de pouvoir envoyer ses ordres, soit pour faire soutenir les Troupes qui auront battu, soit pour remplacer celles qui l'auront été. Il doit pour cela se servir, ou de Troupes qu'il aura placées entre les deux lignes, au cas qu'il l'ait jugé convenable, ou de celles de la réserve, suivant qu'il le jugera à propos.

Tous les Officiers généraux doivent être à leurs Postes, tant pour mener au combat les Troupes qui leur sont commises, que pour remédier aux inconvéniens, qui peuvent arriver dans l'étendue de leur commandement.

Le Combat s'opiniâtrant; & le succès en devenant partagé, le Général doit faire son principal effort contre le lieu, où l'Ennemi fait le plus de résistance; & en ce cas, il doit s'y porter lui-même, afin d'animer les Troupes par sa présence, & les faire charger avec plus de vigueur.

Si son bonheur est égal par toute la premiere ligne, & qu'elle ait ren-

DU M. DE FEUQUIERE. 18;  
versé celle des Ennemis, la principale attention des Officiers généraux & particuliers doit être de contenir les Troupes, empêcher que les Corps ne se débandent, ne faire suivre les fuyards que par des gens détachés des Bataillons & des Escadrons, marcher lentement avec toute cette première ligne, pour soutenir les détachés, & charger de front & en ordre la seconde ligne des Ennemis.

L'Artillerie doit toujours accompagner la première ligne, dans l'ordre où elle a été d'abord distribuée, en cas que le terrain le permette; & le reste de l'Armée doit suivre ce mouvement, en observant toujours la distance entre les deux lignes, telle qu'elle aura été ordonnée par l'ordre de Bataille, afin qu'il n'y arrive point de confusion.

Que si la victoire continuë à se déclarer, & qu'on renverse encore la seconde ligne, le Général doit avec plus d'attention empêcher que ses Troupes ne se débandent, de peur qu'elles ne soient chargées, & mises en désordre par la première

ligne des Ennemis , qui pourroit s'être ralliée derriere la seconde. Il doit pouffer les Troupes battues toujours en Corps & en ligne, jusqu'à ce que leur désordre soit général; après quoi il faut augmenter le nombre des détachés , sans souffrir jamais que personne quitte les drapeaux & étendarts , sans être commandé.

C'est dans ce moment qu'il doit se servir de sa réserve, & des Corps qui n'ont point combattu , pour suivre les Ennemis , les empêcher de se rallier , & faire des prisonniers, dont il ne doit jamais souffrir que les Troupes se chargent pendant le combat , ni qu'elles regardent seulement le butin du champ de Bataille, jusqu'à ce que la victoire soit absolument assurée , & l'Ennemi tellement en désordre & éloigné, qu'on ne puisse plus craindre qu'il puisse revenir sur le Corps qui aura été détaché, pour le suivre dans sa fuite ; après quoi pour le reste de la journée , il peut laisser recueillir aux troupes victorieuses le butin du champ de Bataille.

Que

Que si , en suivant l'Ennemi battu , on tombe sur ses Bagages , il ne faut point laisser débander pour le pillage le Corps destiné pour suivre l'Ennemi , & achever de l'accabler dans sa retraite. Il faut avec une extrême attention & sévérité , porter ce Corps au-delà desdits Bagages , ne s'attacher qu'à détruire ou prendre les hommes , & laisser le pillage des Bagages à l'Armée.

Les premiers soins du Général , après le gain de la Bataille ( le Seigneur des Victoires remercié ) doivent être de faire panser les blessés , en aller voir les principaux , ou en-voier de sa part , s'il n'en a pas le tems ; de se faire rendre compte des belles actions qu'il n'aura pû voir , & de donner en général des louanges à toute son Armée , de louer en particulier ceux qui le méritent ; de faire rassembler les marques de sa victoire , qui sont , les prisonniers , les drapeaux , & étendarts , les timbales , & l'Artillerie ennemie ; de donner de cette victoire une première nouvelle à son Prince ; de la faire suivre d'une ample relation de

toutes ses circonstances, en lui en-voiant les drapeaux & étendarts, les timbales restant, suivant l'usage aux Corps qui les ont prises.

Après avoir déblaié son Camp de ses blessés, de ceux des Ennemis, des prisonniers, de leur Artillerie, & de tout ce qui lui seroit superflu, & avoir laissé prendre du repos à son Armée, il doit s'appliquer à tirer de sa victoire tous les avantages, que la circonstance des lieux & des tems lui fournira, en exécution du projet qui aura été concerté & résolu. Je ne parle pas du tems que l'on doit employer à ce déblai; il doit être tout le plus court qu'il est possible. C'est tout ce que l'on en peut dire.

Mais comme le sort des armes est journalier, & qu'après toutes les sages précautions prises pour vaincre, on ne laisse pas quelquefois d'être vaincu; l'application entière du Général, en ce cas funeste, & les soins de ses inférieurs, ne doivent regarder que les moïens d'empêcher une déroute entière.

C'est à cela seul qu'il doit pen-



fer. Son expérience & sa capacité lui doivent faire connoître le moment qui précède la perte de la Bataille, afin de prendre toutes les précautions nécessaires, pour diminuer le désordre d'une fuite; soit par un effort considérable qu'il fera avec les Troupes, qui ne sont point ébranlées, pour donner le tems à celles qui le sont de se rallier, & se remettre ensemble, & ainsi assurer la retraite; soit en se saisissant en arrière d'un Poste, où il puisse se retirer en sûreté, ou d'un défilé, derrière lequel il puisse se rassembler.

Comme l'abandon & la perte de son champ de Bataille entraîne souvent celle de ses Bagages, s'il en a avec lui, & presque toujours celle de son Artillerie, il ne doit rester dans ce premier lieu, où il se sera retiré & mis en sûreté, qu'autant de tems qu'il lui en faut, pour rassembler les débris de son Armée; après quoi il la doit mener dans un Camp sûr, où il puisse réparer ses pertes, tant par le canon & les armes qu'il fera venir des Places, pour en donner à ceux qui les auront perduës,

que par les secours dont il se pourra faire joindre.

Que si la perte est si considérable , qu'elle puisse entraîner celle de quelque Place , il y doit jeter la meilleure & la plus sûre Infanterie qui lui reste , & tâcher ensuite de tenir toujours la Campagne avec sa Cavalerie , pour incommoder l'Ennemi, en cas qu'il s'attache à un Siège , ou pour le contenir , & l'empêcher de se séparer en plusieurs Corps , si son dessein n'est que de pénétrer dans le pais , & de le désoler.

Que si le victorieux , par les pertes qu'il aura faites le jour de la Bataille , se trouve trop affoibli en Infanterie , pour s'attacher à un gros Siège , ou qu'il ne soit pas en état de l'entreprendre, manque de grosse Artillerie & de munitions de guerre , & qu'enfin il ne puisse tirer des fruits de sa victoire, que celui ou d'avoir déconcerté les projets de son Ennemi , ou de rester maître du plat-pais pendant le reste de la Campagne, ou de procurer à son Armée des quartiers d'hiver dans

le païs ennemi ; il faut que le vaincu, en s'éloignant du victorieux, se place en lieu sûr, près des grosses Villes, d'où il puisse tirer les commodités que la perte de la Bataille a ôtées à son armée, tant pour les subsistances & médicamens pour les blessés, que pour la réparation des Bagages perdus ; qu'il rassure ses Troupes, & ne se remontre en corps à l'Ennemi, qu'après qu'il aura réparé ses pertes, soit par la jonction de nouvelles Troupes, soit pour avoir fait donner des armes à ceux qui en ont perdu, rétabli son Artillerie & ses Vivres, fait guerir les blessés, & qu'enfin il se soit remis en état de s'opposer au progrès de l'Ennemi, & à son établissement dans des quartiers d'hiver avantageux.

## R E M A R Q U E S.

J'ai dit dans mes Maximes, quelles sont les raisons qu'un Général peut avoir, pour chercher à combattre son Ennemi ; qu'il doit toujours donner la Bataille, ou combattre librement, & éviter de la recevoir.

de son Ennemi ; de quelle maniere, & avec quelles attentions il faut s'approcher d'un Ennemi, que l'on veut combattre ; quelles peuvent être les différentes dispositions à prendre, par rapport aux différents terrains du champ de Bataille, & en cette occasion, quelles sont les attentions & les précautions à prendre, pour faire avec sûreté les changements, qu'il convient de faire à l'ordre de Bataille ; quelles sont les attentions qu'il faut qu'un Général ait avant le Combat, dans le tems qu'il se donne, & après la Bataille. Enfin j'ai donné tous les préceptes généraux, qui peuvent être donnés sur cette grande opération de guerre. Mes réflexions sur ce vaste sujet seront fort étenduës, parce que je les porterai, & sur les Batailles, & sur les grands Combats, qui ont décidé du succès d'une entreprise.

Les exemples que je rapporterai sur cette matiere, & par rapport à mes préceptes généraux, dont il faut que j'assûre la vérité & la certitude, seront fondés sur les évé-

DU M. DE FEUQUIERE. 197  
nemens des Batailles & grands  
Combats , auxquels je me suis trou-  
vé , ou sur ce que j'ai appris des ac-  
tions , où je n'ai pas été présent , &  
qui se sont données de mon tems.

Tous ces exemples prouveront  
par la diversité des situations , & les  
particularités qui ont produit les  
grands événemens , combien cette  
matière est étendue , quelle est  
l'impossibilité d'ajouter des maxi-  
mes particulières à mes préceptes  
généraux , & à combien de diffé-  
rentes choses il faut qu'un Général  
pense en un moment , pour se pro-  
curer un heureux succès.

L'on ne donne à proprement  
parler le nom de *Bataille* , qu'aux  
actions qui se passent entre deux  
Armées , rangées dans leur ordre de  
Bataille , & qui combattent dans  
un país assez ouvert , pour que les  
lignes se chargent de front & en  
même tems , ou au moins pour que  
la plus grande partie de la ligne  
charge , pendant que l'autre partie  
reste en présence , par des difficul-  
tés , qui l'empêchent d'entrer si tôt  
en action par un front égal à celui ,

qui pourroit lui être opposé par l'Ennemi. Les autres grandes actions , quoique presque toujours d'une plus longue durée , & même plus meurtrières , que celles dont je viens de parler, n'ont que le nom de Combat.

La raison de cette différence de nom vient de la différence dans les dispositions des Armées, & de celle qui se trouve ordinairement, dans les suites de ces deux espèces de grandes actions.

Une Bataille perduë emporte presque toujours après soi la perte de l'Artillerie de l'Armée, & souvent celle de ses Bagages. Ainsi l'Armée battuë n'étant plus en état de paroître devant son Ennemi victorieux , qu'elle n'ait réparé ses pertes , elle est pour long - tems contrainte de le laisser le maître de la campagne, & de l'exécution des entreprises qu'il lui convient de former, par rapport à la grandeur du succès qu'il a eu dans cette journée , & à ses moïens pour entreprendre.

Un grand combat perdu, quoique

que plus sanglant, emporte rarement la perte de toute l'Artillerie, & presque jamais celle des Bagages ; parce que les Armées n'ayant pû s'aborder par leur front, il est certain qu'elles n'ont pû souffrir, que dans la partie qui a combattu, & que quoique pour attaquer, ou pour soutenir, on ait successivement été obligé de se servir de nouvelles Troupes tirées du front qui ne pouvoit point combattre, cependant l'action n'ayant pas pû devenir générale, n'a pu produire qu'une plus grande, ou moindre perte d'hommes, sans influencer si absolument sur la suite d'une Campagne, & sur sa décision pour la supériorité, que le peut faire une Bataille rangée, ni même sans produire la perte des Bagages, ni celle de l'Artillerie, dont on ne peut perdre tout au plus, que celle qui pourroit s'être trouvée sur le terrain, où l'on auroit combattu avec désavantage.



*Combat de Woerden en 1672.*

Le premier exemple que je rapporterai sur la matiere de ce Chapitre, sera celui du combat de Woerden, donné par M. de Luxembourg contre M. le Prince d'Orange en l'année 1672.

M. le Prince d'Orange vouloit assiéger Woerden, qui n'avoit point d'ouvrages extérieurs, & où M. de Luxembourg tenoit une garnison d'environ deux mille hommes.

La Place étoit d'une grande conséquence aux deux Partis. Elle couvroit Utrecht, & donnoit une entrée facile dans la Hollande, dès que les glaces rendroient praticable pour les marches des Troupes, le pais, que les Hollandois avoient été obligés d'inonder.

Les environs de la Place étoient même presque tous \* inondés; \* de maniere qu'elle ne pouvoit être secourüe, qu'en forçant les retranchemens, que M. de Luxembourg étoit informé que les Ennemis avoient faits sur les digues, en s'y venant établir.



Les attentions que M. le Prince d'Orange donnoit par ses mouvemens, étoient égales pour Naërdén situé sur le Zuiderzée, pour le Fort de Creve-cœur, & pour Bomel. Ainsi M. de Luxembourg résolu de s'opposer à l'exécution du dessein de M. le Prince d'Orange, attendoit que ce Prince se fût fixé, pour marcher à lui.

Dès qu'il scût que Woërdén étoit investi, il y marcha sans aucune perte de tems, avec un Corps considérable d'Infanterie, beaucoup inférieur à celui de l'Ennemi ; parce qu'il ne vouloit pas lui donner le tems de trop bien assurer ses retranchemens sur les digues, & qu'il jugea qu'il ne pouvoit lui opposer sur une digue, plus de Troupes qu'elle n'en pouvoit contenir ; qu'ainsi s'il trouvoit qu'il pût être praticable de faire passer son Infanterie dans l'inondation, il pourroit attaquer les digues en flanc la nuit, pendant que les Troupes ennemies seroient occupées à soutenir l'attaque de la tête de la ligne.

La commodité des canaux, & des

inondations, pour la facilité du transport des matériaux propres à se retrancher, donna le moïen à M. le Prince d'Orange de faire en peu d'heures une coupure, & un bon retranchement sur la digue du vieux Rhin, entre Harmelen & Woerden; de palissader, & fraiser le parapet de son retranchement, & d'y placer du canon. Il fit même encore plusieurs coupures & retranchemens, entre celui dont je viens de parler, & Woerden, afin de multiplier les difficultés à M. de Luxembourg, lorsqu'il viendrait l'attaquer. Il porta aussi ses attentions sur le canal, qui vient de Camérick tomber dans le vieux Rhin fort près de Woerden, dont il retrancha la digue en trois endroits.

Mais dans cette disposition, il fit deux fautes; la première, fut de ne pas se saisir du Village de Harmelen, où il y avoit une Eglise avec un bon cimetiere, & où M. de Luxembourg tenoit un Poste de cinquante hommes, pour assurer la communication entre Utrecht & Woerden, contre la garnison Ennemie qui é-

DU M. DE FEUQUIERE. 197  
toit dans Oudewater.

Si cette Eglise, qui étoit à la gauche du vieux Rhin, avoit été occupée par un Corps d'Infanterie & du canon, il auroit été bien difficile à M. de Luxembourg, de s'approcher plus près de Woerden, sans avoir forcé l'Eglise, ou l'avoir ruinée à coups de canon, ce qui auroit pû consumer du tems, pendant lequel M. de Luxembourg n'auroit pas pû s'approcher plus près de Woerden.

La seconde faute que fit M. le Prince d'Orange, fut celle de n'avoir pas fait garder, ni rompre le pont, qui étoit dans le Village de Camerick sur le canal; ce qui donna le moïen à M. de Luxembourg d'attaquer les retranchemens, qui étoient sur ce canal par leur tête & par leur flanc, en se mettant dans l'inondation. Lorsque M. de Luxembourg fut arrivé à Harmelen avec ses Troupes, il n'étoit pas encore nuit, & il put reconnoître les retranchemens faits sur la digue du vieux Rhin. Il les jugea fort difficiles à emporter par leur tête, & dès que la nuit fut venue, il ne laissa devant

ces retranchemens que ses Dragons, avec ordre d'attaquer assez mollement ces postes, lorsqu'ils entendraient qu'il attaqueroit ceux qui étoient, comme je viens de le dire, sur la digue du canal de Camérick.

Ce Général marcha donc avec toute son Infanterie à Camérick, sans que M. le Prince d'Orange fût averti de cette marche, qui se faisoit au travers d'un país inondé. On trouva que le pont de Camérick n'étoit ni rompu, ni gardé, de sorte que toute l'Infanterie se trouva de l'autre côté du canal plus de trois heures avant le jour; à la petite pointe duquel, (tems favorable pour attaquer des retranchemens, ou des lignes) M. de Luxembourg fit attaquer le premier retranchement, qui étoit autour d'un moulin à vent, lequel fut emporté. On s'étendit ensuite dans l'inondation, qui de ce côté-là n'avoit que deux pieds d'eau, & même moins en quelques endroits; on prit le flanc des autres retranchemens, qui n'avoient pû être couverts faute de tems, & qui n'étoient bons que par leur tête, &

on pénétra jusques sur la digue du vieux Rhin , laissant ainsi derriere nous les retranchemens , qui étoient du côté de Harmelen. Enfin après un combat d'Infanterie , le plus rude que j'aïe vû , & qui dura plus de cinq heures , cinq retranchemens furent forcés , & la Place secouruë , avec une perte du côté des Ennemis de plus de six mille hommes tués ou pris , d'une fort grande quantité d'Officiers principaux , & du canon qui étoit sur les retranchemens.

Exemple mémorable , & de l'activité de M. de Luxembourg , qui ne laissa pas l'Ennemi vingt-quatre heures devant Woerden sans l'attaquer , & de la valeur des Troupes , qu'aucun obstacle ne rebuta pendant un combat fort long & fort rude.

La perte de notre côté fut d'environ deux mille cinq cens hommes tués ou blessés , sur cinq mille avec lesquels l'action fut commencée. La nécessité de donner ce combat sans perte de tems se trouva d'autant plus grande , que le canon de l'Ennemi étoit déjà placé devant les portes de

la Ville, qui comme je l'ai dit, n'étoient couvertes d'aucun ouvrage extérieur ; qu'il y avoit peu de munitions de guerre dans la Place, & qu'elle ne pouvoit encore tenir 24. heures, si elle n'avoit point été secourüe.

\* J'aurois pu mettre le combat de Woerden avec les exemples des lignes de circonvallation, forcées pour secourir une Place, puisqu'en effet cette action avoit pour objet cette opération de Guerre. Mais la bisarrerie du terrain de ce combat, qui le réduisoit à un point d'attaque, m'a engagé à le citer sur la matiere de ce Chapitre, puisque dans le fond ç'a été un grand combat, donné dans un país inondé, pour déplacer un Ennemi retranché sur des Digues, qui formoit un Siège derriere lui, mais qui n'avoit point de lignes, qui pussent communiquer les Troupes entre elles, comme cela se trouve toujours dans les lignes de circonvallation. \*



*Combat de Seneff en 1674.*

Le second exemple d'un grand combat d'une espèce toute différente de celui de Woërdén, dont je viens de parler, est celui de Seneff en 1674. que je mets au nombre des combats, & non des batailles, parce que les Armées n'eurent jamais assez de terrain, pour se mettre en bataille, que les fronts par lesquels on combattit furent toujours forts petits, & qu'à proprement parler, l'action de Seneff se passa contre la colonne presque entière de l'Armée ennemie qui marchoit, & non pas contre une Armée, qui se fût mise en disposition de combattre.

Ces différens combats durèrent cependant plus de seize heures, aiant commencé à huit heures du matin, & n'aiant fini qu'après minuit. Il fut enterré dans l'espace, où l'on combattit, \* qui contenoit plus de deux lieuës, \* vingt-six à vingt-sept mille corps, au raport des Curés des Villages, auprès desquels se donnerent ces combats.

Ils finirent autant par la lassitude de notre part , que parce qu'au bout des terrains coupés & ferrés, où les combats différens s'étoient donnés, il se trouva une plaine fort ouverte, sur laquelle toute la Cavalerie de l'avant-Garde des Ennemis, qui n'avoit point souffert, étoit en bataille, pour recevoir les Troupes qui auroient été battues ; & parce que l'Infanterie de leur avant-Garde, qui avoit fait alte au-dessus du Village du Fay, & qui étoit en bataille, aiant devant elle un chemin creux, qui sortoit de ce Village, & alloit jusqu'à un bois, qui appuioit la gauche de cette Infanterie, étoit trop bien postée, pour pouvoir être forcée, d'autant plus qu'elle avoit deux lignes de Cavalerie en bataille derrière elle.

\* Comme dans d'autres endroits de mes réflexions, j'ai parlé de cette grande journée, par rapport aux fautes qui furent faites par nos Ennemis dans la disposition de leur marche, qui fut dirigée avec si peu de prudence, que ce furent ces fautes, qui engagerent le combat, \* je



ne répéterai ici les particularités sur lesquelles je me suis déjà étendu ailleurs, que pour fermer la bouche aux envieux de la gloire de M. le Prince, qui lui ont reproché de n'avoir pas mis d'avance toute son Armée, en disposition d'exécuter un dessein heureux contre toute l'Armée des Ennemis.

Il n'étoit pas raisonnable de penser, que les Ennemis en décampant de si près de l'Armée du Roi, porteroient leur négligence, leur manque de précaution, & pour dire encore plus, leur présomption & leur ignorance, au point où ils la portèrent, comme je l'ai fait voir ailleurs. M. le Prince ne crut pouvoir engager, tout au plus, qu'un combat d'arrière-Garde, contre la Cavalerie & l'Infanterie qui étoient dans & derrière le Village de Seneff, lorsque ces Troupes se mettoient en mouvement, pour suivre la queue de la colonne de leur Armée.

Car comment penser que l'Ennemi seroit assez téméraire, pour faire continuer la marche aux colonnes de son Armée, sans en placer quel-

ques Troupes dans le premier défilé, pour recevoir celles de l'arrière-Garde, en cas qu'elles fussent chargées, & mises en désordre ? comment imaginer, qu'une précaution aussi triviale seroit négligée par présomption, ou par ignorance ?

Cette faute justifie mes maximes, de ne se négliger jamais sur aucune attention nécessaire, pour rendre sûrs les mouvemens que l'on a résolu de faire ; & prouve qu'à la Guerre, la moindre négligence peut avoir des suites fâcheuses. Car ce n'a été que la seule négligence de l'Ennemi, à garnir ce premier défilé derrière son arrière-Garde, qui a été la véritable cause de ce grand événement, qui sans cette négligence, n'auroit été tout au plus qu'un combat fort léger, & fort court, contre quelque Cavalerie d'une arrière-Garde, laquelle n'auroit pû être poussée que jusqu'à ce défilé.

Je ne dirai rien de la disposition de l'Armée avant le combat. Elle étoit dans le Camp, où l'on avoit seulement battu la Générale par précaution. M. le Prince n'avoit

fait fortir de la gauche de son Armée , & avancer au-dessus du Village de Seneff sur le revers de la hauteur , & hors de la vûë de l'Ennemi , que les Troupes avec lesquelles il vouloit agir contre l'arrière-Garde des Ennemis , en cas que lorsqu'elle se mettroit en mouvement pour suivre la colonne , elle prît sa marche sans précaution.

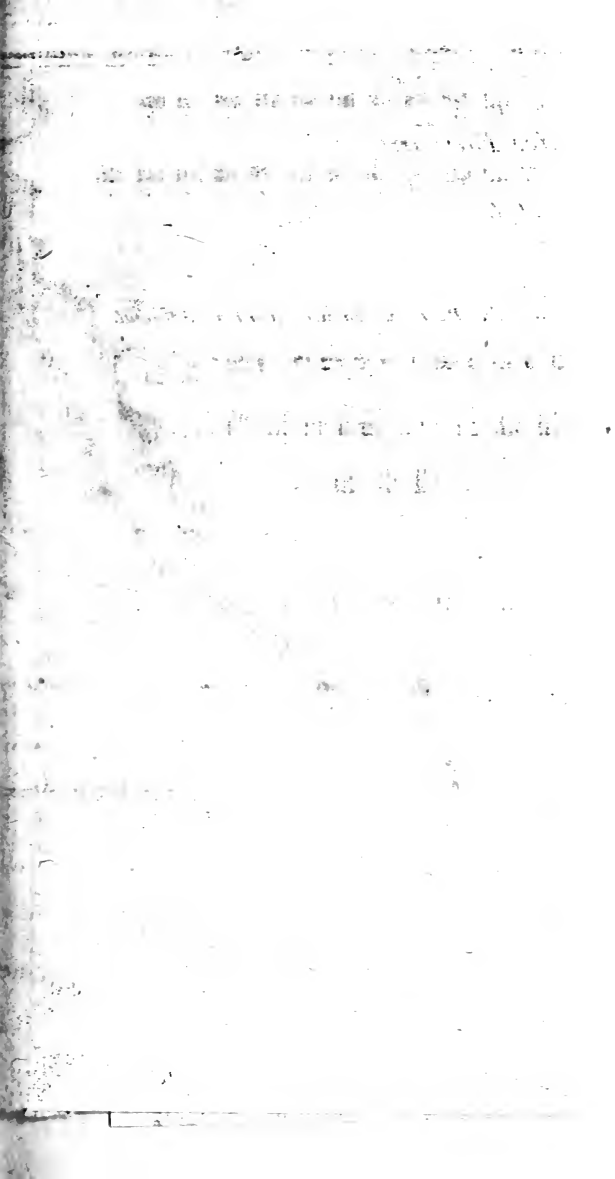
La différence qui se trouve entre le combat de Woerden , & celui de Seneff , est entière , par les situations & les dispositions différentes.

Celui de Woerden , comme je l'ai dit , a été un combat donné en un seul endroit , & contre un Corps retranché sur une digue , dont tous les avantages , pour son heureuse réussite , ont été judicieusement pris sur le lieu même du combat , \* & sans avoir pu être prévûs avant le combat , parce qu'il\* a commencé avant le jour.

Celui de Seneff au contraire n'ayant commencé qu'à 8. heures du matin , & M. le Prince étant en un lieu , d'où il voïoit dès la pointe du jour commencer la marche de l'Ar-

mée ennemie , & son arriere-Garde se placer , il n'a pourtant pû prévoir , que de l'Infanterie qui faisoit la queue de la marche de cette colonne , il n'y en avoit pas des Bataillons destinés à garnir le premier défilé , pour recevoir l'arriere-Garde. Ainsi il n'a pû connoître la faute que les Ennemis alloient faire , que quand elle a été faite ; de sorte qu'il n'a pû se préparer à une affaire générale , parce que raisonnablement elle ne devoit point être de cette espèce.

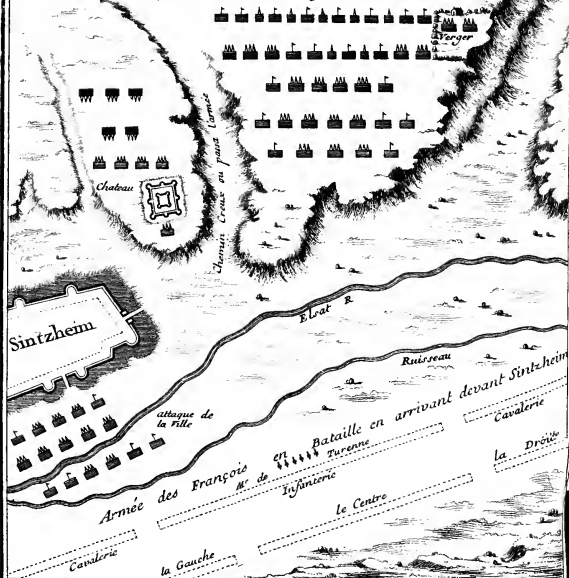
Le combat de Seneff a donc été un assemblage de plusieurs grands combats , donnés successivement en un même jour le long de la colonne d'une Armée , qui a combattu presque toute entiere, quoiqu'en détail & en particulier. Car le combat qui s'est donné dedans & derriere le Village de Seneff , n'a eu aucun rapport , ni pour le terrain , ni pour les Troupes , avec celui qui s'est donné en-deçà , dedans , & au-dessus du Village de S. Nicolas aux Bois , comme celui-ci n'a eu aucun rapport avec celui qui s'est donné



*Le Comte de Caprara*  
*Armée des Ennemis*

*Le Duc de Lorraine*

*Disposition de l'Armée du Roy au commencement de la Bataille*



**BATAILLE DE SINTZHEIM.**

DU M. DE FEUQUIERE. 207  
dans les Houblonieres, & le Village  
du Fay.

On doit donc regarder le combat  
de Seneff comme trois gros combats,  
qui se sont donnés en un même jour,  
contre différentes Troupes, en dif-  
férens lieux; mais pourtant contre  
les colonnes de la même Armée en  
marche, & par des Troupes, qui  
ont presque toujours été les mêmes,  
qui ne pouvoient faire un front, &  
qui n'ont combattu que par leur tête.

La raison de la comparaison que  
je fais entre ces deux grands com-  
bats, est pour faire connoître, que  
la différence infinie des situations  
produit une infinité de dispositions  
différentes, & des moïens différens  
de se procurer des succès heureux.

### *Combat de Sintzheim en 1674.*

Dans la même année 1674. M. le  
Maréchal de Turenne donna un  
grand combat à Sintzheim, dont il  
eut tout l'avantage.

Ce Général pendant que le Roi  
faisoit la conquête de la Franche-  
Comté, avant l'ouverture naturelle

de la Campagne , avoit assemblé une partie de son Armée dans la haute-Alsace , pour empêcher que les Impériaux ne fissent passer dans les Villes forestieres un Corps de Troupes , pour entrer en Franche-Comté , & troubler les progrès du Roi.

Par cette disposition , les Ennemis voïant que ce seroit inutilement qu'ils tenteroient le secours de cette Province , assemblerent de leur côté un Corps assez considérable , qui vint camper au-dessus de Sintzheim , & qui avoit cette petite Ville devant son Camp , dans laquelle il y avoit de l'Infanterie , & un chemin creux , qui couvroit la droite de ce Camp au-delà de la Ville.

Comme j'ai dit la maniere dont M. de Turenne prépara la marche longue & vive , qu'il falloit faire faire à ses Troupes , pour les porter de la haute-Alsace à Philisbourg , sans que les Ennemis en eussent connoissance , & en prissent de l'ombrage , pour leur Camp de Sintzheim , je n'en reparlerai point ici , où il ne s'agit pas de cette matiere. Je dirai



rai seulement , que M. de Turenne passa le Rhin à Philisbourg , prit une partie de l'Infanterie qui y étoit , & marcha toute la nuit à Sintzheim , où il arriva à la vuë du Camp des Ennemis de fort bon matin.

Ce Général fit sa disposition pour combattre, dès qu'il eut reconnu la situation du Camp, & la disposition de l'Ennemi, qui dans la pensée que M. de Turenne seroit obligé d'attaquer la Ville de Sintzheim, & de la prendre, avant que de faire combattre la Cavalerie, crut son Poste inattaquable. Cependant M. de Turenne aiant fait approcher son Infanterie de la Ville, en laissa une partie pour amuser celle de l'Ennemi par la tête, pendant qu'avec le reste, à la faveur de ce chemin creux dont le fond n'étoit pas vû de la Ville, il se porta dans le flanc droit de l'Ennemi, qui fut un peu mis en désordre, & obligé de s'éloigner de ce chemin creux; ce qu'il ne put faire sans changer sa disposition.

Ce mouvement donna le tems à M. le Maréchal de Turenne de faire

déboucher sa Cavalerie , & de la former sous la protection du feu de l'Infanterie. Pendant ce tems-là la Ville de Sintzheim fut forcée. M. de Turenne par cet avantage étendit son front entre la Ville & la ligne des Ennemis , qui étant sur un terrain supérieur , ne voulurent pas marcher en avant, pour ne pas perdre l'avantage du terrain. M. de Turenne marcha à eux en montant, & après plusieurs charges , il les rompit , & les battit entierement, avec perte de la plus grande partie de leur Infanterie, de beaucoup de Cavalerie, & de leurs bagages.

Cet exemple fera connoître deux choses; l'une, qu'un Corps de Troupes n'est pas en sûreté, quoiqu'il ait une grande riviere entre son Ennemi & lui , lorsque cet Ennemi est maître d'un pont sur cette Riviere ; parce qu'il ignore toujours les mouvemens que son Ennemi peut faire , pour s'approcher secrettement de lui, & qu'ainsi il ne doit compter son véritable éloignement de l'Ennemi , que depuis la riviere jusqu'à son Camp, puisqu'il a pû

se porter jusqu'à la rivière, & lui avoir caché la connoissance de ce mouvement. Par conséquent le Général qui commandoit le Camp de Sintzheim, ne devoit se croire éloigné de M. le Maréchal de Turenne, que de six lieües qui est la distance de Philisbourg à Sintzheim.

La seconde réflexion qui se tire conséquemment de cet exemple, c'est que ce Corps qui se trouve à une portée raisonnable d'un Ennemi, qui peut marcher à lui, & lui dérober la connoissance des forces avec lesquelles il marche, ne doit jamais attendre son Ennemi dans la confiance sur son poste, bon en apparence, & dont la bonté ne peut égaler la supériorité du Corps, par lequel il peut être attaqué, & dont il n'a pû sçavoir précisément la force.

Toutes les grandes actions dont j'ai parlé jusqu'à présent, sont plutôt de gros combats, dont les succès avantageux n'ont pas laissé que d'influer sur la supériorité de la Campagne, que des Bataille, que

j'ai dit être la première espèce des grandes actions de Guerre.

*Bataille d'Einzheim en 1674.*

Dans la même année 1674. M. le Maréchal de Turenne, à qui le succès du combat de Sintzheim avoit acquis l'égalité avec l'Ennemi, donna dans le commencement du mois d'Octobre la Bataille d'Einzheim, qui est la première Bataille rangée que j'aie vûe.

Ce Général campoit à la Wantz-naw avec son Armée, encore presque égale à celle de l'Empereur, commandée par M. le Prince de Bournonville, qui campoit à Einzheim, où il attendoit un Corps considérable de Troupes, que lui amenoit M. de Brandebourg, dont la jonction auroit en peu de tems décidé absolument de sa supériorité sur l'Armée du Roi. Il falloit donc par une grande action heureuse prévenir les effets de cette grande supériorité; sans quoi M. le Maréchal de Turenne se voïoit contraint à abandonner toute l'Alsace dans une saison, qui n'étoit point encore assez

DU M. DE FEUQUIERE. 213  
avancée, pour faire songer aux quartiers d'hiver. Il n'y avoit donc de moïen pour sauver Philisbourg, ou Brisack, que de battre M. de Bournonville avant qu'il fût joint par M. l'Electeur de Brandebourg.

Dans cette nécessité absolüe de combattre avant la jonction des secours qui venoient à l'Ennemi, M. de Turenne partit de la Wantznaw, pour venir chercher M. de Bournonville à Einzheim. Sans une pluïe continuelle, dont la marche de l'Armée fut appesantie, & le gonflement d'un petit ruisseau assez près du front de l'Ennemi, sur lequel il fallut faire des ponts pendant toute la nuit, il y avoit beaucoup d'apparence, que M. de Bournonville n'auroit pas eu de tems de reste, pour mettre son Armée en Bataille à la tête de son Camp.

Mais ces inconvéniens furent cause, que l'Armée du Roi ne put avoir achevé de passer le ruisseau qu'à la pointe du jour, & que l'Ennemi eut le tems de se mettre en Bataille, sa gauche appuiée à un petit bois, où il mit de l'Infanterie

& quelques pièces de canon, le Village d'Einzheim derriere son front, & sa droite étenduë dans la plaine.

M. le Maréchal de Turenne de son côté, marcha à l'Ennemi en pleine bataille, qui commença par tout le front de l'Armée, sur les huit heures du matin, par une pluïe horrible, & sur un terrain si abreuvé d'eau, que ce n'étoit qu'avec beaucoup de peine, que les hommes & les chevaux pouvoient avancer sur l'Ennemi, pour l'aborder.

Le succès de la premiere charge fut différent sur le front de la ligne. L'aîle gauche de la premiere ligne de Cavalerie de l'Armée du Roi fut renversée par la droite de celle de l'Ennemi; mais elle fut soutenuë par le mouvement en avant que fit la seconde ligne, qui contint celle de l'Ennemi, & l'obligea à abandonner le terrain de notre premiere ligne, qui eut le tems de se rétablir.

Le centre de l'Infanterie de l'Armée du Roi fit perdre un peu de terrain à celle de l'Ennemi, sans pourtant un avantage trop marqué, parce qu'elle n'osa s'abandonner en avant,

à cause du désordre de la gauche, qui n'étoit point encore rétablie, & aussi à cause que la pluie ne lui laissoit pas le moïen de se servir du mousquet; car dans ce tems-là l'Infanterie n'avoit point de fusil.

La droite de la Cavalerie de l'Armée du Roi se maintint sur son terrain, malgré le feu de la mousquetterie & du canon, qui sortoit du bois, & qui appuïoit la gauche de l'Ennemi; jusqu'à ce que M. de Turenne, après le rétablissement du désordre de sa gauche, fit attaquer ce bois par toute l'Infanterie de son Corps de réserve, qui en chassa l'Ennemi, après une action fort longue & fort opiniâtrée.

Ainsi cette protection de la gauche de l'Ennemi devint l'appui de notre droite, & fit perdre beaucoup de terrain à l'Ennemi sur tout le front du Champ de Bataille.

Cependant la lassitude des hommes & des chevaux, & le terrain abreuvé d'eau sur lequel on combattoit, furent les raisons insurmontables, qui empêcherent que dans ce moment toute la ligne pût s'a-

vancer, pour décider entièrement la Bataille; de sorte que la nuit étant survenuë, avant que les Troupes eussent eu le tems de reprendre un peu haleine, quoique la pluie eût cessé sur les neuf heures, & que le tems se fût éclairci, l'Ennemi à la faveur de la nuit, qui étoit fort obscure, abandonna son Champ de Bataille, & quelques pièces de canon, & se retira près de Strasbourg, pour se mettre hors de la portée de M. de Turenne.

Cet événement quoique sans une décision entière, ne laissa pas de donner à M. de Turenne la réputation de la supériorité pendant quelques tems, & contint l'Ennemi jusqu'à l'arrivée de ses secours.

Cet exemple justifie donc mes maximes, & prouve que dans les Batailles, souvent l'abandon du Champ de Bataille sans une grande perte d'hommes, produit de plus grands avantages, que ceux des Combats les plus meurtriers, qui ne décident rien. Car enfin jamais Bataille rangée, & dans laquelle tout le front à chargé en même tems, n'a



DU M. DE FEUQUIERE. 217  
n'a été moins décidée que celle  
d'Einsheim, quoique son Champ de  
Bataille ait été abandonné, & n'a  
pourtant produit un effet plus mar-  
qué.

*Combat de Mulhausen & de  
Colmar en 1674.*

A la fin de la même année 1674.  
& dans les premiers jours de la sui-  
vante, les combats de Mulhausen  
& de Colmar, gagnés par M. de Tu-  
renne contre les forces jointes de  
l'Empereur & de M. de Brande-  
bourg, me vont donner une belle  
matiere de réflexions, sur la manie-  
re dont ces grands événemens fu-  
rent amenés.

Après la jonction de l'Armée de  
M. de Brandebourg à celle de l'Em-  
pereur, l'Armée ennemie se trou-  
voit forte de plus de soixante mille  
hommes. Ainsi M. de Turenne, qui  
n'en avoit pas vingt mille effectifs,  
ne fut plus en état de disputer aux  
Ennemis la possession du plat-pais  
de l'Alsace. Il ne songea qu'à lais-  
ser dans Philisbourg, & dans Bri-

sack , assez d'Infanterie , pour ne pas craindre que les Ennemis en entreprissent le Siège dans cette saison avancée ; après quoi avec le reste de son Armée , il se retira par Saverne dans la Lorraine Allemande , où il sépara ses Troupes dans de bons quartiers , pour les rétablir des fatigues de leur longue Campagne , & ne parut songer qu'au repos, pour y inviter les Ennemis de leur part.

Ce feint repos couvroit la marche des Troupes , détachées de l'Armée de Flandres après la fin de la Campagne en ce país-là, qui ne paroissoient en mouvement , que pour venir prendre des quartiers d'hiver en Lorraine, & pour couvrir cette Province , menacée par la grosse Armée que les Ennemis avoient en Alsace.

Les Ennemis de leur côté , que leur nombre empêchoit de rien craindre de la part de l'Armée de M. le Maréchal de Turenne , & à qui la marche des Troupes qui venoient de Flandres , ne parut qu'un effet de la précaution du Roi contre leurs desseins pour la Campagne

prochaine , ne prirent point d'inquiétude de la marche de ces Troupes. Comme ils jugeoient la saison trop avancée, pour entreprendre le Siège de Brisack , qui étoit la Place la plus à portée d'eux , & dont ils pouvoient former l'entreprise avec le plus de facilité , ils se répandirent par tout le plat-païs de l'Alsace , persuadés que pendant la rigueur de l'hiver , M. de Turenne qui avoit les montagnes à passer , pour venir à eux , ne pourroit pas les venir troubler dans leurs quartiers d'hiver. Ils les prirent de maniere qu'ils bloquoient Brisack & Philisbourg ; dans le dessein de former ces Sièges au commencement du Printems , avant que M. de Turenne pût avoir une Armée , capable de s'opposer à l'exécution de leurs grands projets.

Ils avoient au moins soixante mille hommes , & ils penserent , que le Roi ne seroit pas en état de donner à M. de Turenne une Armée assez forte , pour faire lever ces Sièges , parce qu'il seroit trop occupé en Flandres par M. le Prince d'Orange. Ils comptoient donc qu'après

la conquête des Places de l'Alsace, il leur seroit facile d'entrer en Lorraine, & en Franche-Comté, où ils sçavoient qu'ils étoient désirés par les Peuples, & qu'ils établiroient aisément la Guerre sur la Moselle & la Meuse, & même en Bourgogne.

Voilà quel étoit le projet de nos Ennemis pour l'année 1675. que M. de Turenne détruisit en peu de jours, sans perte, & avec une capacité digne de ce grand homme.

Les Troupes arrivées de Flandres, & celles de l'Armée d'Allemagne rétablies de leurs fatigues, M. de Turenne fit traverser toute son Armée, qui, comme j'ai déjà dit, étoit du côté de la haute-Saare, & la porta par des marches séparées, jusques à la hauteur des passages de Tannes & de Bedford, sans que l'Ennemi en eût aucune inquiétude, par l'attention que ce Général eut de publier, que toutes les Troupes n'étoient en mouvement, que pour prendre des quartiers d'hiver en Bourgogne & en Franche-Comté, après avoir sçu que l'Armée ennemie avoit pris les siens en Alsace.

Ces mouvemens couverts d'un prétexte auffi spécieux, que celui de faire prendre des quartiers d'hiver à la fin de Décembre, à une Armée qui est en Campagne depuis le mois de Mars, firent que les Ennemis demeurèrent paisibles dans leurs quartiers.

Ainsi M. de Turenne passant tout-à-coup les montagnes pleines de neige par Tannes & par Bedford, se trouva au milieu des quartiers des Ennemis dans la haute-Alsace, sans qu'ils en eussent aucun avis.

Il battit à Mulhausen ceux qui vouloient se mettre en mouvement, pour se joindre & former un Corps. Il prit prisonniers de Guerre ceux qu'il laissoit derriere lui, & qui étoient encore séparés ; & marcha à Colmar, où étoit le Quartier général de M. l'Electeur de Brandebourg, où tous les Princes & les Généraux ennemis avoient des logemens, & où ils venoient de se rendre pour faire la Fête des Rois, bien éloignés de penser que M. le Maréchal de Turenne pût être à portée de troubler cette Fête.

La consternation causée par l'enlèvement & la destruction des quartiers , qui avoient voulu s'assembler auprès de Mulhausen , fut si grande parmi ces Princes & ces Généraux, qu'ils n'eurent que le tems d'abandonner Colmar, dans le moment qu'ils s'alloient mettre à table , & de soutenir le passage du ruisseau , qui tombe à Colmar, assez longtemps , pour donner aux Princes qui étoient dans les quartiers au-dessous, celui de fuir du côté de Strasbourg, & d'y repasser le Rhin.

La rigueur de la saison , & les bords du ruisseau qui n'étoient qu'à demi gelés , furent cause que nos Troupes extraordinairement fatiguées, ne purent, en y arrivant, faire un assez puissant effort sur celles des Ennemis , postées le long de ce ruisseau, pour l'emporter avant la nuit , ce qui sauva une partie de l'Armée ennemie, & des Bagages qui étoient dans Colmar. Cette Armée dans une fuite générale fut ainsi forcée de repasser le Rhin, d'aller chercher d'autres quartiers d'hiver en Allemagne, & d'abandonner par

cet événement les grands projets qu'elle avoit crû pouvoir exécuter la Campagne suivante.

Cet exemple est décisif , pour prouver la grandeur des avantages , & le fruit que produit une action entreprise à propos , quoique la perte des hommes dans cette action n'ait pas été considérable. La réputation acquise par le succès d'une entreprise , suffit très-souvent à un Général , pour lui procurer la supériorité sur son Ennemi , lors même que cet Ennemi est plus fort , & plus nombreux en Troupes.

Dans cette occasion , tout autre Général que M. le Maréchal de Turenne , auroit été content des avantages qu'il avoit remportés sur son Ennemi , pendant le cours ordinaire de la Campagne ; & sa gloire auroit été satisfaite , de s'être maintenu avec égalité , & même supériorité , contre un Ennemi toujours plus fort que lui.

Mais ce n'étoit point assez de gloire pour un aussi grand homme , & qui prévoïoit comme lui la perte de l'Alsace pour la Campagne pro-

chaîne , après l'abandon qu'il avoit été forcé d'en faire. Il ne pouvoit plus rentrer dans cette Province , pour en sauver au Roi les Places fortes , s'il avoit attendu le tems de l'ouverture naturelle des Campagnes , parce qu'il n'auroit pu sortir de front des défilés des montagnes , devant un Ennemi qui s'y feroit opposé , & qui l'auroit empêché de se former au pied des montagnes.

Il falloit donc dans un tems qui est sacrifié au repos des Armées , le déplacer , & lui faire abandonner des quartiers , dans lesquels il se croïoit en sûreté.

C'est ce que M. le Maréchal de Turenne a fait , en exécutant un projet , aussi judicieusement conçu & digéré , que patiemment exécuté. Il a pensé ; il s'est , avec toute la capacité possible , mis en état d'exécuter ce qu'il avoit sagement & capablement pensé ; il a attendu avec patience que le moment d'exécuter fût arrivé , & il a enfin exécuté avec une promptitude , & une vivacité surprenante , un projet médité lentement , digéré avec prudence , &



DU M. DE FEUQUIERE. 225  
conduit jusqu'au moment de son  
exécution avec toute l'adresse, pour  
le couvrir, & toute la dextérité,  
dont un génie supérieur puisse être  
capable.

C'est dans ces beaux modèles &  
ces grands exemples, qu'il faut qu'un  
homme qui aime la Guerre, cher-  
che à puiser, & à y trouver les plus  
beaux sujets de ses méditations.

Car enfin dans cette action seule  
de M. de Turenne, il trouvera ras-  
semblé tout ce qu'un grand Capi-  
taine peut penser de plus juste,  
quand il a réfléchi sur l'état présent,  
& le tems futur de la Guerre dont il  
est chargé; tout ce qui se peut faire  
de plus habile, pour cacher un des-  
sein à son Ennemi, & tout ce qui  
peut être apporté de jugement &  
de vivacité, dans l'exécution d'un  
projet mûrement médité, & sçava-  
ment amené au point de son exécu-  
tion.

### *Bataille d'Altenheim en 1675.*

L'année 1675. me donnera des  
réflexions à faire sur les Batailles  
d'Altenheim & de Confarbrick.

M. le Maréchal de Turenne aiant été tué d'un coup de canon, dans le moment qu'il se disposoit à combattre l'Armée ennemie, qui étoit en bataille de l'autre côté du Village de Sasback, l'Armée du Roi, à qui ce grand Capitaine venoit d'être enlevé, resta dans la même situation, où elle s'étoit trouvée dans ce triste moment ; c'est-à-dire, que sa gauche & son centre étoient en bataille, sur le terrain que l'Armée devoit occuper en marchant à l'Ennemi, & que la droite étoit en mouvement, pour marcher sur le même front, mais n'y étoit point encore arrivée.

La mort imprévûë de M. de Turenne, arrivée dans ce moment si fatal à une Armée, mit sur le champ la désunion entre les deux Lieutenans généraux, qui servoient sous M. de Turenne, c'étoient M<sup>rs</sup>. de Lorge & de Vaubrun ; de maniere que la droite en alte y resta immobile, sans achever sa marche, pour se dresser sur le front de la gauche & du centre.

M. de Lorge, comme l'ancien,

prétendoit devoir seul commander toute l'Armée. M. de Vaubrun au contraire prétendit, que le commandement de toute l'Armée devoit continuer à rouller entre eux deux, jusqu'à ce que le Roi eût décidé d'un Supérieur. Il se fondeoit sur la parité de grade, & sur ce qu'il n'y avoit rien de décidé dans les Ordonnances Militaires en pareil cas, & alléguoit même plusieurs exemples, où des Généraux en parité de grade, avoient roulé entr'eux pour le commandement.

M. de Vaubrun avoit pourtant contre lui l'exemple fameux de M<sup>rs</sup>. les Maréchaux de Créqui, d'Humieres, & de Bellefons, qui avoient obéi à M. le Maréchal de Turenne en l'année 1672. A la vérité, M. de Turenne avoit prétendu, que c'étoit par sa qualité de Maréchal général des Camps & Armées du Roi; M<sup>rs</sup>. les Maréchaux, sans approbation de cetitre nouveau en France, s'étoient soumis à prendre l'ordre de lui, comme du plus ancien, & le Roi ne s'étoit point expliqué de maniere, que ce pût être une décision pour l'avenir.

Ce n'est que depuis ce tems-là , que sa Majesté a décidé pour le commandement entre les Officiers généraux , en faveur de l'ancien en parité de grade. Voilà quel a été le sujet de la dispute entre Messieurs de Lorge & de Vaubrun , qui pensa être la cause de la perte de l'Armée du Roi, depuis le jour de la mort de M. de Turenne , jusqu'à celui de la mort de M. de Vaubrun , tué dans les premières charges à la gauche, le jour de la Bataille d'Altenheim.

M. de Montecuculli , qui sçut la mort de M. de Turenne un moment après, par un valet de chambre Allemand , qui étoit à M. de Boufflers , & qui déserta pour la lui aller dire , ne chercha point à se prévaloir de l'effet que cette mort pouvoit produire , & qu'il voïoit de ses yeux, par la cessation du mouvement de la droite, qui n'achevoit point de se mettre en Bataille , comme je l'ai dit ci-dessus.

Ce Général se croïoit placé sur un terrain avantageux pour recevoir la Bataille , & ne vouloit pas

perdre cet avantage , en venant combattre une Armée , qui de son côté , en achevant de se former , se feroit trouvée sur une petite hauteur qui regnoit le long duruisseau , devant la droite & le centre de l'Armée du Roi.

Ainsi il crut plus avantageux aux affaires de l'Empereur dans la conjoncture présente , de faire repasser le Rhin à l'Armée du Roi , & de rétablir la guerre en Alsace , au lieu qu'un peu auparavant , M. de Turenne non seulement lui en empêchoit l'entrée , mais étoit prêt à lui faire repasser le Neckre , ou à le forcer à combattre malgré lui.

M. de Montecuculli donc , pour parvenir à ce qu'il se proposoit , dès le lendemain de la mort de M. de Turenne , détacha la Cavalerie de la gauche de son Armée , sous les ordres de M. de Caprara , qui prenant sa marche par la montagne , à la vûe de la droite de l'Armée du Roi , se dirigea sur Offembourg & Wilstet , où nous avions laissé quelque Infanterie , pour la seûreté de nos convois de pain , qui ne pou-

voient venir à l'Armée que de l'Alsace , & par le pont d'Altenheim.

Ce premier mouvement de M. de Montecuculli fit sentir à nos Généraux , que si M. de Caprara se rendoit maître de notre pont d'Altenheim , ou détruiroit seulement un de nos Convois, l'Armée du Roi couroit grand risque de périr en-de-là du Rhin. Ainsi ce grand inconvénient réunit pour un tems M<sup>rs</sup>. de Lorge & de Vaubrun , que les autres Officiers Généraux de l'Armée firent convenir de rouler , en attendant les ordres de la Cour. Après quoi ils résolurent , que la nuit suivante , l'Armée marcheroit à Altenheim , avec la plus grande diligence qu'elle pourroit.

Cette longue marche , commencée de nuit sous des Généraux , en qui l'Armée avoit peu de confiance , ne se fit pas avec l'ordre requis en pareil cas. Cependant un grand orage , qui survint au commencement de la marche , en ôta la connoissance à l'Ennemi , qui n'en fut informé qu'à la pointe du jour par ses Gardes avancées ; de sorte que

la plus grande partie de l'Armée avoit passé la petite riviere , qui passe à Acheren , avant que l'arrière-Garde , qui étoit d'Infanterie , destinée à relever les ponts de cette riviere , pût être jointe par les Dragons & Cravates détachés par M. de Montecuculli , pour arrêter la queue de notre Armée.

Cependant, M. de Montecuculli mettoit toute son Armée en marche , pour suivre celle du Roi dans sa retraite. Mais comme ce Général étoit fort précautionné, & qu'il vouloit mener son Armée ensemble, afin qu'elle fût en état de combattre celle du Roi , lorsqu'il pourroit la joindre , soit au passage de la Kintze , soit au passage du Rhin à Altenheim , & qu'il ne vouloit pas que nous sçussions qu'il nous suivoit de si près , il marcha toujours hors de notre vûe , pour que nous fussions moins sur nos gardes au passage des rivieres ; en quoi il s'en fallut peu qu'il n'eût bien pensé , comme je le dirai ci après. Car effectivement notre retraite avoit beaucoup plus l'air d'une fuite en ordre de

marche , que d'une retraite honnête & circonspecte.

\* Tout ce que je viens de dire n'étant pas de la matière que je traite dans ce Chapitre , qui regarde les Batailles , paroîtroit inutile ici , si je n'avois cru nécessaire d'amener de plus loin le récit de la Bataille d'Altenheim , afin de faire mieux connoître les fautes qui furent faites dans les tems qui l'ont précédée , & que ce ne fut que par la seule valeur des Troupes , que l'Armée du Roi se trouva garantie de sa ruine entière. \*

A mesure donc que l'Armée du Roi arrivoit au pont d'Altenheim , M. de Vaubrun , qui la commandoit ce jour là , lui faisoit passer le pont , sans précédemment avoir pris la précaution , de pouvoir être informé par un parti de Cavalerie , laissé en arriere à quelque distance de l'arriere-Garde d'Infanterie , à quelle portée l'Armée de l'Ennemi pouvoit être.

Il faut remarquer , que c'étoit contre toutes les règles , qu'un Corps d'Infanterie , qui faisoit l'arriere-Garde



de toute l'Armée , depuis qu'elle avoit marché de Sasbach. Ainsi l'on voit que cette Infanterie ne pouvoit ſçavoir de nouvelles de l'Ennemi , de plus loin que la vûë pouvoit porter , & que lorsqu'elle arriva à la Schutteren , & qu'elle y trouva la Brigade de Champagne, qui l'y attendoit pour la relever, & faire l'arriere-Garde de toute l'Armée au paſſage du Rhin, elle ne put lui dire aucun enouvelle de l'Ennemi , depuis qu'elle avoit paſſé la Kintze.

De maniere que , dans le moment que M. de Montecuculli avec toute ſon Armée attaqua la Brigade de Champagne , qui ſe reſoſoit ſous les armes ſur le bord de la Schutteren au-delà de ce ruiſſeau , la ſeconde ligne étoit déjà preſqu'entiere au-delà du Rhin , & la premiere étoit entre la Schutteren & le Pont ſans aucune diſpoſition pour combattre , & ſeulement en alte , en attendant qu'on la vint avertir , que la ſeconde ligne & les Bagages avoient achevé de paſſer le Rhin.

L'Ennemi commença donc par

passer sur le ventre à la Brigade de Champagne ; & s'il avoit poussé avec vivacité cet heureux succès , il est certain , que la premiere ligne d'Infanterie n'auroit pas eû le tems de reprendre les armes , qu'elle venoit de poser , & de marcher en avant pour border le ruisseau , comme elle le fit sans ordre d'aucun Officier Général. La circonspection de M. de Montecuculli , qui ne voulut pas suivre la Brigade de Champagne au-delà du ruisseau , avant que d'avoir connu notre disposition en dedans du ruisseau même , donna donc le tems heureux à l'Infanterie de la premiere ligne de border le ruisseau ; de maniere que quand ce Général ennemi se fut étendu , qu'il eut formé la ligne , & qu'il marcha à celle de l'Armée du Roi , il y trouva une si grande résistance , qu'il ne put jamais lui faire abandonner le bord du ruisseau.

Comme le commencement de cette action n'avoit été précédé de notre part d'aucune disposition , & que les Troupes de la premiere li-

gne, qui n'avoient été menées par aucun Officier Général, s'étoient seulement placées devant le ruisseau, par tout où elles avoient vû que l'Ennemi se portoit de front pour le passer, la gauche de la ligne ne s'étoit point étendue, au-delà de ce qu'elle voïoit du front de l'Ennemi; desorte qu'elle n'avoit point occupé le terrain entre l'extrémité du front qu'elle voïoit, & une vieille digue du Rhin. Ce qui donna le moïen à la Cavalerie de la droite des Ennemis, de faire pénétrer dix-huit cens chevaux derrière notre première ligne, qui soutenoit tout l'effort de l'Armée ennemie, qu'elle avoit en tête.

Cette Cavalerie ennemie fut même long-tems en bataille derrière l'Infanterie de la première ligne, qui fut obligée de faire tourner les deux derniers rangs des Bataillons, pour faire feu sur cette Cavalerie, pendant que les quatre rangs de la tête soutenoient le bord du ruisseau contre l'Armée ennemie, qui sur deux lignes s'avança cinq fois jusqu'au coup de pique, sans avoir fait per-

dre un pied de terrain à l'Infanterie. Enfin la Cavalerie de notre droite, qui ne se trouva point occupée par la gauche de l'Ennemi, se déplaça, & vint charger cette Cavalerie, qui étoit en bataille entre notre première ligne & le Pont, & la détruisit entièrement, parce qu'elle ne pouvoit plus alors se retirer, que par la digue par où elle étoit venue, & qui se trouva heureusement occupée par un de nos Bataillons.

Par ce que je viens de dire, l'on voit que cette Cavalerie ennemie, empêcha pendant un tems considérable les Troupes de la seconde ligne, à qui on faisoit repasser le Rhin, de se former derrière la première.

Cette situation dura plusieurs heures, & jusqu'à ce que la destruction de cette Cavalerie ennemie, dont je viens de parler, fit place aux Troupes de notre seconde ligne; ce qui n'arriva que sur les six heures du soir. Les charges de l'Ennemi en tête, pour forcer le ruisseau, durèrent jusqu'à la nuit, sans au-

cun succès par le front de la Bataille, après quoi les Ennemis se remirent en arrière, éloignés de nous de la portée du mousquet. On vit ensuite qu'ils se retranchoient, & l'on en fit autant de notre part. M. de Vaubrun avoit été tué dans les premières charges, qui se firent à la gauche sur le bord de la Schutteren, ce qui fut un grand bonheur pour l'Armée, parce qu'elle se trouva sans compétence ni contradiction réunie sous les ordres d'un seul Général.

Cette journée me fournit plusieurs belles réflexions sur la matière de ce Chapitre. La première qui est celle de la désunion entre les Chefs, prouvera la nécessité de n'en avoir jamais qu'un, en qui réside le commandement en Chef, & au défaut duquel succède le plus ancien. Car ce n'a été que la désunion entre Messieurs de Lorge & de Vaubrun, pour le commandement en Chef, ou pour qu'il fût partagé par jour, qui fut cause que l'Armée du Roi resta trois jours entiers en présence de l'Ennemi à Sas-

back, fans que personne prit le soin d'achever de mettre la droite en Bataille, ni fans prendre aucun parti, ou de combattre, ou de se retirer.

Cette désunion entre les Chefs égaux en autorité, a été encore la cause qui a fait faire la retraite de l'Armée de Sasback à Altenheim durant trois jours, avec aussi peu d'ordre qu'elle se fit, & fans que pendant tout ce tems-là on ait pris aucunes mesures, pour avoir connoissance des mouvemens de l'Ennemi. Il n'y eut jamais pendant ces trois jours que cette marche dura, un Parti de cinquante maîtres, commandé pour être à une distance raisonnable de la queue de l'arriere-Garde d'Infanterie, pour qu'elle pût être informée de ce qui se passoit hors de sa vûë. C'est ce qui fit que cette arriere-Garde d'Infanterie, qui avoit toujours été la même depuis Sasback jusqu'à la Schutten, ne fut pas en état de dire aucunes nouvelles de l'Ennemi, lorsqu'elle trouva la Brigade de Champagne, qui devoit faire l'arriere-

Garde de l'Armée, qui passoit le pont d'Altenheim, & que cette Brigade se reposoit tranquillement sous les armes, lorsqu'elle fut attaquée & battuë par toute l'Armée ennemie.

Ce fut encore cette désunion, qui porta M. de Vaubrun à faire passer le Rhin à la seconde ligne de l'Armée, à mesure qu'elle arrivoit, sans que M. de Lorge en fût seulement informé, & sans sçavoir lui-même à quelle distance l'Armée du Roi étoit de celle de l'Ennemi; ce qu'il étoit nécessaire de sçavoir, pour juger si l'on pouvoit avec confiance, hasarder de laisser une partie de l'Armée, sans précaution pour sa sûreté, au-delà d'une rivière comme le Rhin, pendant que l'autre partie passoit ce fleuve sur un seul pont.

La seconde réflexion à faire sur cette journée, c'est que dans ce tems-là les Troupes étoient mieux commandées par les Officiers particuliers, qu'elles ne l'ont été dans la Guerre présente. Y a-t'il un plus bel éloge à faire de la valeur des

Troupes, & de la conduite hardie des Officiers particuliers, que de comparer ce qui s'est fait dans les grandes occasions de cette Guerre, avec ce qui se fit le jour de la Bataille d'Altenheim, où la vûë d'un péril aussi grand, que celui où se trouvoit une seule ligne d'une Armée, dont l'arriere-Garde avoit été battuë, ne produisit d'autre effet, que celui d'animer les Officiers & les Soldats à s'en tirer avec gloire, & à suppléer par leur conduite à l'incapacité des Chefs? Aucune Troupe n'a songé qu'à combattre, & à s'opposer aux grands efforts d'un Ennemi supérieur, & audacieux par le bonheur du commencement de l'action, & n'a jamais fait la moindre attention, qu'elle n'étoit pas soutenue par une seconde ligne.

On ne peut dire que l'Armée du Roi ait remporté la victoire sur les Ennemis à cette Bataille; puisqu'effectivement elle n'a point battu: mais on peut assurer avec vérité, que cette journée est une des plus glorieuses pour la Nation, puisque  
dans



DU M. DE FEUQUIERE. 241  
dans cette occasion elle a seule, fans  
l'aide de ses Généraux, & avec la  
moitié de l'Armée, soutenu les ef-  
forts de l'Armée entière des Enne-  
mis, & qu'elle est restée maîtresse  
du Champ de Bataille, a dépouillé  
les morts des Ennemis, restés sur le  
terrain où l'on avoit combattu, &  
forcé l'Ennemi à se retrancher hors  
de portée d'elle, après avoir pen-  
dant une journée entière fait des  
efforts inutiles pour l'accabler.

*Bataille de Confarbrick en 1675.*

La Bataille de Confarbrick, don-  
née dans la même année 1675. &  
presque dans le même tems que  
celle d'Altenheim, doit être mise  
au nombre des Batailles rangées,  
perduës, pour s'être négligé sur les  
attentions, qui peuvent conduire à  
un heureux succès dans une affaire  
générale.

Voici quelles furent les principa-  
les fautes qui précéderent l'action.  
M. le Maréchal de Créqui campa  
son Armée à une distance trop con-  
sidérable de la Tour & du Pont de

Confarbrick. Ainfi il n'étoit pas à portée, de pourvoir efficacement à la défenfe de cette Tour, dans laquelle d'ailleurs il n'y avoit pour la garder qu'un Lieutenant, & vingt hommes.

Il négligea même de faire camper proche de la riviere un Corps bien retranché, & confidérable, qui fût à portée de protéger la Tour & le Pont; de maniere que lorsque les Ennemis avec toute l'Armée eurent forcé la Tour, & fait passer leur Infanterie fur le Pont, M. le Maréchal de Créqui n'étoit point encore averti de ce mouvement. Cette premiere faute partoît d'une négligence trop préfumptueufe, & d'un mépris trop grand pour l'Ennemi, & ne peut être excufée.

La feconde faute fut celle de n'avoir pas fçû, qu'aux deux côtés du Pont, il y avoit des gués bons pour la Cavalerie; lesquels gués M. de Créqui auroit au moins pû faire gêter, s'il les avoit connus. Faute de cette précaution, les deux colonnes de Cavalerie des Ennemis paffèrent la riviere à ces gués, en

DU M. DE FEUQUIERE. 243  
même tems que la colonne d'Infanterie passoit sur le Pont.

La troisième faute fut celle de la situation du Camp de l'Armée, qui avoit un grand défilé derrière elle. Puisque M. le Maréchal de Créqui n'avoit pas voulu la camper à portée de la Saare, & à une distance raisonnable, pour être en état de protéger le Pont, qui est sur cette rivière, il devoit au moins mettre ce défilé devant lui, au lieu de le laisser derrière son Camp.

Les fautes qui furent faites par M. le Maréchal de Créqui le jour de la Bataille, n'ont pas moins contribué à sa perte, que celles que je viens de remarquer.

Premièrement le jour de la Bataille, il avoit envoyé sa Cavalerie au fourage de l'autre côté du défilé, avant que de sçavoir bien précisément si l'Ennemi, dont il ne voïoit pas le Camp, parce qu'il étoit couvert par une petite hauteur qui bordoit la Saare, étoit paisible dans son Camp, & ne faisoit point de mouvement. De manière que lorsque ce Général fut averti, que l'Ar-

mée ennemie avoit presque toute passé sur le Pont & aux gués, & qu'il voulut faire revenir les Fourageurs, il y eut dans ce défilé une confusion si grande, qu'elle ne put être rétablie assez tôt, pour que la Cavalerie pût se mettre en disposition de combattre sur le Champ de Bataille, que l'on vouloit prendre, où elle ne put arriver qu'en désordre, & sur des chevaux qui étoient hors d'haleine.

Ce Champ de Bataille même étoit à une distance si considérable du front du Camp, qu'il étoit déjà occupé presque entièrement par l'Armée ennemie, qui avec une diligence extrême s'étoit avancée sur ce terrain, après avoir passé la rivière. Il n'y avoit pas même suffisamment de chevaux d'Artillerie au Camp, pour être attelés au canon, & le conduire à la tête de la ligne, parce que M. le Maréchal de Créqui les avoit presque tous envoiés chercher un convoi à Thionville. Toutes ces fautes causerent la perte de la Bataille, & de presque toute l'Infanterie, & ensuite celle de

Trèves, dont l'événement remarquable trouvera sa place dans la suite de ces réflexions.

Jusqu'ici je n'ai parlé que des fautes faites par M. le Maréchal de Créqui; il faut à présent faire quelques remarques, sur la judicieuse disposition des Ennemis, pour se procurer cet événement heureux.

Le dessein de nos Ennemis fort supérieurs à M. le Maréchal de Créqui, étoit de faire le Siège de Trèves. Comme cette Ville est située sur la Moselle, il leur paroissoit impossible d'exécuter ce projet, tant que l'Armée du Roi seroit à portée de protéger cette Place, par l'un des deux côtés de la rivière. C'étoit donc à nos Ennemis un préalable indispensable, d'obliger M. le Maréchal de Créqui de s'éloigner de Trèves.

Ce Général avoit les deux rivières de la Saare & de la Moselle, pour se garantir d'une action générale, contre une Armée supérieure à la sienne. Mais s'étant négligé, comme je viens de le dire, sur tou-

tes les attentions à prendre, pour empêcher les Ennemis d'exécuter leur projet, ils profiterent habilement de ses fautes, vinrent se camper fort près de Confarbrick, à couvert d'un rideau, qui cachoit leur mouvement & leur disposition.

Avertis de la négligence de M. le Maréchal de Créqui pour la garde du Pont, & instruits que sa Cavalerie étoit allée au fourage, au-delà du défilé qui étoit derriere le Camp, ils jugerent si bien du tems qu'il leur faudroit, pour passer la Saare sur trois colonnes, & pour être en bataille entre la riviere & le Camp, qu'ils y furent effectivement, & battirent M. le Maréchal de Créqui, sans qu'il pût jamais se mettre en Bataille.

De cette malheureuse journée, notre Général a pourtant tiré dans la suite un avantage considérable pour sa gloire, puisqu'elle lui a fait perdre la présomption, qui causa son malheur, & que ce grand Capitaine a jusqu'à la mort continuellement mérité des éloges, par sa conduite à la Guerre, toujours mesu-

rée & circonspecte, dans les mouvemens hardis, mais judicieux qu'il a faits devant ses Ennemis, comme je le dirai en son lieu; de sorte que ce sera toujours avec justice, qu'il sera regardé comme un des grands hommes du siècle, que le malheur de cette journée a corrigé, & rendu capable de réflexions, qu'il avoit un peu trop présomptueusement négligé de faire.

Cet événement prouve encore, qu'aucune attention négligée à la Guerre ne demeure jamais impunie, devant un adversaire qui sçait s'en prévaloir. Car enfin si M. le Maréchal de Créqui n'avoit pas dans cette Campagne autant méprisé les Ennemis qu'il le fit, & que par cette présomption il n'eût pas négligé des attentions raisonnables à avoir, il est certain qu'il n'auroit pas été battu à Confarbrick, & que la perte de cette Bataille n'auroit point influé sur Trèves, qui fut l'objet auquel les Ennemis s'attachèrent, & où ils prirent M. le Maréchal de Créqui lui-même, qui alla s'y enfermer après la perte de la Bataille.

*Bataille de Cassel en 1677.*

Au commencement du Printems 1677. se donna la Bataille de Cassel, que feu Monsieur gagna sur M. le Prince d'Orange.

Après que le Roi eut pris Valenciennes, Sa Majesté alla former le Siège de Cambrai, & en même tems fit faire celui de S. Omer par Monsieur, qui avoit sous lui M. le Maréchal d'Humieres.

M. le Prince d'Orange n'ayant pû assembler assez tôt une Armée, capable de secourir Valenciennes, & trouvant des difficultés insurmontables dans une saison si peu avancée, à porter son Armée jusqu'à Cambrai, tourna toutes ses attentions à la conservation de S. Omer. Ce Prince rassembla toutes ses forces à Ypres, dans le dessein de faire lever le Siège de S. Omer, ou de combattre Monsieur devant cette Place.

Le Roi attentif aux mouvemens de ses Ennemis, & les voyant hors de portée de troubler son Siège de



Cambrai, détacha de son Armée un Corps de Troupes, sous les ordres de M. le Maréchal de Luxembourg, pour renforcer l'Armée de Monsieur. A l'arrivée de M. de Luxembourg, il fut résolu, qu'on ne laisseroit devant S. Omer que la Garde de la Tranchée, & quelque peu de Troupes pour la sûreté des quartiers, & qu'on marcheroit à l'Ennemi, qui s'étoit avancé en-deçà de Cassel, qui étoit derriere le Camp, & qui avoit son front couvert d'un petit ruisseau bordé de haïes, & étoit en bataille sur un terrain, qui s'élevoit en s'éloignant du ruisseau, dont les bords étoient gardés par une partie de l'Infanterie de sa première ligne.

Dans cette disposition où l'on voïoit l'Ennemi, l'Armée du Roi s'avança, pour combattre d'abord ce qui gardoit le ruisseau. M. le Maréchal d'Humieres, qui commandoit la droite de l'Armée, engagea un peu trop son aîle, en faisant passer une partie de sa Cavalerie sur un pont, qu'il trouva devant lui sur ce ruisseau, avant que le centre &

la gauche se fussent rendus maîtres des bords du ruisseau, sur le front de la ligne.

Ce mouvement hazardeux, qui séparoit la Cavalerie de la droite du reste de l'Armée, ne réussit pas. Cette Cavalerie fut chargée par toute la gauche de la Cavalerie de l'Ennemi, & tomba même sous le feu de l'Infanterie, de sorte qu'elle fut obligée de repasser le pont avec beaucoup de désordre, & une perte assez considérable.

Mais dès que ce désordre fut réparé, & la droite réformée en-deçà du pont, l'effort pour passer le ruisseau devint général par tout le front de la ligne. Monsieur au centre de l'Infanterie, & M. de Luxembourg à la gauche, firent abandonner les bords du ruisseau aux Troupes qui le gardoient, & tout le front passa le ruisseau presque en même tems. L'Ennemi abandonna son Champ de Bataille, qui étoit, comme je l'ai déjà dit, sur ce terrain élevé au-delà du ruisseau, & fut poursuivi jusqu'au-delà de Cassel.

Par ce récit du mouvement de

notre droite fait mal à propos, on apprendra, que lors qu'entre deux Armées qui veulent combattre, le front n'est pas entièrement libre & dégagé, il ne faut aborder l'endroit du front qui n'est pas libre, qu'également, & en même tems que l'on aborde le front libre; parce qu'il faut que le succès de la charge, qui se fait contre le front libre, mette l'Armée en état de profiter du terrain libre, qui lui a été abandonné par l'Ennemi, soit en s'étendant, pour n'être plus obligé d'attaquer cette partie difficile du front, soit pour tourner, ou prendre en flanc l'Ennemi, trop bien posté pour pouvoir être attaqué de front.

Ainsi ce fut une grande faute à M. le Maréchal d'Humieres, d'avoir par impatience engagé son aîle droite, avant que le centre & la gauche fussent en état de soutenir la droite, dont une partie avoit passé le ruisseau sur un pont, & se trouvoit ainsi séparée de l'Armée, avant que la ligne fût assez formée, pour faire un effort égal par tout le front de l'Armée. La faute que fit M.

le Prince d'Orange , & qui décida du gain de la Bataille , fut sa mauvaise disposition pour combattre.

J'ai dit que le terrain du côté de l'Ennemi , s'élevoit en s'éloignant du ruisseau , qui étoit en des endroits plus ou moins bordé de haïes. M. le Prince d'Orange , qui venoit dans le dessein de donner une Bataille pour secourir une Place , devoit donc la donner , & non pas la recevoir. Il falloit que sa disposition fût telle , qu'elle le mit en état de faire de grands efforts , pour passer le ruisseau , & ne se pas contenter de le garder , & empêcher que l'Armée du Roi ne le passât

C'est ainsi que la raison vouloit qu'il agît ; cependant il prit un parti différent , qui le fit battre. Sa premiere ligne étoit à demi-hauteur de ce terrain qui s'élevoit ; de sorte qu'il ne soustenoit le bord du ruisseau , que par des Troupes détachées de sa premiere ligne , qui dès qu'elles furent forcées au bord de ce ruisseau , ne se trouverent plus en état de se replacer dans les vuides de la premiere ligne. Celle-ci se trouva char-

gée par tout le front de l'Armée, qui s'étoit formée de l'autre côté du ruisseau, dès qu'elle en eut éloigné cette Infanterie détachée, & qui étoit soutenue de la seconde ligne, qui s'étoit avancée sur le ruisseau. Ainsi la premiere ligne de l'Ennemi aiant perdu du terrain, donna le moïen à notre seconde ligne de passer le ruisseau.

Nos deux lignes passées marcherent à la seconde ligne des Ennemis, qui pour se conserver inutilement la supériorité du terrain, étoit trop éloignée de la premiere, & ne lui avoit même pas laissé un terrain propre à se réformer derriere elle, pendant qu'elle soutiendrait la charge de nos deux lignes.

Ainsi les Troupes de la premiere ligne ne trouvant point de terrain favorable derriere la seconde, pour se mettre en bataille, continuerent leur fuite, ce qui rendit la charge que la seconde ligne se préparoit de faire, inutile à tenter, & communiqua le désordre & la fuite dans toute l'Armée.

Avant la Bataille M. de Lu-

xembourg s'apperçut, que M. le Prince d'Orange ne s'étoit mis dans la disposition dont je viens de parler, que pour cacher la vûë d'un mouvement que ce Prince vouloit faire faire à sa droite, pour gagner le Fort de Warté au-dessus de Saint-Omer; ce qui lui auroit procuré le secours de la Place. Ce fut ce dessein que M. de Luxembourg pénétra, qui obligea à engager promptement le combat par notre gauche & au centre; sans quoi M. le Prince d'Orange seroit parvenu à secourir Saint Omer sans combattre.

Cette Bataille est de la premiere espèce de grandes actions, parce que les deux Armées étoient en bataille, & qu'elles se chargerent presque par tout leur front.

### *Bataille de Saint Denys en 1678.*

L'année 1678. me fournit l'exemple de la Bataille S. Denys, qui n'a eu ce nom, que parce qu'effectivement les deux Armées étoient en bataille vis-à-vis l'une de l'autre; car dans le fond ce ne fut qu'un gros

DU M. DE FEUQUIERE. 255  
combat à l'Abbaïe de S. Denys, &  
auprès de la ferme de Casteau.

Les deux Armées ne furent pendant tout le jour que spectatrices du combat, parce qu'il étoit impossible qu'elles pussent engager une affaire générale, en étant empêchées par le ruisseau de S. Denys qui coule entre deux hauteurs, qui ne laissent qu'un fond étroit, & sont inabordables presque par tout.

On a cru avec apparence de vérité, que les Espagnols avoient porté M. le Prince d'Orange, \* chagrin de la paix en son particulier, \* à chercher dans un événement heureux, à troubler la paix que les Hollandois venoient de signer à Nimégue avec la France, avant que les Plénipotentiaires d'Espagne eussent signé le Traité, & l'on assure que ce Prince avant que de commencer le combat, sçavoit que la paix étoit signée : ce qui est fort vrai-semblable, puisque M. de Luxembourg en avoit eu l'avis par M. d'Estrades, & que M. le Maréchal d'Estrades son pere, premier Plénipotentiaire du Roi au Congrès de Nimégue,

qui portoit le Traité au Roi, le lui avoit écrit en passant à Charleroi. Si c'étoit le dessein de troubler la Paix, qui porta M. le Prince d'Orange à chercher les moïens d'engager une affaire générale, on peut dire qu'il ne s'y prit pas en Général habile.

Par ce que je viens de dire de la situation des deux Armées, il est aisé de juger, qu'il étoit absolument impossible qu'elles en pussent venir à une action générale, quand même elles l'auroient souhaité toutes deux; parce que pas une des deux Armées n'auroit voulu perdre l'avantage de son Poste, pour aller chercher, en défilant, son Ennemi qu'elle auroit trouvé posté sur le bord de la hauteur, au fond de laquelle passoit le ruisseau de Saint Denys, qui séparoit les deux hauteurs sur lesquelles les deux Armées étoient en bataille, comme je viens de le dire.

Ainsi M. le Prince d'Orange ne pouvoit espérer aucun succès heureux, par rapport à la vûë d'engager une affaire générale, capable par sa réusfité de rompre une Paix,  
qui



qui venoit d'être signée ; parce que quand même à l'Abbaïé de Saint Denys & à Casteau, ce Prince seroit parvenu à déposer totalement l'Infanterie, placée en-deçà du ruisseau du côté de Saint Denys, & celle qui gardoit le défilé du côté du moulin, qui étoit dans le fond, au-dessous de la Ferme de Casteau, il lui auroit encore été impossible, quoique maître du fond de ces deux défilés, d'en sortir du côté de la hauteur, sur laquelle l'Armée du Roi étoit en bataille, & d'où elle protégeoit l'Infanterie, qui soutenoit le combat sur le bord du ruisseau. Aussi ne lui fut-il jamais possible de déposer cette Infanterie, ni de lui faire perdre un pied du terrain qu'elle avoit à garder.

C'étoit donc une faute considérable à M. le Prince d'Orange, de faire périr un grand nombre d'hommes, pour engager une affaire générale, sur un terrain qui n'étoit pas susceptible d'une action de cette espèce.

Des gens plus favorables à M. le Prince d'Orange, & qui ont voulu

trouver à redire à la conduite de M. le Maréchal de Luxembourg, d'avoir mis son quartier dans l'Abbaïe de Saint Denys, séparé de l'Armée par le ruisseau, ont dit que M. le Prince d'Orange s'étoit approché de l'Armée du Roi, non dans le dessein de troubler la Paix par un combat, de quelque maniere qu'il pût être engagé, mais dans la seule vûe de faire lever le blocus de Mons.

Il est aisé de faire sentir le faux de ce projet attribué à ce Prince; en voici les raisons. M. de Montal avec un Corps considérable formoit depuis long-tems le blocus de Mons, par des quartiers pris autour de cette Place; & M. de Luxembourg avoit ordre de protéger ce blocus, avec l'Armée qu'il commandoit. Ainsi l'on voit, que M. le Prince d'Orange devoit compter, que dès que son Armée s'approcheroit de Mons, M. de Luxembourg s'approcheroit aussi des Troupes, qui formoient le blocus, pour le protéger.

Ces mouvemens venoient d'être faits. M. le Prince d'Orange étoit venu camper à Soignies, & M. de

DU M. DE FEUQUIERE. 259  
Luxembourg sur les Bruieres de  
Casteau. Lorsque M. le Prince d'O-  
range marcha de Soignies , pour  
s'approcher de l'Armée du Roi, il  
passa par le Rœux , & déboucha  
dans la plaine , qui est entre le mou-  
lin du Rœux & l'Abbaïe de Saint  
Denys.

Ainsi il avoit d'un côté la Hayne  
entre son Armée & celle du blocus ,  
& le ruisseau de Saint Denys entre  
son Armée & celle de M. de Luxem-  
bourg. Par conséquent sa marche  
ne regardoit pas l'exécution du des-  
sein , de faire lever le blocus de  
Mons par une affaire générale, qui  
ne pouvoit jamais être engagée ,  
que du côté des plaines de Binche ,  
& après avoir passé la Hayne , hors  
de portée de l'Armée du Roi. Ainsi  
donc le dessein de M. le Prince d'O-  
range , en attaquant l'Abbaïe de  
Saint Denys, ne pouvoit avoir pour  
objet la levée du blocus de Mons,  
ni une affaire générale.

Il est vrai que M. de Luxembourg,  
en prenant son logement, & mettant  
son Quartier général dans Saint De-  
nys , de la maniere dont je l'ai dit

ci-dessus , avoit en cela agi contre les règles , que j'ai-moi-même données pour la sûreté du Quartier général del'Armée; & il pourroit être accusé d'imprudence dans cette occasion , s'il étoit vrai que M. le Prince d'Orange eût enlevé son quartier.

Mais supposé même que lorsque l'Ennemi déboucha dans la plaine au-dessous de l'Abbaïe , il eût vû les tentes des Troupes qui campoient au-dessus de l'Abbaïe , & que sçachant ce Corps séparé de l'Armée par le ruisseau , le dessein de M. le Prince d'Orange eût été de battre ce Corps ainsi séparé , ce dessein devoit s'évanouir à l'approche de ce Camp , qui avoit été levé par l'ordre de M. de Luxembourg , & son quartier retiré , dès que les premières Troupes de l'Ennemi commencerent à sortir du défilé du Rœux. Il est d'une verité constante , qu'il y avoit au moins quatre heures que ce Camp , qui couvroit le Quartier général , étoit détendu , & que tout étoit repassé en-dedans du ruisseau , lorsque le combat commença ; ce que l'Ennemi ne pou-

voit ignorer, puisque ce mouvement s'étoit fait à sa vûë, & en plein jour. Je puis d'autant mieux assurer cette verité, que c'étoit moi qui commandois ce Camp séparé de l'Armée, pour couvrir le Quartier général, & qui soutins le combat à l'Abbaïe de Saint Denys.

Ainsi donc on peut dire, que le combat de Saint Denys n'a eu de raison, que celle du seul chagrin de M. le Prince d'Orange, de voir la Paix faite dans un tems qu'il souhaitoit la continuation de la Guerre, ou le dessein de troubler cette Paix par un événement, qui ne pouvoit pourtant produire aucune décision dans les circonstances, & de la maniere que ce Prince cherchoit à se le procurer. En effet il est encore vrai, que quand même M. de Luxembourg auroit laissé ce Corps en-delà du ruisseau, & qu'il eût été entièrement détruit par l'Ennemi, cet avantage ne lui auroit produit, que la ruine de cinq Bataillons & d'un Régiment de Dragons le jour de la Paix, & ne pouvoit jamais conduire ce Prince à une action générale. n.

même à la petite gloire d'avoir fait lever le blocus de Mons.

*Combat de Walcourt en 1689.*

L'année 1689. me fournit l'exemple d'un combat, dont j'avouë que je ne connois pas l'espèce. C'est celui du combat de Walcourt, donné par une Infanterie à découvert, contre les murailles de cette petite Ville. C'étoit M. le Maréchal d'Humieres, qui commandoit l'Armée du Roi.

Je n'ai point de réflexion instructive à faire sur ce sujet, que celle de dire, que ce combat ne doit jamais être cité, que pour en défendre l'imitation.

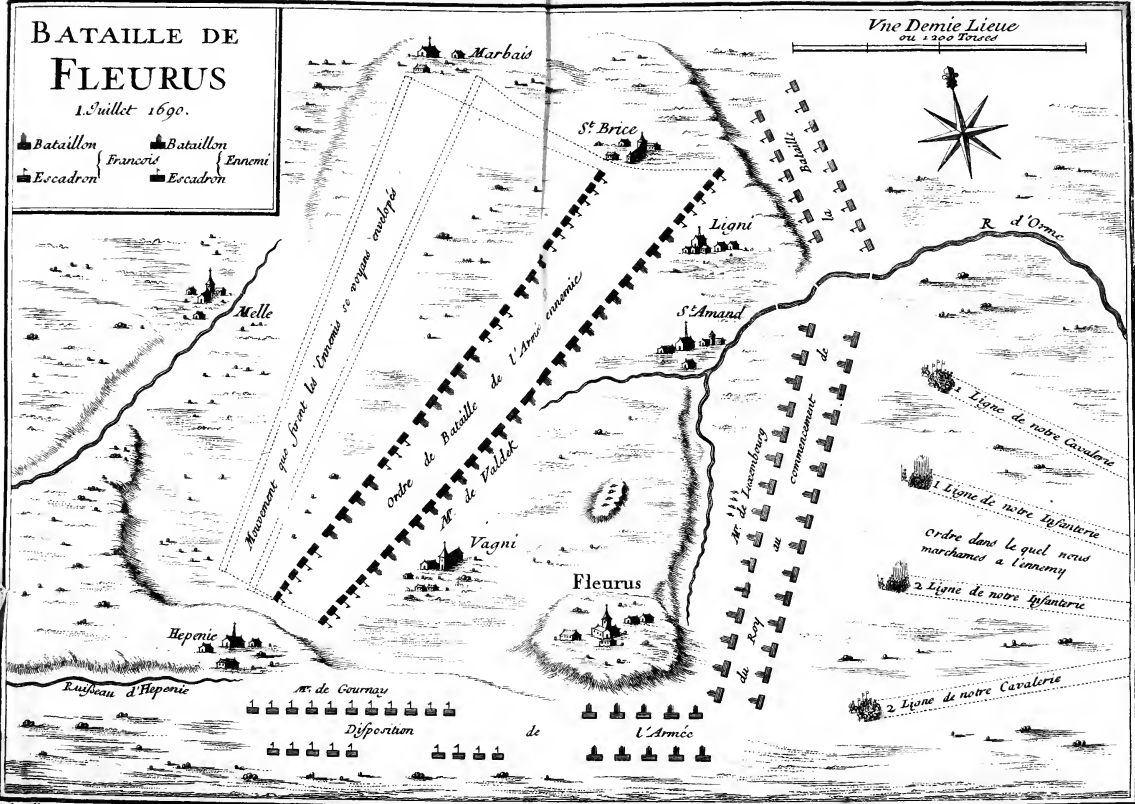
*Bataille de Fleurus en 1690.*

L'année 1690. me fournira de belles réflexions à faire sur les Batailles de Fleurus & de Staffarde, qui sont de la premiere espèce des grandes actions, parce que les Armées étoient en bataille, lorsqu'elles ont commencé à combattre, &

# BATAILLE DE FLEURUS

1 Juillet 1690.

■ Bataillon	{	■ Bataillon
■ Escadron		■ Escadron
		Ennemi



BATAVIA

1794

1794

1794

1794

1794



qu'elles se sont abordées par tout leur front , avec des circonstances pourtant si différentes, qu'elles feront juger , que jamais deux Batailles ne peuvent se ressembler en tout , & que ceux qui veulent se perfectionner à la Guerre , doivent chercher dans les Histoires, & dans les Relations des Batailles , des instructions que le manque d'expérience ne leur a pû fournir sur cette espèce.

Comme j'ai parlé de ce qui a précédé le moment de la Bataille de Fleurus , lorsque j'ai discuté la matière des Chapitres précédens , je m'arrêterai seulement ici à ce qui regarde le sujet de ce Chapitre , qui est celui des Batailles, & je ferai voir, que la seule supériorité du génie de M. de Luxembourg sur M. de Waldec, fit la décision de cette grande journée. Le succès n'en fut dû qu'au tems que prit M. de Luxembourg, pour faire faire à la Cavalerie de son aîle gauche un mouvement , que l'Ennemi ne put connoître , parce qu'il fut fait hors de sa vûë, quoique fort proche de lui.

Voici quel fut ce ſçavant & judicieux mouvement , qui n'a pû être penſé que par un grand homme , dont le coup d'œil fut ſi juſte , qu'il ſçut qu'il auroit précifément le tems de faire ce mouvement , ſans que ſon Ennemi en pût avoir la connoiſſance , parce qu'il auroit été trop hazardeux à faire , ſi l'Ennemi eût pu connoître qu'il ſe faiſoit.

M. de Waldec étoit en bataille ſur un terrain , qui s'élevoit un peu à ſa droite ; par conſéquent ce terrain un peu élevé formoit un petit revers , que l'extrémité de la droite ne voïoit point , & qui diminuoit toujours ſur la plaine , à meſure qu'il s'approchoit du terrain , par lequel M. de Luxembourg marchoit à ſon Ennemi.

Ce fut ce moment précieux de l'arrivée du front de l'Armée du Roi , à l'endroit où ce terrain étoit aſſez élevé , pour que M. de Waldec ne pût plus voir la continuation de la marche de l'aîle gauche de Cavalerie ; ce fut, diſ-je , ce moment précieux , que M. de Luxembourg ſaiſit avec une capacité ſurprenante,

DU M. DE FEUQUIERE. 265  
prenante, pour ordonner à M. de Gournai, très-bon Officier de Cavalerie, de profiter de ce revers, qui déroboit à l'Ennemi la connoissance du mouvement qui se faisoit, & pour porter toute la gauche de Cavalerie sur le flanc droit de l'Ennemi, avec l'attention dans sa marche, de se trouver par la droite de sa gauche rejoint à la gauche de l'Infanterie, dans le même tems qu'elle seroit à portée de charger le front de l'Infanterie ennemie.

Ce mouvement hazardeux, s'il avoit pû être vû par l'Ennemi, mais décisif pour le gain de la Bataille, aiant été aussi capablement exécuté, qu'il avoit été judicieusement pensé, toute l'aîle gauche de Cavalerie de l'Armée du Roi se trouva en potence sur le flanc de l'aîle droite de l'Ennemi, quoiqu'elle tint à notre ligne d'Infanterie.

L'Ennemi se trouva ainsi débordé, & pris en flanc par une Armée, qu'il croïoit marcher à lui par un front égal à celui qu'il occupoit; de sorte que se trouvant chargé en flanc à sa droite, dans le même tems

que son centre & sa gauche se trouvoient abordés par le centre & la droite de l'Armée du Roi , il ne fut pas possible à M. de Waldec de remédier au désordre de sa droite. Ce désordre se communiqua aisément au centre & à la gauche ; ce qui causa l'abandon du champ de Bataille , la perte de toute l'Artillerie , & de presque toute l'Infanterie , parce que M. de Waldec qui en avoit trop placé dans le Village de Ligny , ne la put retirer , dès qu'elle fut abandonnée par la Cavalerie.

Ce récit fait connoître , qu'un champ de Bataille , même choisi avec attention par le Général qui y veut attendre ses Ennemis , ne peut être si uni , si ouvert , ni si égal , pour les avantages de sa situation , qu'un Général plus capable ne puisse trouver les moyens , de profiter de quelque petit avantage du terrain , qui souvent lui procure une décision glorieuse & heureuse.

Cette journée doit être mise avec raison au nombre des plus belles de M. de Luxembourg , par sa grande capacité dans la science de la Guer-

DU M. DE FEUQUIERE. 267  
re, la justesse de son jugement, &  
la vivacité de son exécution. Car  
dans cette occasion, ce grand Ca-  
pitaine a capablement pensé, dans  
le moment de sa marche à l'Ennemi  
pour le combattre; il a jugé avec  
une justesse infinie du tems qu'il lui  
falloit, pour se mettre en état d'exé-  
cuter ce qu'il avoit pensé; & il l'a  
exécuté avec une vivacité, qui n'a  
pas laissé à son Ennemi le tems de  
remédier au coup fatal qu'il lui por-  
toit.

### *Bataille de Staffarde en 1690.*

Dans la même année 1690. &  
presque dans le même tems, M. de  
Savoie perdit la Bataille de Staffarde  
contre l'Armée du Roi, comman-  
dée par M. de Catinat. Ce Prince  
dans cette occasion fit un assez grand  
nombre de fautes dans sa disposi-  
tion, pour leur pouvoir attribuer  
la perte de la Bataille. Voici quelles  
elles furent.

Quoique le dessein de M. de Sa-  
voie fût de combattre l'Armée du  
Roi, lorsqu'elle passeroit le Pô près  
de Salusses, il reçut cependant la Ba-

taille, & ne la donna pas ; & il la reçut , parce qu'il se crut bien posté , & son champ de Bataille avantageux , quoiqu'il ne le fût pas autant qu'il auroit pû l'être , si ce poste avoit été plus judicieusement occupé par son Armée.

La droite étoit couverte & appuyée au ruisseau , qui passe à l'Abbaïe de Staffarden , & sur le bord duquel il y avoit d'espace en espace d'assez grosses cassines , pour pouvoir mériter d'y mettre de l'Infanterie , laquelle auroit appuyé & protégé les droites de ses deux lignes. Au lieu de porter ses aîles à ces cassines , il les laissa à quelque distance de sa ligne , & y mit de l'Infanterie , qui n'étant pas protégée de la ligne , au moins d'assez près , y fut successivement forcée par l'Armée du Roi , avant même qu'elle attaquât le front de l'Ennemi.

Cette première faute fit perdre à M. de Savoie assez considérablement d'Infanterie , avant que la Bataille commençât sur le front des Armées. Sa gauche pouvoit être couverte d'une vieille digue du Pô ,

au-delà de laquelle le terrain jusqu'au Pô étoit fort marécageux ; mais ce Prince négligea un recoude que faisoit cette digue , & ne l'occupa point.

S'il avoit appuié sa gauche à ce recoude , qui se trouvoit à même hauteur des caïlines de la droite , dont je viens de parler , les droites & les gauches de cette Armée auroient été également bien appuiées, avec cet avantage à la gauche, que le terrain en-dedans de ce recoude étant beaucoup plus étendu que celui du dehors , par lequel il falloit que nous abordassions ce front appuié , une partie de la Cavalerie de la gauche de M. de Savoie auroit pû charger en flanc celle du Roi , dès qu'elle auroit voulu s'étendre au-delà de ce recoude , en cas qu'on en eût pû déplacer l'Infanterie ennemie.

Par le récit de cette mauvaise disposition de l'Armée de M. de Savoie pour la droite & la gauche , l'on voit que le front de la premiere ligne étoit également hors de portée , de soutenir à la droite l'Infan-

terie qui étoit dans les cassines ; & d'empêcher à la gauche, que l'Infanterie de l'Armée du Roi ne se portât jusqu'à ce recoude.

En y arrivant, elle fut allongée le long du coude de cette digue, où elle trouva sous son feu l'aîle gauche de Cavalerie de l'Ennemi, qu'elle força bien-tôt à quitter son terrain, pour se placer plus en arriere, que n'étoit le front de son Infanterie, \* ce qui donna à la Cavalerie de la droite de l'Armée du Roi, qui jusqu'à ce tems-là étoit derriere l'Infanterie, \* le moïen d'occuper presque le même terrain sur lequel étoit l'aîle gauche de Cavalerie de l'Ennemi ; après quoi l'Infanterie devenue inutile à cette digue, puisqu'elle y avoit operé ce qu'elle avoit voulu, qui étoit de déplacer l'aîle gauche de Cavalerie de l'Ennemi ; cette Infanterie, dis-je, s'étendant sur sa gauche, rejoignit le front de l'Infanterie de l'Armée dans son ordre de bataille, & marcha au front de l'Infanterie ennemie, qui fut bientôt emportée & battuë.

Si la disposition de M. de Savoie



avoit été exempte des fautes, dont je viens de parler, il est apparent que l'Armée de ce Prince n'auroit pas été si aisément battue, parce que l'Armée du Roi étoit tombée dans un inconvénient, qui ne put être réparé qu'après la Bataille gagnée. Voici quel il fut.

M. de Quinson Maréchal de Camp commandoit l'aîle gauche de Cavalerie, lorsque l'Armée se mit en mouvement pour marcher à l'Ennemi. Il voulut s'ouvrir sur la gauche, afin de laisser suffisamment, de terrain au centre & à la droite, pour marcher de front, & par ce mouvement il se trouva, sans s'en appercevoir, au-dehors de la source du ruisseau de Staffarden, & ne connut qu'il étoit séparé de l'Infanterie, que quand le ruisseau ne put plus être passé par la Cavalerie. Pendant tout le tems que la Bataille dura, qui fut de plus de six heures, il ne put que cottoïer le ruisseau, pour y trouver un endroit où il pût le passer; ce qu'il ne trouva qu'à l'Abbaïe de Staffarden, qui étoit derriere l'Armée ennemie, où

il y avoit un pont sur le ruisseau ; & cela même après la Bataille gagnée. Ainsi cette Bataille se donna & se gagna sans aîle gauche.

Dans cet exemple je trouve la punition d'un Général, qui fait battre son Armée, pour n'avoir pas eû assez de capacité, pour connoître les avantages qu'il pouvoit tirer du terrain, sur lequel il avoit résolu de recevoir la Bataille, que son Ennemi venoit lui donner. Cette capacité est pourtant bien au-dessous de celle du Général, qui sçait sur le champ décider sur le parti le plus avantageux, \* qui n'a pas le tems de réfléchir, & en qui il faut que la première pensée soit la plus judicieuse, & seule sûre, pour parvenir à battre son Ennemi.\*

### *Combat de Leuse en 1691.*

L'année 1691. me fournit un exemple de la seconde espèce des grandes actions dans le Combat de Leuse.

M. le Prince d'Orange étoit campé à la fin de la Campagne à Leuse, & M. de Luxembourg étoit avec

DU M. DE FEUQUIERE. 273  
d'Armée du Roi sous Tournai, où  
il ne paroïssoit penser qu'à voir la  
séparation des Ennemis, pour faire  
aussi-tôt entrer l'Armée du Roi dans  
ses quartiers d'hiver.

La distance de Tournai à Leuse  
étant assez considérable, pour faire  
présumer à M. le Prince d'Orange,  
que son Armée étoit hors de por-  
tée d'avoir rien à craindre de la part  
de M. de Luxembourg, en décam-  
pa. Ce Prince crut qu'il lui suffisoit,  
de laisser à la tête du Camp qu'il al-  
loit quitter, un Corps considérable  
de Cavalerie, jusqu'à ce que son  
Armée eût entièrement passé le  
ruisseau de la Catoire, qui étoit  
derriere son Camp. Il négligea de  
placer de l'Infanterie aux ponts,  
qui étoient sur ce ruisseau, pour re-  
cevoir son arriere-Garde de Cava-  
lerie, & la protéger au passage des  
ponts, en cas qu'elle fût poussée.

M. de Luxembourg, dont le des-  
sein étoit d'entreprendre sur son  
Ennemi lorsqu'il décamperoit, étoit  
attentif sur ce mouvement, pour  
en profiter, en cas qu'il ne fût pas  
fait avec prudence & précaution.

Aiant ſçu que l'Ennemi devoit dẽcamper le lendemain , & prendre ſa marche en arriẽre , il penſa que ſi M. le Prince d'Orange nẽgligeoit de placer de l'Infanterie au ruiſſeau de la Catoire , il pourroit entreprendre ſur ſon arriere-Garde. Ce Gẽnẽral partit donc de Tournai la nuit avec un Corps de Cavalerie , & arriva à Leuſe de bon matin , ſans que l'Ennemi en eũt aucune connoiſſance , parce que l'Officier gẽnẽral qui commandoit l'arriere-Garde de l'Armẽe de M. le Prince d'Orange , n'avoit pas un Parti au-delà de Leuſe , pour ẽtre informẽ s'il venoit des Troupes à lui.

Ainſi M. de Luxembourg toũjours vif dans l'exẽcution , traversa Leuſe avec une diligence extrẽme ; & aiant trouvẽ cette Cavalerie d'arriere-Garde , qui n'ẽtoit pas ſeulement en bataille par nẽgligence , mais comme allongẽe en colonne ſur les Ponts , oũ elle devoit paſſer le ruiſſeau , il la fit charger ſi brufquement , qu'elle n'eut pas le tems de ſe former en ligne ; il la battit entiẽrement , & la mena juſqu'au

DU M. DE FEUQUIERE. 275  
ruisseau , où son désordre fut fort grand , parce que comme je l'ai dit, il n'y avoit point d'Infanterie placée à ce ruisseau , pour recevoir cette Cavalerie.

Ce fut là où finit le combat , parce que les colonnes d'Infanterie qui étoient encore près du ruisseau , y revinrent , sans y pouvoir produire aucun effet , que celui d'être les spectatrices du désordre de leur arriere-Garde , & de la satisfaction que M. de Luxembourg devoit avoir du châtimement qu'il venoit de faire d'un Général présomptueux , qui avoit crû pouvoir décamper de devant lui , sans prendre toutes les précautions nécessaires pour la sûreté d'une arriere - Garde d'Armée , qu'on est obligé de laisser pour un tems séparée par un défilé , de quelque nature qu'il soit.

Cet exemple justifie mes maximes sur cette maniere de marcher en arriere , lorsqu'on est à portée de son Ennemi ; \* & fait voir , qu'il est dangereux à un Général de se croire légèrement hors de portée de son Ennemi , pour en être à une distance

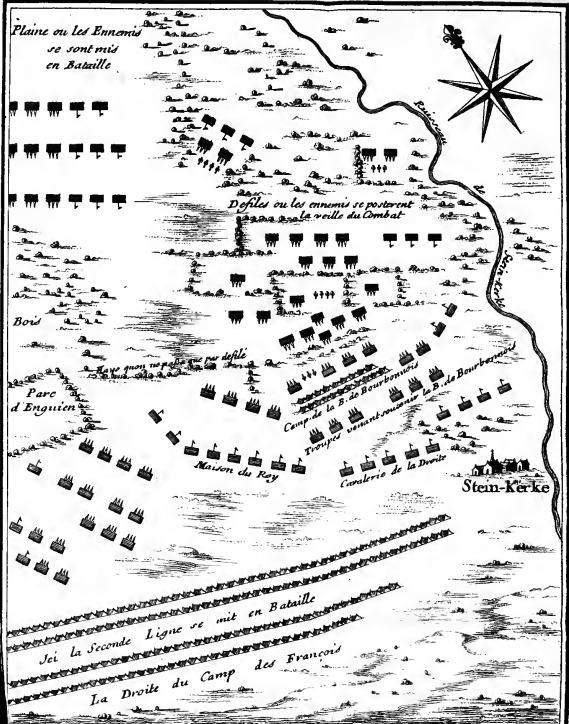
raisonnable , parce que cet Ennemi peut avoir sçu assez tôt le mouvement que l'on a résolu de faire , \* pour se mettre en état d'en profiter , comme il est arrivé au combat de Leuse.

Cette action fait encore sentir, qu'un Général dans la pensée que son Armée est hors de portée de celle de son Ennemi , ne doit jamais se négliger sur les attentions à prendre pour la sûreté de ses mouvemens. Il ne s'en doit jamais faire aucun à la guerre que de la même manière , & avec les mêmes précautions , que s'ils étoient faits en présence de l'Ennemi. Dailleurs par la tolérance pour la négligence dans le service & dans les mouvemens , un Général autorise les Troupes à s'accoutumer au relâchement & à l'inapplication.

*Bataille de Steinkerque en 1692.*

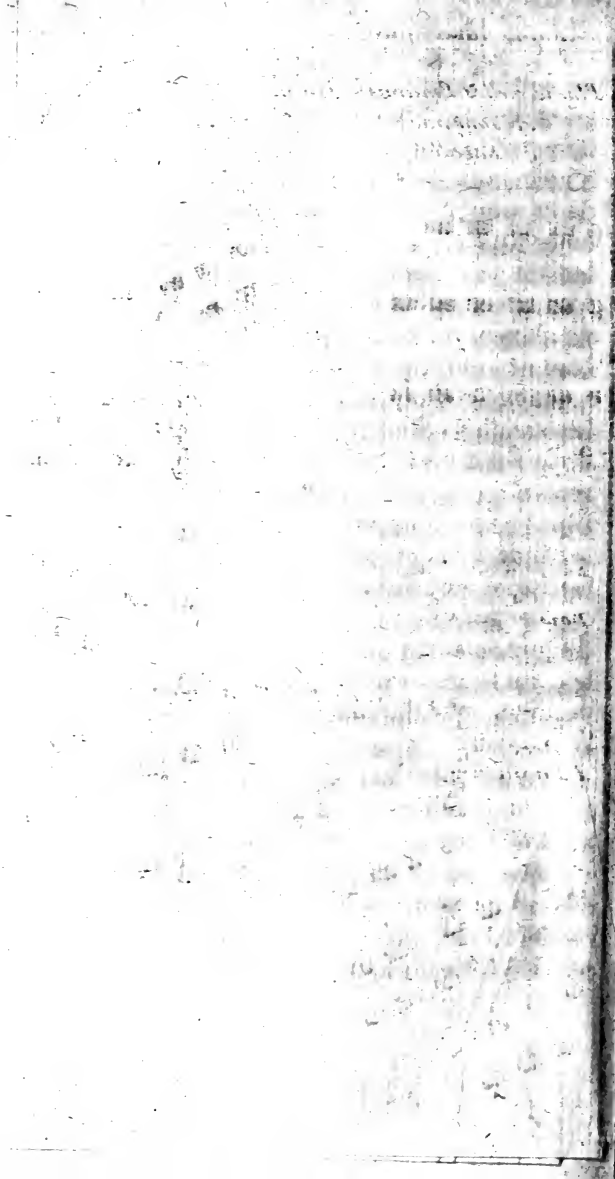
L'année 1692. me fournit un exemple remarquable de la seconde espèce dans le combat de Steinkerque , sur lequel il y a plusieurs réflexions à faire.

Plaine ou les Ennemis  
se sont mis  
en Bataille



# PLAN DU COMBAT DE STEIN-KERKE

Au commencement de l'action le 3 Aoust 1692.





Après la prise de Namur, le Roi aiant quitté l'Armée, en laissa le commandement à M. de Luxembourg, qui fut seulement chargé de la conservation des conquêtes & du païs. Ainsi ce Général se contentoit d'observer soigneusement M. le Prince d'Orange, qui chagrin de n'avoir pû empêcher la perte de Namur, cherchoit dans les mouvemens qu'il faisoit faire à son Armée, les occasions d'entreprendre sur celle du Roi, où au moins de subsister aux dépens d'un païs, dont les Espagnols n'étoient plus les maîtres.

M. de Luxembourg étoit campé, sa droite à Steinkerque, & sa gauche à Anghien; & M. le Prince d'Orange entre Tubise & S. Arnelle, païs fort couvert, & rempli de défilés, qui séparoient les deux Armées.

Ainsi il paroïssoit impossible, qu'il pût se passer une action générale entr'elles. Cependant M. le Prince d'Orange aiant découvert que M. de Luxembourg étoit en commerce avec un homme de sa secrétabilité, qui instruisoit réguliè-

ment ce Général de tout ce qui venoit à sa connoissance , ce Prince résolut de se prévaloir de cette découverte , pour cacher la marche de son Armée sur celle du Roi.

Pour cet effet il arrêta secrètement ce secrétaire dans son Cabinet, & le força d'écrire en sa présence à M. de Luxembourg, & de lui mander, que le lendemain l'Armée de M. le Prince d'Orange feroit un grand fourage de l'autre côté du ruisseau de Steinkerque , devant la droite de l'Armée du Roi , & que pour couvrir ce fourage , il marcheroit cette même nuit un Corps considérable d'Infanterie avec du canon , pour occuper les défilés qui séparoient les Armées , afin que le fourage ne fût point troublé à son retour

Ce faux avis porté à M. de Luxembourg, comme bon, & de la part d'un Espion qu'il croïoit fidèle & sûr , fut cause que ce Général négligea celui qui fut donné par un Partisan , qui étoit à la guerre , qui lui mandoit, que tous les défilés qui séparoient les Armées , étoient

pleins d'Infanterie, de Cavalerie, & de canon ; & comme ce que lui marquoit le Partisan , se trouvoit conforme à l'avis qu'il avoit reçu de son Espion , il crut que ces Troupes avancées dans les défilés , n'étoient que l'effet des précautions , qu'il sçavoit par ce faux avis que M. le Prince d'Orange devoit prendre , pour la sûreté de son fourage.

Ainsi ne pouvant troubler un fourage , pour la sûreté duquel l'Ennemi prenoit de si grandes précautions , il demeura tranquille dans son Camp , jusqu'à ce qu'il apprit , que tout à coup l'Armée Ennemie sortoit de toutes parts des défilés , qui étoient fort près de la tête de son Camp , qu'elle se mettoit en Bataille , & que la Brigade de Bourbonnois , qui étoit campée hors de la ligne , couvrant l'aîle droite de Cavalerie , étoit déjà attaquée par un Corps d'Infanterie , qui lui étoit fort supérieur.

Dans cette surprise presque générale sur tout le front de l'Armée , M. de Luxembourg se servit de toute sa vivacité ordinaire. Dans

un moment l'Armée eut pris les armes , & se trouva en Bataille à la tête de son Camp. Ce Général porta même un si prompt secours à la Brigade de Bourbonnois , qui avoit perdu son Camp , & abandonné quelques pieces de canon placées à sa tête , que l'Ennemi exécutoit déjà contre l'Armée du Roi , que cette Brigade , & les Troupes qui avoient marché à son secours , chasserent les Ennemis de ce poste qu'ils venoient d'occuper , reprirent notre canon ; ainsi l'affaire commença à se rétablir à la droite.

Le front de l'Ennemi , qui devoit attaquer notre front , trouva des difficultés à l'aborder , parce qu'il y avoit en des endroits des haïes , assez claires pourtant , qui entouroient de petites prairies ; desorte que cette lenteur à aborder la ligne par tout son front en même tems , donna à nos Troupes le tems de se former , lorsque l'Ennemi enflé du bon succès de sa gauche contre la Brigade de Bourbonnois , voulut venir à la charge. Il trouva une si grande résistance de notre part , que  
non

non seulement il ne put aborder notre front , mais même il fut contraint de se remettre en arrière , lorsqu'il vit que les Troupes de sa gauche , avoient perdu le terrain du Camp de la Brigade de Bourbonnois.

Ce terrain abandonné par tout le front , donna le moïen à notre premiere ligne de s'avancer , & de donner par ce mouvement un espace suffisant à la seconde ligne , pour se former derriere la premiere. Car jusqu'alors nos deux lignes avoient bien été sous les Armes , mais seulement à la tête de leur Camp ; desorte que le Camp de la premiere se trouvoit encore tout tendu entre les deux lignes.

Enfin tout le front de l'Armée , qui venoit de se faire un champ de Bataille à la faveur de son feu , s'avança sur l'Ennemi , qui étant mis un peu en désordre par la perte d'hommes qu'il avoit faite , fut rejeté en confusion dans les défilés , dont il étoit sorti pour combattre , & contraint d'abandonner le canon qu'il avoit porté à sa tête , & un

champ de Bataille couvert de dix à douze mille morts.

Il est pourtant vrai-semblable de croire, que si la droite de l'Ennemi destinée à attaquer Anghien & notre gauche, ne s'étoit point égarée la nuit dans sa marche, & si elle avoit attaqué la gauche, en même tems que le combat avoit commencé à la droite & au centre, il auroit été bien plus difficile à M. de Luxembourg de soutenir un effort général, depuis la droite jusqu'à la gauche, dans une circonstance aussi imprévûe.

Ce combat est le plus sanglant qui ait été donné de cette guerre. On ne lui a pas donné le nom de Bataille, quoique de notre part l'Armée fût en bataille, mais seulement celui de combat, parce qu'effectivement le front n'a pas chargé en même tems partout, mais successivement. Le récit que je viens d'en faire m'engagera à plusieurs réflexions ; les uns regarderont M. le Prince d'Orange; les autres M. de Luxembourg.

Il est certain, qu'il n'est pas pos-

DU M. DE FEUQUIERE. 283  
sible à un Général de se servir plus  
avantageusement de la découverte  
d'un Espion domestique, que M.  
le Prince d'Orange le fit en cette  
occasion. Il est certain même, que  
le dessein de ce Prince étoit grand,  
& devoit réussir, s'il avoit été aussi  
vivement exécuté, qu'il avoit été  
judicieusement conduit au point de  
de son exécution.

Car enfin M. de Luxembourg  
n'avoit fait aucune attention aux  
avis donnés par son Partisan. D'ail-  
leurs tout ce que ce Partisan lui en-  
voïa dire se trouvoit si conforme  
au faux avis, que M. le Prince  
d'Orange lui avoit fait donner par  
cet Espion découvert, qu'il ne ser-  
vit qu'à lui confirmer la fidélité  
exacte de son Espion, & ne put le  
mettre en aucune défiance. Ce qui  
paroissoit d'autant plus raisonnable,  
que le Partisan qui ne pouvoit voir  
que ce qui se faisoit à la tête des  
défilés, & qui ne pouvoit porter sa  
vûë sur ce qui se passoit à la queue,  
n'étoit en état d'informer M. de  
Luxembourg, que de ce qu'il  
croïoit avoir déjà appris par son  
Espion.

A a ij.

Ainsi donc l'Armée du Roi , avec des défilés fort longs & fort difficiles à passer , commandée par un Général fort vigilant , alloit être surprise dans son Camp , & battue , si M. le Prince d'Orange avoit , comme je l'ai dit , aussi vivement exécuté , que judicieusement pensé.

Ce Prince ne devoit pas se former , & se mettre en bataille à la sortie des défilés. Comme il marchoit sur plusieurs colonnes , qu'il débouchoit par plusieurs défilés , toutes ces colonnes devoient attaquer le front du Camp qui leur étoit opposé , afin de porter par tout la difficulté de prendre les Armes , & de former un front. Il lui suffisoit que ses colonnes pénétraissent ce Camp , pour mettre le désordre partout , & pour faire prospérer en un moment les efforts , qu'il faisoit faire en colonne par les Troupes de sa première ligne.

Voilà comme il devoit se conduire pour l'attaque du Camp avec les Troupes de sa première ligne. Celles de la seconde devoient se mettre en Bataille , tant pour soute-



nir la premiere, qui attaquoit en colonne, que pour montrer à notre Armée ce front prêt à agir, & lui ôter par cette démonstration la pensée de se former derriere le Camp, après l'avoir abandonné par l'impossibilité d'en conserver la tête.

L'attaque d'une Armée entiere surprise dans son Camp doit être exécutée par des colonnes fortes, qui ouvrent, qui pénètrent, & qui séparent le Camp. Cela suffit pour sa destruction. Un Champ de Bataille se trouve ordinairement à la tête du Camp, & presque jamais à sa queue.

Ainsi donc il ne faut pas donner le tems à une Armée, que l'on veut surprendre dans son Camp, de se mettre en bataille à la tête de son Camp, & il faut l'aborder avec tant de vivacité, qu'on lui ôte la possibilité de se former à sa tête. Cela seul force l'Armée à une fuite honteuse, & en désordre, & à l'abandon de son Artillerie & de tous ses Bagages.

Voilà quelle a été la principale faute commise par M. le Prince

d'Orange, dans l'exécution d'un projet, d'ailleurs fort bien concerté, & fort heureusement conduit au point de son exécution.

A l'égard de M. de Luxembourg, il doit être loué de la vivacité avec laquelle il donna ses ordres, pour mettre son Armée en bataille, & remédia au premier désordre de la droite; de la hardiesse avec laquelle il fit prendre un Champ de Bataille à son Armée, qui n'en avoit point au commencement de l'action, & de la conduite avec laquelle il profita du premier mouvement en arrière qu'il vit faire à l'Ennemi, pour le rejeter dans ses défilés, & le mettre en désordre.

Dans cet exemple je trouve une réflexion générale à faire, utile à tous ceux qui se trouvent chargés des affaires, soit de Guerre, soit de Politique. C'est qu'on doit toujours comparer tous les différens avis, que l'on reçoit sur un même sujet, sans que la prévention de la sûreté de l'un fasse négliger la moindre précaution, pour se garantir contre l'événement, que pourroit avoir

celui que l'on aura crû le moins sûr, en cas qu'il se trouvât pourtant être le plus véritable.

Quoique de tous les avis, ceux qui viennent d'un correspondant, ou d'un Espion, dont on a souvent éprouvé la fidélité, paroissent devoir être les plus sûrs, il est pourtant possible que ce correspondant, ou cet Espion, qu'on croit le plus fidèle, puisse être double, ou qu'il puisse avoir été découvert, & forcé à donner un faux avis. C'est pourquoi il est toujours prudent, de comparer ensemble tous les avis que l'on reçoit sur un même sujet, & de chercher à s'assurer de la vérité de plusieurs manieres.

### *Combat du Spireback en 1692.*

En cette même année 1692. il se donna en Allemagne un assez grand combat sur une branche du Spireback, entre un Camp détaché de l'Armée de M. le Maréchal de Lorges, & l'Armée entière des Ennemis.

J'avois eu ordre d'aller prendre le commandement de neuf Batail-

lons, d'un Régiment de Cavalerie, & d'un Régiment de Dragons détachés de l'Armée, qui étoit à Markeim, & qui sous les ordres de M. de Melac devoient veiller à ce que l'Armée ennemie, campée auprès de Manheim, ne fît pas de pont sur le Rhin. M. de Melac étant tombé malade, notre Général m'ordonna d'aller prendre le commandement de ce Corps.

Lorsque j'arrivai, je trouvai qu'à la faveur d'une cruë du Rhin, l'Ennemi achevoit son pont, entre l'Isle de Santhouen & le Palatinat, sans que M. de Melac en eût eu connoissance; & même qu'il y avoit déjà plus de quatre mille hommes des Ennemis passés. Ce Corps seul étoit supérieur au mien, réduit par la maladie qui s'y étoit mise, à moins de trois mille hommes sous les armes. Je n'eus donc de parti à prendre, que celui de me couvrir de la branche du Spireback qui passe autour de Spire, & d'en donner promptement avis à notre Général, qui étoit à neuf lieuës de moi, afin de recevoir ses ordres; & en attendant,

DU M. DE FEUQUIERE. 289  
dant, de chicaner aux Ennemis le débouché de la digue d'Opau, à laquelle leur pont aboutissoit.

Cela me réussit durant vingt-quatre heures, pendant lequel tems je me retranchai sur le bord du Spireback, par le front que je pouvois occuper. Dans cette disposition j'attendis les ordres de M. le Maréchal de Lorges, & les Ennemis. Les ordres que je reçus de M. de Lorges furent de quitter ce poste, & de me retirer à Philisbourg, d'y passer le Rhin, & de lui aller marquer un Camp pour son Armée.

Il espéroit par ce mouvement de forcer l'Ennemi à repasser le Rhin ; mais lorsque je reçus cet ordre, il ne m'étoit plus possible de l'exécuter, parce que l'Armée ennemie étoit dans le Landwert de Spire, & n'étoit plus qu'à une portée & demie de canon de moi.

La lenteur de l'Ennemi à entrer dans le Landwert, & à faire sa disposition pour m'attaquer, fit qu'il ne marcha à moi que sur les quatre heures du soir. Je soutins son feu & ses efforts jusqu'à minuit, qu'il se

remit en arriere, laissant mille à douze cens hommes tués sur le front de l'attaque, avec fort peu de perte de mon côté, parce que j'étois retransché.

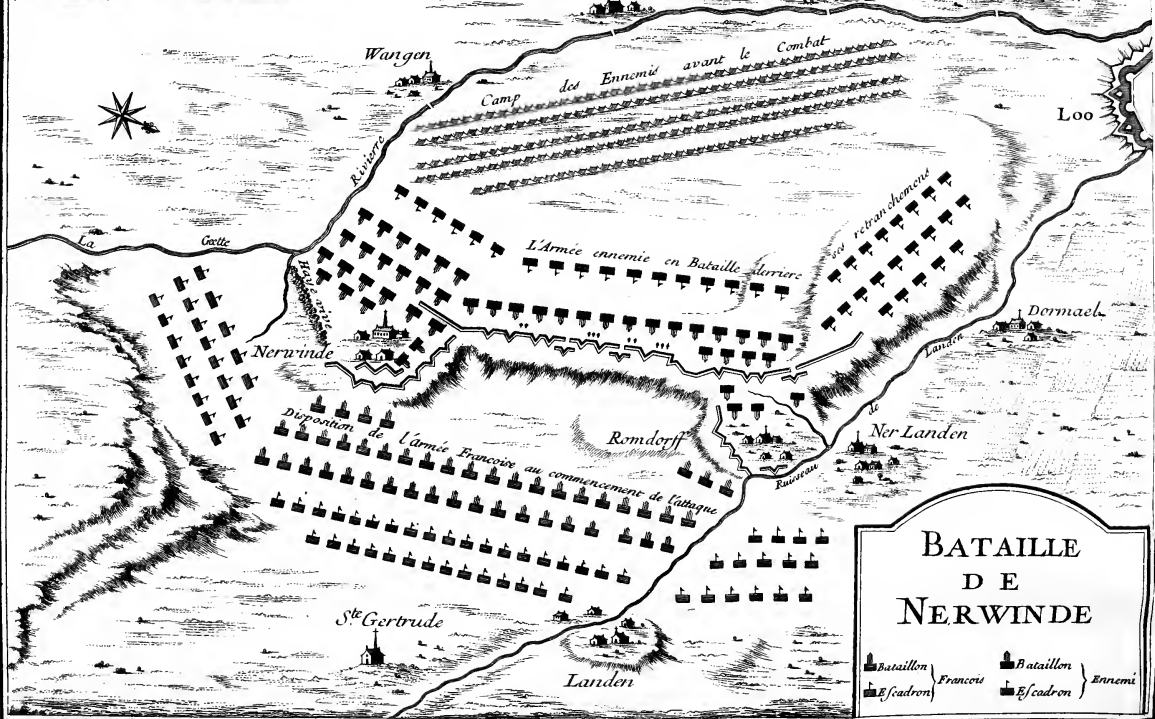
Deux fautes que l'Ennemi fit, sauverent ce foible Corps attaqué par quarante-deux Bataillons & cent Escadrons. La premiere fut sa lenteur à entrer dans le Landwert, & son attention sur le feu de cinq piéces de canon que j'avois. La seconde fut dans sa disposition pour m'attaquer, qu'il n'étendit que contre le front, que je pouvois lui opposer. S'il m'avoit embrassé, comme il le pouvoit facilement faire par sa supériorité, il est certain que j'aurois été accablé en fort peu de tems.

Le récit de ce combat servira d'exemple pour faire connoître, combien grand est le danger que court un petit Corps, qu'on laisse trop long-tems exposé à portée d'une Armée supérieure.





J'étois retenu par les ordres de M. le Maréchal de Lorges, & lorsque je reçus de lui celui de me retirer à Philisbourg par la petite Hollan-



Vne Lieue Commune



# BATAILLE D E NERWINDE

 Bataillon } Francoi  
 Escadron }  
 Bataillon } Ennemi  
 Escadron }



DU M. DE FEUQUIERE. 291  
de, l'Ennemi étoit trop proche de  
moi, pour le pouvoir exécuter. J'a-  
vois trois lieuës de plaine à passer  
près d'une Cavalerie de cent Esca-  
drons, qui m'auroit taillé en pièces  
dans ce trajet.

*Bataille de Nerwinde en 1693.*

L'année 1693. me fournit les ré-  
flexions à faire sur la Bataille de  
Nerwinde. Comme j'ai déjà parlé  
ailleurs de cette action, dans les ré-  
flexions sur les matieres des Chapi-  
tres précédens, je ne dirai ici que  
ce qui convient au Chapitre des  
Batailles.

L'Ennemi à la premiere vûë de  
la Cavalerie de l'Armée du Roi au-  
roit pû, s'il n'avoit point voulu com-  
battre, quitter son Camp, & mettre  
la Getthe devant lui. Il avoit plus  
de tems qu'il ne lui en falloit, pour  
faire avec sûreté ce mouvement ;  
mais il crut pouvoir rendre son po-  
ste si bon, que M. de Luxembourg  
n'oseroit l'y attaquer.

Voici quelle fut la disposition de  
M. le Prince d'Orange. Il retrancha

le front de son Camp où il le crut nécessaire; il mit de l'Infanterie dans le Village de Nerwinden, qui fut aussi retranché. Ce Village se trouvoit dans son centre, & par le derriere il tenoit à sa ligne d'Infanterie, & au retranchement par les flancs, de sorte qu'il ne pouvoit être embrassé. M. le Prince d'Orange occupa à sa gauche le Village de Romsdorff sur le bord du ruisseau de Landen; il retrancha aussi la tête de ce Village, qui par le flanc tenoit au retranchement. Sa droite étoit appuyée à la Getthe, & couverte depuis cette riviere jusqu'à Nerwinden d'une forte haie, qu'on ne pouvoit passer qu'en défilant un à un. Tout le front étoit couvert de plus de cent pieces de canon.

La disposition de M. de Luxembourg fut telle que je vais le dire. Ce Général, comme je l'ai déjà fait remarquer, étoit arrivé à la vûe du Camp ennemi sur les trois heures après midi, seulement avec son aîle droite de Cavalerie; le reste de l'Armée ne put arriver que depuis ce tems-là jusqu'à minuit. M. de

Luxembourg ne laissa pas de s'avancer avec sa Cavalerie, jusqu'à la hauteur du Village de Ste. Gertrude, où le front de la plaine étant assez ferré, il y plaçoit les Troupes sur plusieurs lignes, à mesure qu'elles arrivoient.

Les quatre premiers Bataillons qui arriverent, furent employés à chasser les détachemens de l'Armée ennemie, qui occupoient Landen, qui se trouvoit un peu à la tête de la gauche du Camp de l'Ennemi, & qui devoit le lendemain, jour de la Bataille, être la droite de l'Armée du Roi, lorsqu'elle marcheroit à l'Ennemi.

Cette premiere faute que fit M. le Prince d'Orange, en ne soutenant point ce Poste, & en l'abandonnant trop facilement, donna le moien à M. de Luxembourg de placer pendant la nuit plus de quarante Bataillons entre Landen & Romsdorff, & à la gauche de Landen, devant la gauche de l'Ennemi, dont la Cavalerie de l'aîle gauche n'ayant pas assez de terrain sur le front, ni même de fond pour se placer der-

rière l'Infanterie retranchée, fut obligée de se mettre en potence, la droite au dessus de Romsdorff, & la gauche sur Loo, faisant tête au ruisseau de Landen.

Cette disposition particulière de la gauche de l'Ennemi, dont je n'ai point parlé, en disant qu'elle étoit la générale pour son front, rendit cette aîle inutile pendant la Bataille, comme je le dirai dans la suite.

Voilà quelle fut la disposition de l'Infanterie de la droite de l'Armée du Roi pour l'attaque du lendemain.

La Cavalerie de la droite étoit, comme je l'ai dit, restée à la hauteur du Village de Ste. Gertrude, & les seize Escadrons de Dragons de la droite restèrent pendant la nuit à la droite de Landen, & furent avant que le combat commençât, placés au-dessus de ce ruisseau, vis-à-vis de l'aîle gauche de Cavalerie de l'Ennemi, tant pour la contenir, que pour chercher des passages sur le ruisseau, & agir contre le flanc de l'Ennemi, si l'occasion s'en présentoit.

Le centre où M. de Luxembourg,

DU M. DE FEUQUIERE. 295  
manque de front, s'étoit pendant la nuit placé sur onze lignes, tant de Cavalerie que d'Infanterie, fut par ce Général ébranlé entre cinq & six heures du matin, par un mouvement en avant si beau & si sçavant, que sa marche à l'Ennemi forma son ordre de bataille sur deux lignes; ce qui fut exécuté sous le feu du canon de l'Ennemi, qui avoit commencé à tirer à quatre heures & un quart du matin.

L'Infanterie de la gauche des premiere & seconde lignes fut destinée pour l'attaque du Village de Nerwinden, & l'aîle gauche de Cavalerie se plaça en s'étendant vers la Getthe devant la droite de l'Ennemi, avec ordre de pénétrer la haïe, que j'ai dit qui couvroit un peu de loin la droite de l'Ennemi, & de charger la Cavalerie de cette aîle, en cas qu'elle pût se former en dedans de la haïe, & suivant qu'elle verroit que l'attaque du Village de Nerwinden prospereroit; parce qu'il auroit été impossible à notre Cavalerie d'occuper ce terrain en dedans de la haïe, tant que l'Ennemi

uroit été le maître de ce Village.

Voilà quelle fut la disposition générale des deux Armées, au moment qui précéda la Bataille. Elle fait voir que du côté des Ennemis, quoique leur Armée fût en bataille derriere des retranchemens, cependant ce front retranché nous réduisoit à des points d'attaque, préalables à celle de tout le front ; c'étoient les Villages de Nerwinden & de Romfdorff, excédans le front retranché, qui ne pouvoit être abordé, sans essuier en flanc le feu de ces deux Villages.

Ainsi donc avant que de combattre l'Ennemi par tout son front, il falloit lui avoir fait abandonner les deux Villages, & par conséquent il falloit encore que l'Armée du Roi essuiât tranquillement le feu du canon de l'Ennemi, & celui du front du retranchement, au moins jusqu'à ce que le Village de Nerwinden fût emporté, & que les fronts de l'Armée pussent s'avancer au front du retranchement, pour l'attaquer en même tems.

Le combat commença sur les six

heures du matin par l'attaque du Village de Nerwinden , qui fut emporté en peu de tems. Mais comme l'ordre que M. de Luxembourg avoit donné , pour que sa droite attaquât le centre & la gauche de l'Ennemi , dans le moment que l'on verroit prospérer l'attaque du Village de Nerwinden , ne fut point exécuté par le Général qui commandoit la droite de l'Armée du Roi , les Troupes qui étoient entrées dans Nerwinden un peu trop en désordre , & qui n'avoient pas eu la précaution de se placer dans tout le travers du Village du côté de l'Ennemi , en furent chassées par l'Infanterie ennemie de la gauche , qui se déposa du front du retranchement , pour aller faire cette attaque.

Ce mouvement étoit vû de toute notre droite , & il fut proposé au Général qui la commandoit d'en profiter , en faisant sur le champ attaquer ce front , qui venoit d'être dégarni en partie de l'Infanterie , qui avoit marché pour reprendre Nerwinden. Ce fut en vain que cette proposition fut faite , quoique ce

mouvement & cette attaque eussent vrai-semblablement décidé du gain de cette Bataille dès ce moment même.

L'Infanterie de l'Armée du Roi qui avoit été chassée de Nerwinden , s'étant rétablie de son désordre, ce Village fut une seconde fois attaqué, & emporté par M. de Luxembourg. Mais les Troupes ne purent encore s'y maintenir, parce que ceux qui les commandoient, ne sçûrent pas se mieux placer dans le Village, qu'ils l'avoient fait la première fois, & furent une seconde fois rechassés par la même Infanterie de la gauche des Ennemis, qui s'étoit encore déplacée pour marcher à cette attaque; ce qu'elle fit aussi impunément que la première fois.

Par ce que je viens de dire il est aisé de comprendre, que si le Général de la droite de l'Armée du Roi avoit ces deux fois exécuté les ordres de M. de Luxembourg, & avoit fait attaquer la gauche & le front du retranchement, dans le tems qu'il voïoit que l'Ennemi le



DU M. DE FEUQUIERE. 299  
dégarnissoit, il est certain que non-seulement la Bataille de Nerwinde auroit duré cinq ou six heures de moins, mais qu'elle auroit infiniment moins coûté d'hommes.

Dans cet état M. de Luxembourg, qui n'étoit pas homme à se rebuter par ces deux attaques malheureuses, vint lui-même prendre à sa droite une partie de l'Infanterie qui y étoit, & la maison du Roi. Avec ces troupes fraîches il attaqua une troisième fois Nerwinden, & l'emporta.

Les Ennemis qui deux fois avoient impunément dégarni leur gauche pour reprendre Nerwinden, en furent punis cette troisième fois. Le Général de la droite aiant marché lui-même avec les troupes que M. de Luxembourg étoit venu prendre, je restai seul pour commander la droite, que je mis d'abord en disposition d'attaquer la gauche de l'Ennemi, dès qu'il m'en fourniroit l'occasion. C'est ce qu'il ne manqua pas de faire, en déplaçant encore son Infanterie, même plutôt qu'il n'avoit fait les deux première fois,

parce qu'il voïoit que M. de Luxembourg avoit attaqué le Village avec un plus grand nombre de troupes.

Je laissai donc marcher l'Infanterie ennemie, jusqu'à ce que je la jugeai hors de portée de revenir à son retranchement, avant qu'il pût être abordé par l'Infanterie du Roi. Je chargeai de cette attaque le Marquis de Crequi, & je me mis à la tête de la Cavalerie de la droite, que je menai à l'endroit du front de l'Ennemi, qui n'étoit fermé que par des chariots d'Artillerie mis en travers.

L'Infanterie ennemie de la gauche, qui étoit en marche pour aller soutenir Nerwinden, voyant toute la droite de l'Armée du Roi en mouvement vers le front du retranchement, & jugeant que l'Infanterie qui y étoit restée, ne seroit pas capable de soutenir l'effort de celle du Roi, voulut revenir à son poste; mais elle n'en eut pas le tems, parce qu'il se trouva abordé par l'Infanterie que le Marquis de Créqui y avoit conduite. Ainsi cette Infanterie ennemie, qui étoit de neuf bataillons, se forma en bataillon

DU M. DE FEUQUIERE. 301  
quarré, pour résister à la Cavalerie,  
avec laquelle j'étois entré dans les  
retranchemens.

Mais dans ce moment la destruction de ces neuf bataillons ne faisoit pas mon objet principal. L'endroit par où j'avois forcé le retranchement étoit le plus élevé du Camp de l'Ennemi, d'où je vois au-dessous de moi que M. le Prince d'Orange faisoit marcher toute sa droite, pour r'attaquer Nerwinden, ignorant encore que toute sa gauche étoit forcée.

Je mis donc la Cavalerie en Bataille, faisant tête au flanc de M. le Prince d'Orange, pour le charger, en cas qu'il s'avançât à Nerwinden. M. de Luxembourg à qui j'avois fait sçavoir que toute la droite étoit maîtresse de la gauche du Camp des Ennemis, fit en même tems faire un grand effort à toute sa gauche & à son centre, & se forma entre Nerwinden & le front de l'Ennemi, qui se trouvant trop ferré par un recoude de la Getthe, fut aisément débordé par notre gauche, & entièrement taillé en pièces, ou noyé

dans la Getthe. Ainsi toute la droite & le centre de l'Ennemi furent entièrement battus.

La Cavalerie ennemie de la gauche, qui n'avoit pas eu de place sur le front de la ligne, avoit été mise, comme je l'ai dit, en potence, faisant tête au ruisseau de Landen. Dès qu'elle vit l'Infanterie de la droite de l'Armée du Roi maîtresse du retranchement, elle ne songea qu'à se retirer à Loo; ce qu'elle fit assez paisiblement, parce qu'elle se trouvoit éloignée du lieu, où le fort de l'action venoit de se passer. Elle ne pouvoit même faire mieux, parce qu'elle n'avoit pas assez de terrain pour faire un mouvement, qui pût la mettre en état de charger de front les troupes de notre droite, qui avoient forcé le retranchement.

Ce fut ainsi que se termina la Bataille de Nerwinde, dans laquelle les Ennemis perdirent plus de dix-huit mille hommes, tués ou pris, cent quatre pièces de canon, & un nombre prodigieux d'Officiers, de Drapeaux, & d'Etendarts.

Il me paroît à propos de dire ici

une raison particuliere, qui fut en partie cause de ce que l'Infanterie du Roi, deux fois maîtresse de Nerwinden, ne pût s'y maintenir; c'est que dans ce pais-là les paisans dans les Villages, au lieu de haïes, séparent leurs héritages par de petits murs de terre, d'environ cinq pieds de haut & d'un pied d'épais, & que l'Infanterie qui abordoit en même tems les avenues retranchées & baricadées du Village, & ces petits murs qui se trouvoient sur la campagne, se resserroit sur l'Infanterie qui avoit chassé l'Ennemi des avenues retranchées, pour entrer avec elle dans le Village, & qu'ainsi elle ne pouffoit plus l'Ennemi que par un front, qui n'avoit d'étendue que la largeur de la rue, sans penser qu'il lui fût capital, pour se procurer un front, de démolir ces petits murs de terre, qui auroient pû l'être dans un moment du côté par où on avoit attaqué, & sans songer à border d'Infanterie ces petits murs, du côté par lequel le Village tenoit à la ligne, pour faire un front au moins égal à celui de l'Ennemi, lorsqu'il revien-

droit attaquer le Village ; ce qui étoit pourtant bien aisé à penser, puisqu'on voioit toute la ligne d'Infanterie de l'Ennemi placée à portée de revenir au Village ; desorte qu'effectivement lorsque l'Ennemi revint attaquer le Village, il aborda lui-même ces petits murs, qu'il ne trouva pas garnis de Troupes, en même tems qu'il abordoit l'avenüe du Village, qu'il avoit eû soin d'ouvrir de son côté. Ainsi il se trouvoit un front pour son attaque, plus étendu que celui que notre Infanterie occupoit pour sa défense.

Les Ennemis de la gloire de M. de Luxembourg on dit fort mal-à-propos, que ce Général auroit pû sur le champ profiter de cette grande Victoire plus qu'il ne le fit. Je renvoïe à ce que j'ai dit ailleurs, pour en faire connoître l'impossibilité, cette discussion n'étant pas du sujet de ce Chapitre.

Le récit de cette grande journée me servira donc à faire voir, qu'une Armée quoique bien retranchée par son front, & avec ses ailes couvertes, peut être attaquée, & battue  
par

DU M. DE FEUQUIERE. 305  
par une Armée égale ; parce que les  
mouvemens de l'Attaquant sont li-  
bres , son front sans embarras , &  
que souvent l'Attaqué n'a pû se don-  
ner assez de fond , & le faire occuper  
par un nombre de troupes suffisant ,  
pour résister à celui par lequel il est  
attaqué.

En ce cas ses aîles couvertes l'em-  
barrassent , plus quelles ne lui ser-  
vent , puisqu'elles restent sans ac-  
tion , par le manque de terrain pour  
faire leurs mouvemens. Cet Ennemi  
retranché n'ayant pas assez de fond ,  
pour placer toutes ses troupes sur  
plusieurs lignes , assez distantes les  
unes des autres , pour se pouvoir  
procurer une liberté entière dans  
leurs mouvemens , se trouve obligé  
à mettre des Troupes en potence ,  
lesquelles lui deviennent inutiles  
pour son front , dont elles ne peu-  
vent réparer le désordre , parce qu'el-  
les ne peuvent présenter un front  
capable de charger avec succès un  
Ennemi , qui a mis en désordre les  
Troupes qui gardoient le front re-  
tranché.

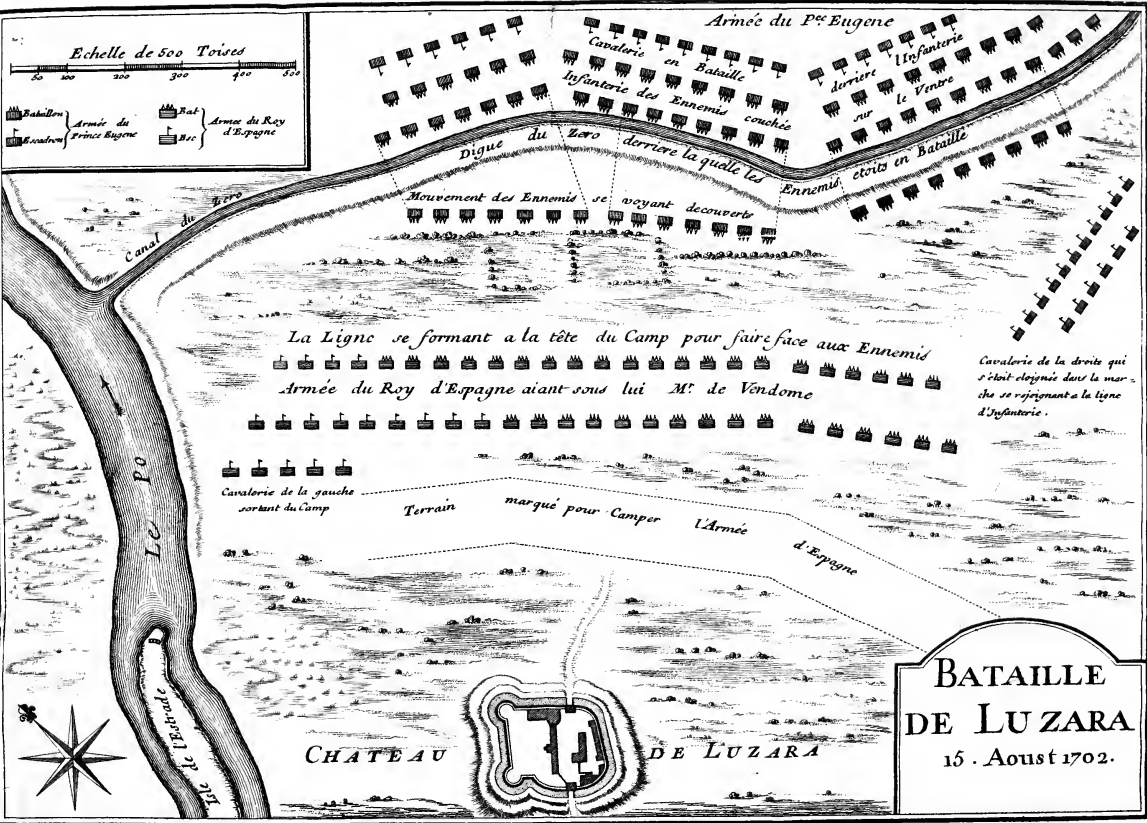
Ainsi dès que son front est ouvert, & que l'Ennemi qui l'a abordé peut s'y maintenir un peu de tems, il est certain qu'il faut qu'il perde de son terrain intérieur ; ce qui le mettant dans l'impossibilité de faire ses mouvemens, il faut de nécessité que le désordre de la tête se communique au reste de l'Armée, sur laquelle tombe ce premier front en désordre, & sans terrain pour se réformer, ou pour donner à la seconde ligne un espace libre, pour se porter en avant sur l'Ennemi.

*Bataille de la Marfaille en 1693.*

Cette même année 1693. me fournit encore des réflexions à faire sur la Bataille de la Marfaille, gagnée en Piémont par l'Armée du Roi, commandée par M. le Maréchal de Catinat.

M. le Duc de Savoie avoit poussé ce Général jusqu'au fond de la vallée de Pragelas. Il avoit ensuite pris le fort de Ste. Brigide au-dessus de la Citadelle de Pignerol. Il avoit bombardé la place, & se préparoit





Echelle de 500 Toises

50 100 200 300 400 500

Bataillon Armée du Prince Eugène  
Escadron Armée du Roy d'Espagne

Armée du P<sup>r</sup> Eugène

Cavalerie en Bataille

Infanterie des Ennemis couchée

Digue du zero

Mouvement des Ennemis se voyant decouvert

La Ligne se formant a la tête du Camp pour faire face aux Ennemis  
Armée du Roy d'Espagne aiant sous lui M<sup>r</sup> de Vendôme

Cavalerie de la gauche  
sortant du Camp

Terrain marqué pour Camper l'Armée d'Espagne

CHATEAU

DE LUZARA

BATAILLE  
DE LUZARA

15 . Aoust 1702.



à l'assiéger dans les formes.

M. de Catinat auroit peut-être pû s'opposer aux entreprises de ce Prince avec le Corps d'Infanterie qui étoit à ses ordres, fort supérieur à celui de M. le Duc de Savoie, si son plan général de défensive avoit été différent de ce qu'il étoit ; mais comme je ne parle ici que des Batailles, je n'entrerai pas dans cette discussion, en aiant parlé ailleurs.

Je dirai seulement, que dans la circonstance présente M. de Catinat n'avoit pas assez de Cavalerie, pour entrer dans la plaine de Piémont, & y combattre M. de Savoie, pour lui faire abandonner son dessein sur Pignerol. Il attendit donc dans la situation où il s'étoit mis, que la Cavalerie détachée de l'Armée d'Allemagne pour le venir joindre, fût arrivée.

Par la situation de M. de Savoie on voit, que M. de Catinat ne pouvoit plus assembler sa Cavalerie que dans la vallée de Suze, & déboucher ensuite par Rivoli, pour marcher à l'Ennemi. M. de Savoie qui

se faisoit un capital de tenir Pignerol ferré du côté du Pragelas , & qui étoit résolu de combattre l'Armée du Roi , en cas qu'elle marchât à lui par le côté du Piémont , laissa paisiblement déboucher M. le Maréchal de Catinat de la vallée de Suze.

Cette première faute de ce Prince étoit fort grande. Car il laissoit placer l'Armée du Roi entre son Armée & Turin ; & par conséquent , supposé que M. de Catinat eût pû faire vivre son Armée quelque tems où elle étoit , il est certain que pendant tout ce tems-là M. de Savoïe n'auroit rien pû tirer de Turin , ni du Piémont.

Mais comme ce Prince croïoit battre , au lieu qu'il fut battu , il comptoit qu'il détruiroit totalement l'Armée du Roi , qui n'auroit de retraite après le combat qu'à Suze ; & qu'après la Bataille gagnée , en faisant prendre le revers de cette vallée par Cumiane & Javen à toute son Infanterie , il empêcheroit que les débris de l'Armée ne pussent se rassembler à Suze , prendroit cette

DU M. DE FEUQUIERE. 309  
place dès qu'il se présenteroit devant, poursuivroit l'Armée jusques dans la Savoie, après quoi la prise de Pignerol lui seroit seure. Le projet étoit bon s'il avoit réussi, mais sujet à de trop grands inconvéniens, s'il ne réussissoit pas.

La seconde faute que fit M. de Savoie, fut celle de quitter trop tard le voisinage de Pignerol; de sorte qu'il ne put venir au devant de l'Armée du Roi qu'à Marfaglia, entre les ruisseaux de la Cisola & de Non, qui dans cette saison sont presque à sec.

L'avantage que ce Prince crut avoir trouvé dans cette disposition, étoit qu'il prenoit son champ de Bataille de manière, qu'en cas qu'il fût battu, il pouvoit se retirer au Pô du côté de Ville-Franche & de Salusses, & que si au contraire il battoit l'Armée du Roi, il se trouvoit à portée de faire passer, comme je viens de le dire, une partie de son Infanterie par Cumiane & Javen, pour achever de détruire l'Armée du Roi dans sa retraite par la vallée de Suze.

Cette disposition fait voir que M. de Savoie abandonnoit les hauteurs de Piofasc, où il auroit pû appuier sa gauche, en relevant sa droite vers le Sangon, de sorte que sa gauche se trouva sans protection, & que sa droite ne fut appuïée qu'aux petits bois de la Volvera, où il avoit jetté quelques Bataillons, & ces bois à proprement parler n'étoient que des broussailles, pénétra-  
bles même à la Cavalerie.

Par l'abandon des hauteurs de Piofasc, l'Armée du Roi eut le moïen d'étendre sa droite jusqu'au pied des hauteurs, & de déborder ainsi la gauche de l'Ennemi, par où son désordre commença, & se communiqua ensuite aisément au centre. La gauche & le centre se reploïant sur la droite, il fut facile à l'Armée du Roi de s'avancer sur le terrain du champ de Bataille de l'Ennemi, & de le lui faire abandonner.

Dans cet exemple de la première espèce des grandes actions, qui sont celles où les deux Armées sont en Bataille, & se chargent de front par

tout , je trouve plusieurs réflexions à faire , les unes sur la manière de combattre , les autres sur le choix du lieu où l'on veut combattre , & enfin sur les raisons pour combattre.

Sur la manière de combattre , je dirai qu'il est essentiel à un Général , qui veut recevoir la Bataille de son Ennemi , de le forcer au moins de la lui donner avec tous les désavantages , qui se peuvent trouver à l'attaque d'une Armée bien postée.

Si M. le Duc de Savoie avoit appuyé sa gauche aux hauteurs de Piosasc , comme je l'ai dit , il est certain que M. de Catinat auroit trouvé beaucoup plus de difficulté à battre son Armée , parce que ç'auroit été un préalable à M. de Catinat de déposter l'Infanterie ennemie de cette hauteur ; ce qui auroit pû être fort difficile par la nature du terrain , élevé & difficile à déborder en se soutenant sur la hauteur.

Sur le choix du lieu où l'on veut combattre , je dirai que si M. de Savoie s'étoit avancé avec toute son Armée au débouché de la Vallée de

Suze , il auroit été impossible à M. de Catinat de s'étendre dans la plaine devant ce Prince , pour le combattre. A la vérité par ce mouvement M. de Savoïe s'éloignoit de Pignerol , & laissoit M. de Catinat le maître de porter son Infanterie à cette Place , par les cols qui sont entre la Vallée de Suze & le Prage-las ; mais dans le fond qu'est-ce que cela auroit produit ? Il auroit été absolument impossible à la Cavalerie de l'Armée du Roi , de subsister dans la Vallée de Suze , & elle auroit été contrainte de repasser incessamment en Savoïe , & en Dauphiné.

Ainsi puisque le siège de Pignerol n'étoit pas encore formé , il n'y avoit aucun inconvénient pour M. de Savoïe de s'éloigner de cette Place , pourvû que cet éloignement lui produisît un avantage capable de détruire l'Armée du Roi , ou au moins de mettre par le manque de subsistances , M. de Catinat dans l'impossibilité de se rapprocher une seconde fois de lui avec sa Cavalerie.

Ainsi



Ainsi donc M. le Duc de Savoïe, en s'éloignant de Pignerol, n'abandonnoit point une entreprise formée, & ne faisoit que la remettre à un tems plus favorable.

Sur les raisons pour combattre, je dirai que M. de Savoïe n'en a eu en cette occasion aucune de celles, que j'ai dit être les véritables & bonnes raisons, qui doivent porter un Général, à chercher les occasions de combattre son Ennemi.

Ce Prince n'a été porté à donner la Bataille à la Marsaglia que par présomption, & enflé de quelques succès heureux, qu'il avoit eus la Campagne précédente, & dans le commencement de celle-ci. Il a cru qu'il battroit l'Armée du Roi, & que la battant à la Marsaglia, ainsi engagée dans la plaine, il détruiroit l'Infanterie, avant qu'elle pût avoir trouvé sa retraite à Suze, où elle n'oseroit même se rassembler sous la protection de cette Place, dont la Ville ne valoit rien, & le Château étoit trop petit pour la contenir.

Il crut aussi que la Cavalerie, en

cas qu'elle pût rentrer dans la Vallée de Suze, ne pourroit s'y arrêter & repasseroit en Savoïe & en Dauphiné, après quoi il prendroit Pignerol en fort peu de tems avec une partie de son Infanterie, & passeroit avec toute son Armée, pour la faire hiverner jusques dans Lyon & Grenoble.

Voilà comme M. de Savoïe a pensé, lorsqu'il a donné la Bataille de la Marfaille; d'où je conclus, que toutes les fois qu'un Général s'écarte des principes & des bonnes règles, il risque de manquer son projet, qui pour n'être point judicieusement concerté, le jette dans de grands inconvéniens pour la suite.

L'on a reproché à M. le Maréchal de Catinat de n'avoir pas assez profité d'une victoire aussi complète, de n'avoir pas pris Coni, & fait hiverner l'Armée du Roi dans la plaine de Piémont. Comme je ne servoais pas dans cette Armée je ne dirai sur ce sujet que ce que j'en ai appris, qui est, que l'on n'a point administré à ce Général les muni-

DU M. DE FEUQUIERE. 315  
tions de Guerre & de bouche nécessaires , pour exécuter le Siège de Coni , & pour faire subsister l'Armée au-delà des monts. Ainsi il se pourroit , que ce ne seroit pas un reproche équitable à faire à M. le Maréchal de Catinat.

Jusqu'à présent j'ai eu à faire remarquer bien plus de fautes faites par les Généraux de nos Ennemis, que par ceux que le Roi a emploïés dans le commandement de ses Armées. Il n'en fera pas de même pour ce qui me reste à dire sur la discussion des Batailles , ou grands combats , qui se sont donnés depuis le commencement de cette Guerre. Tous leurs événemens malheureux ne peuvent raisonnablement être attribués , qu'à ceux qui ont été chargés en chef de la conduite des Armées ; ce qui sera aisément prouvé par la manière dont ils se sont conduits , tant avant , que le jour même de ces grandes actions.

*Combat de Carpi en 1701.*

La première action de la Guerre qui a commencé en 1701. est de la seconde espèce. C'est celle du combat de Carpi donné en Lombardie. Le hazard seul fut cause , que son événement ne fut pas entièrement décisif contre les deux Couronnes, pour la Guerre d'Italie dans son commencement. Pour prouver cette vérité , il est nécessaire de dire , quel étoit le projet de cette Guerre de notre part , & ce qui s'étoit passé avant cette journée.

Le Plan général que le Roi se fit , pour soutenir la Guerre en faveur de la Monarchie d'Espagne , dévolüe à Philippe V. contre l'Empereur , & tous ses Alliés , étoit d'une Guerre défensive , comme je l'ai dit ailleurs. Ainsi M. le Maréchal de Catinat , à qui le commandement de l'Armée d'Italie fut donné , eut des instructions pour sa conduite , qui le gênèrent trop dans ses premiers mouvemens. Il ne lui avoit pas été permis de s'opposer au débouchement de l'Armée de l'Em-

pereur à la sortie du Trentin. Cette Armée étoit commandée par M. le Prince Eugène ; \* de sorte que ce Prince se trouvoit avec toute son Armée, dans la plaine de Veronne, en-delà de l'Adige, \* sans qu'il eût été permis à M. de Catinat de s'y opposer, sur les terres de la République de Venise au-delà de cette rivière.

On voit par ce récit, que M. le Prince Eugène se trouvoit en Italie avec une Armée puissante, à l'entrée de laquelle il auroit été facile de s'opposer avec apparence d'un succès heureux. M. le Maréchal de Catinat étoit en-deçà de l'Adige avec toute son Armée. Ses ordres lui défendoient le premier acte d'hostilité. Ainsi il voïoit défilér devant ses yeux l'Infanterie de l'Armée de l'Empereur, qui descendoit les montagnes, pour s'approcher de l'Adige auprès de Veronne, sans oser s'y opposer.

L'Armée du Roi étoit séparée en plusieurs Corps. Une partie de l'Infanterie occupoit le poste de Rivoli sur le bord de l'Adige, au-dessus

de Veronne, & pouſſoit des poſtes ſur le mont Baldo, pour empêcher ſeulement, que l'Ennemi ne prît ſa marche entre le Lac de Guardia & l'Adige, & ne ſe portât d'abord auprès de Peſchiéra & du Mincio. La plus grande partie de la Cavalerie, & le reſte de l'Infanterie, étoient vis-à-vis de Veronne. Par cette 1<sup>re</sup>. diſpoſition M. le Maréchal de Catinat crut ſ'oppoſer également aux premiers efforts de M. le Prince Eugene, ſoit que ſon deſſein fût de porter ſon Armée d'abord à Peſchiéra, ſoit que ce Prince voulût paſſer l'Adige à Veronne, ou ſur des ponts proche de cette Place; car on ne pouvoit douter, que la neutralité des Venitiens ne fût entièrement favorable à l'Empereur.

On ne croïoit pas d'ailleurs, que dans le commencement de la révolution d'Eſpagne, le Milanès fût bien diſpoſé pour ſon nouveau Roi. C'eſt ce qui fit imaginer, qu'il ſuffiſoit d'empêcher, que l'Armée de l'Empereur n'y pût entrer; ce que l'on croïoit opérer, en retenant cette Armée de l'autre côté de l'Adige.

Cette premiere disposition ne durera guere , parce que M. le Prince Eugène s'étendit le long de l'Adige , au-dessous de Veronne jusques vis-à-vis de l'Abadia. M. de Catinat s'étendit aussi de son côté , & porta sa droite jusqu'à S. Pierre de Laigniago , & à Carpi , sans diminuer pourtant le Corps d'Infanterie qu'il avoit à Rivoli , parce que M. le Prince Eugène avoit aussi laissé de l'Infanterie vis-à-vis de Rivoli , qui paroïssoit toujours vouloir passer l'Adige en cet endroit.

On sçait que l'Adige qui coule au Midi depuis sa source jusqu'au Pô , un peu au-dessus de Veronne , tourne tout à coup au Levant. Il est donc aisé de voir , que M. le Prince Eugène ainsi étendu , pouvoit être ensemble en bien moins de tems que M. de Catinat , qui avoit bien plus de chemin à faire pour se rassembler.

Aussi ce Prince se servit-il de cet avantage , pour faire passer une partie de son Armée au-dessous de l'Abadia , pendant qu'il laissoit encore à M. de Catinat les attentions

du côté de Rivoli. Après cela ce Prince mit ce Corps assez en force, pour à l'aide du païs fort coupé, qui est entre l'Adige & le Pô, ne pas craindre ce quartier trop foible de Carpi, ni celui de saint Pierre de Laigniago, où étoit M. de Tessé avec la plus grande partie de la Cavalerie, comme dans un centre à se pouvoir porter également à Carpi, & du côté de Veronne, suivant qu'il en seroit besoin.

Cette seconde disposition de M. le Maréchal de Catinat ne m'a jamais paru bonne. Son Armée étoit trop séparée. Je suis persuadé, qu'on ne peut efficacement s'opposer à un Ennemi, qui est, ou qui peut être ensemble, en moins de tems qu'on ne peut en avoir pour se rassembler, en se séparant soi-même, & que l'on court toujours risque d'avoir des quartiers battus, quand on se sépare ainsi.

Tout ce que je viens de dire de ces premiers mouvemens, qui ne sont pas du sujet de ce Chapitre, & qui ont même été traités ailleurs, n'est que pour faire connoître, que



ce fut véritablement cette séparation de l'Armée du Roi , qui fit concevoir à M. le Prince Eugène le dessein de la battre en détail.

Pour y parvenir, ce Prince crut qu'il falloit donner à M. de Catinat de nouvelles attentions , sans pourtant lui ôter celles , qu'il continuoît d'avoir du côté de Rivoli & de Veronne. Pour cela M. le Prince Eugène avança un Corps de Troupes jusqu'au Pô , vis-à-vis Ferrare , & fit travailler à un pont sur cette rivière ; comme s'il eût eu dessein de faire passer son Armée dans l'Etat de la Mirandole , & dans le Modenois, dont on sçavoit que le Prince étoit affectionné à la Maison d'Autriche. Il fit même passer quelque Cavalerie sur un pont volant , laquelle se montra aux portes de Ferrare. Ce mouvement engagea M. de Catinat à s'étendre encore plus qu'il ne l'étoit , & à faire passer un Corps d'Infanterie sur le pont du Pô , qu'il avoit dans le Seraglio. Ce Corps vint occuper le poste de la Stellata , presque vis-à-vis M. le Prince Eugène.

Ce fut ce tems, que ce Prince jugea favorable à l'exécution de son projet, de battre l'Armée du Roi en détail. Il marcha à Carpi avec un Corps de Troupes, & fit marcher M. le Prince de Commerci avec un plus gros Corps de Cavalerie, pour pénétrer entre Carpi & l'Adige, dans le même tems qu'il pourroit avoir forcé le quartier de Carpi; après quoi ces deux Corps joints auroient aisément pû battre M. de Tessé, qui étoit à saint Pierre de Laigniago, ce qui achevant de séparer le Corps qui étoit \* le long de l'Adige, & à Rivoli, de celui qu'on avoit posté \* à la Stellata, & à portée de notre pont du Pô, il étoit sûr que toute l'Armée du Roi se seroit trouvée battue en détail. Dès lors le Milanès & l'Italie auroient été perdus. Voilà l'effet qu'auroient produit les mouvemens de M. le Prince Eugène, dont M. de Catinat n'avoit pas pénétré la vûë, prise sur la disposition trop étendue qu'il avoit donnée à son Armée.

Tout sembloit concourir de no-

tre part , à rendre l'exécution de ce grand projet facile & sûre. M. de Catinat avoit continuellement pris pour vraïes , toutes les fausses attentions que M. le Prince Eugène lui avoit données. Nous étions séparés en sept ou huit Corps , pendant que M. le Prince Eugène , qui paroïssoit être séparé aussi-bien que nous , ne laissoit pas de s'être ménagé les moïens de se rejoindre en deux Corps , supérieurs à ceux que l'on auroit pû lui opposer.

Les Elemens seuls nous furent favorables , & empêcherent ce jour-là la ruine entiere de l'Armée du Roi. Un orage prodigieux , qui survint au moment que M. le Prince Eugène commença sa marche , rendit le païs par lequel la colonne de M. le Prince de Commerci devoit passer , si impraticable pour la Cavalerie , qu'elle fut obligée de prendre un détour de plus de cinq lieûs , pour arriver à son rendez-vous , entre Carpi & l'Adige ; desorte que le quartier de Carpi fut attaqué & battu par M. le Prince Eugène , sans que la colonne de M. de Commerci y parût.

Ainsi le quartier de saint Pierre de Laigniago eut le tems de recueillir les débris du quartier de Carpi ; de monter à cheval ; de lever son Camp, & de se reploïer sur les autres quartiers voisins du Mincio, en abandonnant Rivoli, & les bords de l'Adige.

Quoique ce grand projet n'ait pas eu tout le succès, que son auteur en devoit raisonnablement espérer, puisqu'il ne produisit qu'un fort léger combat à Carpi, il n'en doit cependant pas être moins admiré par ceux qui sçavent la guerre. Il y faut remarquer un dessein capablement conçu, & sagement conduit, par des mouvemens couverts de démonstrations différentes du véritable objet, mais pourtant si apparentes, & si propres à persuader, que le Général opposé, & attentif a continuellement pris le faux apparent pour le vrai, quoique toujours à portée de pouvoir distinguer le véritable d'avec l'apparent.

Ce combat quoique fort peu considérable pour la perte des hom-

DU M. DE FEUQUIERE. 325  
mes , ne laissa pas de produire des effets remarquables. Les Troupes du Roi ne purent se rassembler qu'auprès du Mincio , parce que toute l'Armée de l'Empereur passa l'Adige sans perte de tems. On ne put même se tenir que peu de jours en-delà du Mincio , parce que M. le Prince Eugène passa cette riviere auprès de Monzabano ; & l'on fut contraint de se retirer derriere l'Oglio & l'Adda , pour empêcher l'Ennemi d'entrer dans le Milanès par le Bressan ; parce que dans ce commencement on craignoit une révolution entiere dans cet Etat, où il n'y avoit que des Troupes Espagnoles & Italiennes. Ainsi M. le Prince Eugène resta le maître de tout le pais entre l'Adige & l'Adda , à la réserve de Mantouë , où on laissa une forte garnison.

J'ai dit ci-dessus , que M. le Maréchal de Catinat avoit été dans sa premiere disposition trop gêné par les ordres de la Cour , & qu'il ne lui avoit pas été permis de s'opposer à M. le Prince Eugène , lorsque son Armée débouchoit du Tren-

tin , pour entrer dans l'Etat de Venise.

Cette premiere faute, qui constamment étoit fort grande, par rapport au plan général de la guerre, ne peut donc être attribuée à ce Général. Mais aussi peut on lui pardonner, de n'avoir pas réfléchi avec attention sur les premiers mouvemens de M. le Prince Eugène, après que ce Prince eut fait passer l'Adige à une partie de son Armée, laissant l'autre-vis-à-vis de Rivoli & de Veronne ? Ce raisonnement même , qui l'auroit conduit à pénétrer le véritable dessein de son Ennemi, me paroît fort simple, & ne consistoit que dans la position des deux Armées. Voici comme il devoit être fait.

Le véritable dessein de M. le Prince Eugène ne peut plus être de passer l'Adige avec toute son Armée, au-dessus de Veronne, pour chercher à s'approcher du Milanès par le côté du Bressan , puisqu'il a passé cette riviere avec une partie de ses Troupes, au-dessous de l'Abadia, & qu'il s'est même étendu

jusqu'au Pô , parce qu'il ne pouvoit plus tenter ce passage de l'Adige au-dessus de Veronne , qu'avec un Corps peu considérable , tel qu'est celui qu'il a laissé à portée de Veronne ; par conséquent quand le Corps que je laisserai à Rivoli , seroit inférieur à celui qui lui sera opposé , l'Ennemi ne sera pas pour cela en état de forcer ce poste , que je puis même accommoder avant que je m'y sois posté avec de nouvelles Troupes , pour le forcer à abandonner ce dessein. Ainsi il est inutile de garder au poste de Rivoli , un Corps d'Infanterie aussi considérable , que celui que j'y ai laissé ; & il est plus à propos de porter une partie de cette Infanterie au quartier de la droite de l'Armée , puisque c'est un país coupé , où l'Infanterie conviendra.

L'Ennemi ne peut tenter de passer l'Adige entre Veronne & l'Abadia , parce que tous les bords de cette riviere sont gardés , & qu'il ne pourroit tenter d'y faire un pont , sans que j'en eusse assez tôt connoissance , pour m'y opposer. Ainsi

lorsque je vois , que M. le Prince Eugène commence à s'étendre le long de l'Adige , au-dessous de Veronne , je ne dois pas craindre , que son véritable dessein soit de faire des ponts sur cette riviere , & de la passer devant moi , tant qu'il laisse vis-à-vis de Rivoli une partie de son Infanterie.

Puis donc que ce Prince a passé l'Adige au-dessous de l'Abadia , & qu'il est de sa personne avec la plus grande partie de son Armée entre l'Adige & le Pô , il ne peut plus avoir que deux vûës , celle de donner des attentions fort éloignées les unes des autres , pour parvenir à séparer l'Armée du Roi , & agir contre la partie la plus foible ; ou celle de passer le Pô , entrer dans le Modenois , & dans cette situation tenter une revolution dans le Roïaume de Naples.

De ces deux vûës de l'Ennemi , la plus raisonnable à lui donner , après la discussion que je viens de faire , est celle de croire , que M. le Prince Eugène cherche à agir contre les quartiers trop foibles de la  
droite.



DU M. DE FEUQUIERE. 329  
droite de l'Armée du Roi. Ainsi  
donc ce sont ces quartiers-là, où il  
faut que je me mette en force par  
un Corps d'Infanterie, parce que  
c'est un país où elle servira avec  
succès.

Je dois même me déterminer  
d'autant plutôt à ce parti, que si  
effectivement M. le Prince Eugène  
songeoit à passer le Pô dans ce  
commencement de Campagne, ce  
qui n'est pas raisonnable à penser,  
tant qu'il y aura une Armée en-delà  
de l'Adige, au-dessus de Veronne,  
il faut toujours que le quartier de  
Carpi, & ceux qui sont derriere,  
soient en force, pour s'opposer à  
la réunion de la partie de l'Armée  
ennemie qui est en-delà de l'Adi-  
ge, avec celle qui a passé cette  
riviere.

Je n'ai point fait ce raisonnement  
depuis le combat de Carpi. Des  
gens dignes de foi pourroient dire,  
que plusieurs jours avant ce com-  
bat j'ai improuvé cette disposition  
de l'Armée du Roi, par les consé-  
quences que je craignois qu'elle  
n'eût; & je ne repete ici que ce que

j'ai dit dans ce tems-là, que pour apprendre, que lorsqu'on est chargé d'observer les mouvemens de son Ennemi, & qu'on est obligé de se régler sur ce qu'il fait, il faut soigneusement & avec application examiner à fonds jusqu'aux moindres circonstances de ses mouvemens, se mettre à sa place pour penser, comme s'il connoissoit parfaitement notre disposition, & les avantages qu'il peut tirer de ses défauts. Quand on se conduit de cette manière à la guerre, on donne difficilement dans les panneaux qui sont tendus, même par un Ennemi capable.

*Combat de Chiari en 1701.*

Le second événement de cette Campagne en Italie, est celui du combat de Chiari, qui est de la seconde espèce des grandes actions.

Nous étions dans cette occasion les Attaquans d'un poste accommodé, & préparé par l'Ennemi à la tête de son Armée, & que nous n'avions même pas reconnu; circonstance bien remarquable, pour

faire voir l'inutilité de cette entreprise , quand même elle auroit pû être exécutée avec un succès heureux : voici le fait.

M. le Duc de Savoïe étoit Généralissime des Armées des deux Couronnes ; & ce n'est pas sans fondement que l'on a crû que dès ce tems là, ce Prince étoit d'intelligence avec M. le Prince Eugène, auquel il faisoit sçavoir toutes les dispositions & les mouvemens de notre Armée.

Comme la Cour n'étoit pas contente de M. le Maréchal de Catinat , tant à cause de ses premières dispositions , qui avoient attiré l'affaire de Carpi, qu'à cause de ses marches précipitées , pour se venir mettre derriere l'Oglio & l'Adda , le Roi envoïa M. le Maréchal de Villeroi, pour prendre le commandement de son Armée de Lombardie. Ce Général voulut à son arrivée se signaler par quelque exploit, qui remît le cœur aux Troupes , que les marches en arrière de M. de Catinat avoient un peu découragées. Quoique M. de Catinat lui

eût communiqué les justes sujets qu'il avoit eû de se défier de la probité de M. le Duc de Savoïe , ce nouveau Général ne laissa pas de concerter avec ce Prince le dessein d'attaquer le petit Corps d'Infanterie , que l'Ennemi avoit dans Chia-ri , à la tête de son Camp.

Ce projet étoit d'autant plus vain , & inutile à exécuter , que sa réussite n'auroit produit aucun avantage à l'Armée dans la circonstance présente. M. le Prince Eugène fut bien tôt averti de notre dessein , & de notre disposition. Sur ces connoissances il se prépara à nous en rendre la tentative sanglante ; en quoi il réussit parfaitement. Nous y perdîmes beaucoup de monde ; & après nous être opiniâtrés , autant que M. de Savoïe le jugea nécessaire pour augmenter notre perte , il fallut enfin se retirer , sans avoir eû pendant que le combat dura , un seul instant , où l'on pût croire que l'événement en seroit heureux , tant M. le Prince Eugène s'étoit bien préparé.

Je ne crois pas devoir oublier ici

une circonstance bien remarquable, qui m'a été dite par des personnes présentes à ce combat. C'est que M. de Savoie se comporta pendant toute l'action avec une valeur distinguée, & qui seule auroit été capable de servir de preuve de la droiture de son cœur, si l'on n'en avoit eû d'ailleurs de convaincantes de sa perfidie, & de sa trahison.

De ces deux actions de Carpi & de Chiari, qui se sont suivies, je tirerai des réflexions opposées. Dans le projet de Carpi tout étoit grand de la part du Général ennemi, & portoit, par la sagesse de sa disposition, à la décision d'une Guerre en sa naissance, qui auroit dû être comme impossible à commencer; & cela par la seule supériorité de génie de M. le Prince Eugène sur M. de Catinat.

Dans celui de Chiari tout étoit petit de la part de M. le Maréchal de Villeroi, puisque la possession du Poste de Chiari ne pouvoit le conduire à rien de considérable, pas même à la possibilité de le garder, après s'en être rendu maître, parce

qu'il étoit trop près du front du Camp ennemi.

Ainsi donc M. le Prince Eugène par l'enlèvement du seul Poste de Carpi, s'ouvroit un chemin vraisemblablement sûr, pour la ruine de toute l'Armée des deux Couronnes, & pour la conquête de toute l'Italie; & c'est ce qui s'appelle penser avec profondeur d'esprit; & M. de Villeroi par l'attaque du Poste de Chiari, ne pensoit à se procurer aucun avantage solide, pour éloigner M. le Prince Eugène de la frontiere du Milanès, ni même pour se procurer aucune aisance, qui lui fût nécessaire.

### *Combat du Crostolo en 1702.*

Le Combat de Cavalerie, donné l'année suivante 1702. auprès du Crostolo en Lombardie, est encore de la seconde espèce des grandes actions. M. de Vendôme commandoit l'Armée du Roi sous le Roi d'Espagne, qui y étoit en personne.

Après la levée du blocus de Mantouë par ce côté-ci du Pô, & la prise

DU M. DE FEUQUIERE. 335  
de Berfel, l'Armée des deux Cou-  
ronnes marchoit en avant vers le  
bas-Pô, pour ôter à M. le Prince  
Eugène la communication qu'il s'é-  
toit établie avec le Modénois & la  
Mirandole, par les ponts qu'il avoit  
fur le Pô, & par un Poste qu'il avoit  
à Revere.

Ce Prince qui étoit dans le Sera-  
glio avec fon Armée, avoit détaché  
trois mille chevaux, qui s'étoient  
avancés jufqu'au Croftolo. Les  
bords de cette riviere, ou torrent,  
étoient difficiles & escarpés. Ainfi  
l'Officier Général qui commandoit  
ce Corps de Cavalerie, crut pou-  
voir y tenir de trop près devant  
l'Armée qui marchoit en avant,  
comme je viens de le dire. Cette  
imprudence donna le tems de visi-  
ter les bords du Croftolo, au-def-  
sous du front de cette Cavalerie.  
On trouva un endroit praticable;  
on y passa; & ce Camp fut entière-  
ment battu.

Il n'y a rien eu de remarquable  
dans cet événement. La feule ré-  
flexion à faire fur ce fujet n'est  
qu'une répétition de ce que j'ai dit,

du risque que court un Corps inférieur, lorsqu'il veut tenir de trop près devant une Armée qui marche à lui; parce que le plus petit engagement qu'il a la témérité de prendre avec un Ennemi supérieur, se communique en un instant à tout son Corps, par la vivacité de l'Attaquant; après quoi la fuite même ne peut plus le dégager.

*Bataille de Luzara en 1702.*

La Bataille de Luzara, donnée en Lombardie peu de jours après le combat du Crostolo, est une action de la première espèce. Quoique les deux Armées ne se soient pas chargées par tout leur front, elles étoient toutes deux en Bataille. Le Roi d'Espagne y étoit en personne; & l'Armée étoit commandée sous lui par M. de Vendôme.

Après le combat du Crostolo, l'Armée du Roi marcha à Luzara, & aux ponts que les Ennemis avoient sur le Pô, à dessein de leur ôter toute communication avec le Mirandolois & le Modénois. Com-  
nre



Echelle de 500 Toises

50 100 200 300 400 500

 Bataillon } Armée du Prince Eugène  
 Régiment } Armée du Roy d'Espagne  
 Escadron }  
 Bataillon }

Armée du P<sup>r</sup> Eugène

Cavalerie en Bataille

Infanterie des Ennemis couchée

l'Infanterie

derrière le Ventre

Digue du Zero

derrière la quelle les

Ennemis étoient en Bataille

Mouvement des Ennemis se voyant découvert

La Ligne se formant à la tête du Camp pour faire face aux Ennemis

Armée du Roy d'Espagne aiant sous lui M<sup>r</sup> de Vendôme

Cavalerie de la droite qui s'est éloignée dans la mer et se rejoignant à la tête d'Infanterie.

Cavalerie de la gauche sortant du Camp

Terrain

marqué pour Camper

L'Armée

d'Espagne

CHATEAU

DE LUZARA

BATAILLE  
DE LUZARA

15. Aoust 1702.





me il y avoit plusieurs petites rivières, & Naviles à passer, on fit cette marche avec assez de précaution dans son commencement. On marchoit sur autant de colonnes qu'il avoit été possible de le faire, & il y avoit un Corps de Cavalerie commandé, pour précéder la marche de l'Armée, & l'avertir de ce qu'il verroit.

On n'avoit point d'avis que M. le Prince Eugène eût fait aucun mouvement, & on le croïoit dans le Seraglio, comme il y étoit, lorsqu'on s'étoit approché de lui par le côté de Mantouë. Cependant ce Prince avoit passé le Pô avec la plus grande partie de son Armée, & il étoit entre le Zero & le Pô, si bien couvert de la digue du Zero, qu'on n'eut aucune connoissance du voisinage de son Armée ; parce que dans la fin de la marche, l'Officier qui commandoit le Corps de Cavalerie, qui précédoit l'Armée, n'avoit point porté sa curiosité jusques sur cette digue du Zero, derriere laquelle toute l'Armée de l'Empereur se trouvoit en bataille : négli-

gence trop grande, & qui doit au moins à l'avenir servir d'instruction, pour ne plus tomber dans un pareil inconvénient.

Lorsque l'Armée du Roi, qui marchoit, & qui étoit par conséquent encore en colonne, fut prête à entrer dans son Camp auprès de Luzara, elle se trouva sous le feu de l'Infanterie ennemie, qui étoit en bataille dessous le revers de la digue, & qui n'eut qu'à monter sur la digue pour faire son feu. Il fallut donc en arrivant sur le terrain du Camp, se former & combattre.

Plusieurs haïes se trouverent entre le front de l'Armée & la digue, enforte qu'il étoit impossible que les lignes pussent s'aborder de front. L'Ennemi hazarda pourtant en plusieurs endroits de marcher à nos Bataillons, mais ce fut sans succès.

A notre droite, la Cavalerie trouva un país plus ouvert; aussi y eût-il quelques charges, mais de peu de conséquence, parce que l'Ennemi vit que l'attaque du front ne lui réussiroit pas, & que la Cavalerie de la droite, qui dans sa marche

s'étoit trouvée un peu trop éloignée de la marche des colonnes d'Infanterie, avoit dans ce tems-là repris son terrain, & formé sa ligne à la droite de l'Infanterie.

Ainsi cette journée se passa, sans avantage marqué de part ni d'autre sur le Champ de Bataille. Notre Armée se campa pourtant à la portée du canon de celle des Ennemis, sans la voir, parce qu'elle étoit derrière la digue ; & retrancha son Camp, parce qu'elle vouloit prendre Luzara & Guastalla, qui étoient derrière la gauche de l'Armée du Roi, & que l'on prit effectivement. Ce qui ne laisse pas de marquer un avantage décidé, puisque l'Ennemi qui resta dans son Poste, ne tenta rien les jours suivans pour sauver Guastalla.

Ce projet de M. le Prince Eugène étoit beau, & il ne lui a manqué que le bonheur d'être exécuté aussi heureusement, qu'il avoit été judicieusement concerté. Ce n'a même été qu'un hazard, que M. le Prince Eugène ne pouvoit prévoir, qui a sauvé l'Armée du Roi dans cette

occasion, & qui mérite d'être sçû.

L'Armée de l'Empereur étoit, comme je l'ai dit, cachée derriere la digue du Zero, & M. le Prince Eugène qui n'avoit pas été découvert par le Corps de Cavalerie, qui devoit précéder la marche de l'Armée, parce qu'il s'étoit arrêté à la hauteur du front du Camp, sans porter ses attentions plus loin, se trouvoit ainsi à portée de l'Armée du Roi, sans qu'elle le sçût. Ce Prince compta donc que l'Armée du Roi, en arrivant sur son terrain, poseroit les armes, & se camperoit, après quoi la Cavalerie iroit au fourrage, & l'Infanterie à la paille & à l'eau; & qu'ainsi prenant ce tems favorable, pour marcher de front au Camp de l'Armée du Roi, dont il étoit fort près, il en prendroit toutes les armes aux faisceaux, & une partie des chevaux au piquet; ce qui auroit en un moment produit la perte entière de toute l'Armée.

Ce projet se trouvoit au point d'être exécuté, & M. le Prince Eugène n'attendoit que ce moment heureux, lorsque le hazard seul fut

cause que ce Prince fut découvert assez à tems, pour y porter remède, & avant que l'Infanterie se fût écartée.

Voici quel fut ce hazard. La digue du Zero n'est pas droite, parce qu'elle sert à contenir les eaux dans ce canal, qui va du Pô au-dessus du Seraglio au Pô du côté de Revere, & qu'elle suit les niveaux de la terre pour le cours des eaux. Dans quelques endroits du front du Camp, cette digue s'en trouvoit si proche, qu'un Aide-Major ne crut pas pouvoir mieux placer la Garde de son Camp, qu'en la portant sur cette digue. Ce fut donc en conduisant cette Garde, que cet Officier monta sur la digue, par simple curiosité de voir le país au-delà de la digue. Il y vit toute l'Infanterie ennemie sur le ventre contre le revers de la digue, & la Cavalerie en bataille derrière l'Infanterie. Cette découverte donna sur le champ l'allarme sur toute la ligne, qui eut assez tôt pris les armes, pour s'opposer à un Ennemi, qui avoit, comme je l'ai dit, entre lui & le Camp, un país cou-

vert de haïes à passer, & qui l'obligeoit à défiler. L'Ennemi découvert ne laissa pas de marcher en avant, espérant de mettre du désordre en assez d'endroits du front de la ligne, pour en pouvoir profiter; mais comme je l'ai dit, son espérance fut vaine, & il ne put en aucun endroit parvenir jusqu'au front du Camp.

Ce récit me fournit plusieurs remarques importantes à faire. La première est, qu'un Général ne doit jamais marcher, ni faire aucun mouvement, sans avoir examiné tous les moïens de faire cette marche, ou ce mouvement, avec toutes les précautions requises. M. de Vendôme marchoit vers un Ennemi sage, vigilant, & habile, & qui par la situation du païs pouvoit lui ôter la connoissance d'un mouvement. Il ne devoit donc pas suffire à M. de Vendôme, de commencer sa marche avec attention; il la falloit finir de même; & le plus circonspect de ses Officiers Généraux ne l'étoit pas trop, pour être chargé du commandement du Corps, qui devoit non seulement éclairer la marche de



l'Ennemi, mais assurer son Camp, jusqu'à ce que les Gardes fussent postées, & même les fourageurs revenus. Cela ne se trouva pas ainsi; car lorsque l'Armée du Roi arriva sur le terrain, où l'on avoit résolu de la faire camper, ce Corps détaché ne se trouvoit point avancé, & n'avoit pas pensé à visiter la digue, ni le terrain qui étoit au-delà.

La seconde remarque à faire est, qu'une Armée qui arrive sur le terrain de son Camp, ne doit pas poser les armes, que les Gardes ne soient posées & assurées, principalement lorsque le país qui est à la tête du Camp, n'a point été visité, & bien reconnu.

La troisième remarque est, qu'une Armée peut être surprise, en arrivant dans son Camp, lorsque l'Ennemi a pû faire un mouvement pour s'en approcher, qui n'ait pû être connu, & que la nature du país lui a fourni un terrain, à la tête ou sur les flancs de l'Armée, derriere lequel il ait pû se cacher.

Ainsi il ne faut, ni marcher sans précaution, ni camper sans avoir

reconnu les environs du Camp ; parce qu'il ne faut pas combattre fans y être préparé , ou fans avoir eu le tems de se préparer à combattre ; Ce qui seroit arrivé à Luzara , si le hazard dont j'ai parlé , n'avoit point fait découvrir l'Ennemi.

*Bataille de Fridlinghen en 1702.*

On a donné le nom de Bataille à l'action qui s'est passée à Fridlinghen , quoiqu'à proprement parler ce soit plutôt un grand combat d'Infanterie & de Cavalerie , puisque ces deux Corps ont combattu séparément. Voici comme cette action s'est passée.

M. de Villars aiant été détaché de l'Armée principale du Roi en Alsace , pour veiller avec un Corps de Troupes à la conservation de l'ouvrage , que l'on avoit rétabli pour couvrir le pont d'Huningue , que les Ennemis paroissoient vouloir attaquer , campoit en - deçà d'Huningue , à portée de protéger l'ouvrage extérieur , & de profiter du décampement de l'Ennemi , s'il

DU M. DE FEUQUIERE. 345  
lui en donnoit occasion.

L'Armée ennemie étoit campée dans la plaine, qui est entre le Rhin & la montagne, vis-à-vis l'ouvrage qui couvroit le pont. Sa gauche proche du territoire de Bâle, & sa droite s'étendant vers le Village de Fridlinghen, au-devant duquel il avoit une grosse redoute, construite depuis la Guerre, pour la sûreté du pais contre les partis de la Garnison d'Huningue.

Dans cette disposition de part & d'autre, M. de Villars étoit attentif, sur la maniere dont l'Ennemi décamperoit, lorsqu'il se retireroit, pour aller prendre ses quartiers d'hiver. L'Ennemi donc presumant que lorsqu'il voudroit décamper, il pourroit faire ce mouvement, sans craindre d'être suivi dans sa retraite, & qu'il pourroit être assez tôt hors de portée, pour n'avoir pas à appréhender, qu'une Armée qui avoit le Rhin à passer sur un seul pont, pût être assez diligente, pour troubler son arriere-Garde, se négligea dans la sûreté à prendre en décampant. Il crut pouvoir en quittant

son Camp, séparer son Infanterie de sa Cavalerie. Il fit marcher son Infanterie par le derriere de son Camp, sur les hauteurs par lesquelles il lui vouloit faire prendre sa marche; & sa Cavalerie marcha par sa droite, pour entrer dans le défilé de Fridlinghen, au-devant duquel défilé étoit la redoute, dont j'ai parlé.

Dès le commencement de ce mouvement, qui se faisoit à la vûë de M. de Villars, ce Général avoit donné ses ordres, pour faire passer le Rhin à l'Armée du Roi; ce qui fut exécuté avec toute la diligence possible. Quand l'Armée fut passée, il la partagea pour marcher à l'Ennemi, comme il avoit vû partager la marche de l'Ennemi pour sa retraite.

L'Infanterie sous la conduite de M. Desbordes marcha devant elle, à la hauteur par laquelle l'Infanterie ennemie prenoit sa marche, qui négligeant de revenir s'opposer à celle du Roi, qui avoit beaucoup de peine à monter, trouva peu après son arriere-Garde approchée, par

la vivacité même trop grande de la marche de notre Infanterie , qui fut obligée de s'arrêter pour reprendre haleine.

Si l'Ennemi dans ce tems-là avoit marché à nos Bataillons , fort effouffés & en désordre , il y a beaucoup d'apparence qu'il auroit eu de l'avantage sur notre Infanterie. Mais M. de Villars , qui avec beaucoup de raison craignit cet inconvénient , s'y porta de sa personne , & fit prendre le tems à son Infanterie de se former. Ces deux Corps ne se chargerent pourtant point en ligne. Notre Infanterie suivit de près la retraite de celle de l'Ennemi , sans pouvoir l'engager à combattre de front. Ainsi on ne peut pas dire qu'elle ait été battuë en cette occasion.

Le combat de la Cavalerie fut beaucoup plus décidé , par la faute de l'Officier qui commandoit celle de l'Ennemi , & par la sagesse & la capacité de M. de Maignac , qui commandoit celle du Roi.

Comme la conduite de cet Officier Général dans cette occasion , m'a paru fort judicieuse & fort sen-

fée, j'en ferai un détail exact, qui pourra peut-être un jour servir d'instruction à mon fils.

J'ai dit que la plaine, où l'Armée ennemie étoit campée, s'étendoit jusqu'au Village de Fridlinghen, dont le passage faisoit un défilé considérable, & qu'au-devant de ce défilé il y avoit une redoute, où l'Ennemi avoit du canon, & un poste d'Infanterie.

L'Officier Général qui commandoit la Cavalerie ennemie, en se mettant en marche, crut qu'il auroit le tems de faire passer le défilé à sa Cavalerie, avant qu'elle pût être jointe par la nôtre, qui n'avoit pas encore achevé de passer le pont du Rhin; mais il fut trompé par la vivacité de notre marche, qui fut telle, que l'Ennemi fut obligé de faire ressortir ce qui étoit entré dans le défilé, & de se mettre en bataille, pour recevoir notre Cavalerie, qui s'avançoit pour le charger. Cette Cavalerie ennemie, en se formant, auroit pû appuyer sa droite à la redoute, & sa gauche pouvoit être couverte par un país ferré, & imprati-

quable à la Cavalerie, qui se trouvoit au pied de la hauteur, par laquelle l'Infanterie ennemie marchoit.

Dans cette disposition l'Ennemi pouvoit être en bataille sur trois ou quatre lignes, & recevoir la charge de notre Cavalerie, dont la gauche auroit essuié le feu de l'Infanterie & du canon de la redoute, avant que de pouvoir charger. Mais M. de Maignac, par un mouvement d'un Officier expérimenté & habile, sçut déranger la disposition dans laquelle l'Ennemi auroit pû se mettre, & l'engagea à perdre son avantage. Prêt à charger, il feignit de craindre de s'engager, & fit repasser sa premiere ligne dans les intervalles de la seconde, comme s'il avoit voulu se retirer avec précaution, & sans combattre.

L'Ennemi présomptueux, & supérieur, prit ce mouvement de M. de Maignac pour un effet de sa crainte, d'entrer en engagement avec un Ennemi dont il n'avoit eu dessein que de troubler la retraite, en trouvant sa tête engagée dans le dé-

filé ; & perdant par cette présomption l'avantage de sa disposition , il marcha en avant , en s'ouvrant pour faire entrer ses lignes redoublées dans sa premiere & seconde lignes.

Ce mouvement ne pouvoit se faire sans danger , si près d'un Ennemi qui cherchoit à combattre. Aussi M. de Maignac en profita-t-il avec beaucoup de capacité. Il prit le moment du dérangement de l'ordre de bataille de l'Ennemi , qui en étendant sa droite , venoit de perdre l'avantage de la protection du feu de la redoute ; & il le chargea si à propos , dans le tems qu'il n'étoit point en bataille , qu'il renversa la premiere ligne sur les autres , qui n'étoient pas encore formées , & le jetta en confusion dans le défilé , sans crainte du feu de l'Infanterie de la redoute , qui ne pouvoit plus le diriger sur nous , parce qu'elle auroit également tiré sur ses propres Troupes mêlées avec les nôtres , dans le tems que l'on auroit pû es-suyer ce feu en flanc.

Du récit de la Bataille de Fridlinghen , il en faut tirer une réfle-



DU M. DE FEUQUIERE. 351  
xion, opposée à celles que j'ai faites sur la Bataille de Luzara ; & dire qu'une Armée peut aisément être battue, quand elle décampe à portée de son Ennemi , & quand elle croit pouvoir marcher en arriere, sans avoir pris les précautions requises en pareil cas.

Car il est certain que si l'Infanterie ennemie , au lieu de se remonter sur les hauteurs précisément derriere son Camp , avoit occupé celles qui étoient sur sa droite , à portée de protéger la Cavalerie , jusqu'à ce que son arriere-Garde eût été entièrement entrée dans le défilé de Fridlinghen , la gauche de la Cavalerie se trouvant ainsi protégée par l'Infanterie de l'Armée , & la droite par la redoute , il auroit été impossible à la Cavalerie de l'Armée du Roi d'entrer en action contre celle de l'Ennemi.

Si même l'Infanterie ennemie , au lieu de prendre sa marche par les hauteurs pour sa commodité , avoit décampé avant le jour , & avoit pris sa marche par le pied de la montagne , à la gauche du défilé de Frid-

linghen , il est certain que l'Infanterie de l'Armée du Roi n'auroit pas eû assez de tems pour la joindre , & qu'ainsi toute cette Armée se seroit paisiblement retirée.

Ainsi donc la présomption de l'Ennemi , par le mouvement en avant que sa Cavalerie voulut faire , & sa négligence dans les précautions à prendre pour décamper avec sûreté , furent les causes de sa perte.

### *Bataille de Spire en 1703.*

Comme il est certain , qu'il est presque impossible qu'il se trouve deux actions de guerre tout-à-fait semblables , & quoique je n'aie distingué les grandes actions qu'en deux classes , celle des Batailles rangées ; & celle des grands combats , dont l'événement ne laisse pas de produire des effets aussi considérables ; que ceux qui suivent les Batailles rangées ; le récit de la Bataille de Spire donnée en 1703. & gagnée par M. de Tallard , est d'une espèce si particuliere , qu'elle mérite d'être examinée avec soin , afin de  
faire

DU M. DE FEUQUIERE. 353  
faire connoître, que la conduite qui  
y a été tenuë ne doit jamais servir  
d'exemple à imiter.

L'Armée du Roi commandée par  
M. le Maréchal de Tallard, avoit for-  
mé le Siège de Laudau, & la Place  
commençoit à être pressée, lorsque  
l'Armée ennemie aiant passé le Rhin  
à Spire, au-dessous de cette Ville,  
marcha en avant pour combattre  
M. de Tallard. Notre Général ne  
voulant pas attendre l'Ennemi dans  
ses lignes, en quoi il agissoit pru-  
demment, ne laissa devant la Place  
que la Garde de la tranchée, & mar-  
cha au-devant de l'Armée ennemie,  
qu'il trouva qui achevoit de passer  
la branche du Spireback la plus pro-  
che de lui, & étoit déjà presqu'en  
bataille.

La raison auroit voulu que M. de  
Tallard eût fait deux choses, avant  
que de marcher à l'Ennemi pour le  
combattre. La première que comme  
depuis ses lignes jusqu'à ce qu'il fût  
à vüe de l'Ennemi, son Armée avoit  
marché en colonne, il commençât  
par se former, & se mettre en ba-  
taille. La seconde, qu'en se mettant

en bataille il ne prît pas son terrain en s'avancant sur son Ennemi, afin de donner le tems à M. de Precontal d'arriver avec un Corps considérable qu'il conduisoit, & qui venoit de plus loin, que le reste de l'Armée du Siége.

Mais ces deux préalables furent également négligés par M. de Tallard. Il fit charger en colonne une Armée qui étoit en bataille; ce qui rendit dans le commencement de l'action le combat si défavantageux, que M. de Tallard crut son Armée battue sans ressource. Mais l'Ennemi peu capable de profiter de cette faute, & de notre désordre, aiant négligé de faire avancer sa gauche, sur le terrain que nous aurions dû occuper pour le front de notre droite, si nous avions été en bataille, notre Infanterie de la gauche, toujours en colonne, rechargéa avec tant de vigueur ce qui étoit devant elle, qu'elle ouvrit l'Infanterie ennemie qui étoit en bataille; de sorte que cette charge aiant fait reculer le front de l'Ennemi, notre Infanterie se forma un front plus étendu,

DU M. DE FEUQUIERE. 355  
& se trouva à portée par son feu,  
de faire perdre du terrain à la Cava-  
lerie ennemie de la gauche.

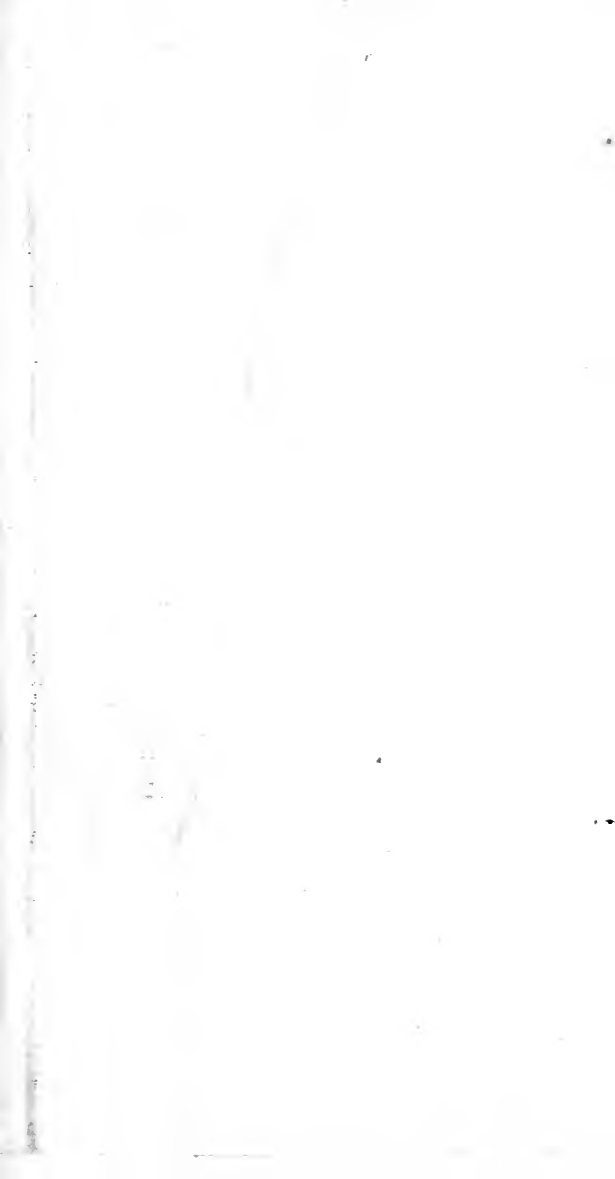
Ce petit avantage donna le moïen  
à notre Cavalerie de la droite, de  
se former à la hauteur de notre In-  
fanterie ; après quoi ce petit front  
aïant chargé avec succès, il mit un  
tel désordre par toute la gauche de  
l'Ennemi, qu'elle se rejetta en con-  
fusion sur la droite, où elle porta  
aussi le désordre, parce que dans  
ce même tems, notre gauche un  
peu formée commençoit aussi à faire  
un front sur la ligne, après quoi la  
Cavalerie ennemie pressée par la  
notre, abandonna son Infanterie,  
qui fut presque toute détruite.

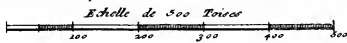
Cet exemple d'un succès heureux  
avec une mauvaise disposition, ne  
doit jamais être suivi, & le Général  
qui est tombé dans une faute aussi  
grossiere, n'en doit pas moins être  
blâmé, quoiqu'il se soit trouvé fa-  
vorisé de la fortune ; parce que ce  
ne doit point être elle seule à qui il  
doive être obligé de son bonheur,  
mais à la bonne disposition, qui  
doit toujours être la raison de la

réussite dans les actions de la Guerre.

La foiblesse de la vûë de M. de Tallard, qui le mit dans la triste nécessité de voir par les yeux d'autrui, lui procura le gain de cette Bataille, par une méprise qui devoit la lui faire perdre. Cette circonstance est assez remarquable, pour n'être point oubliée.

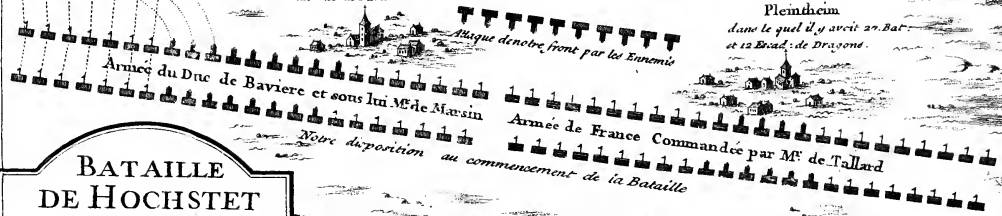
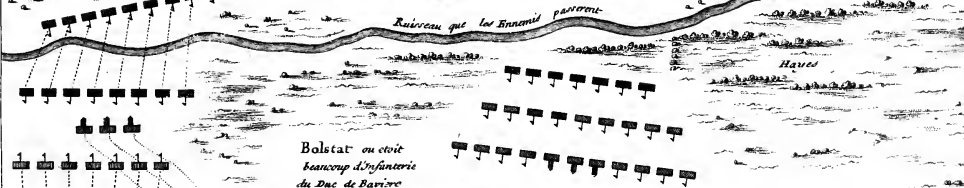
Notre Général se confioit à la bonté de la vûë de M. de Waillac & à son discernement, & l'avoit chargé de lui dire la disposition de l'Ennemi, & ses mouvemens. Cet Officier prit un mouvement, que la Cavalerie de la gauche des Ennemis faisoit pour s'étendre, & déborder notre front droit, pour un mouvement de crainte, & proposa à M. de Tallard de faire charger dans ce moment notre droite, quoiqu'elle ne fût point encore en bataille. Notre bonheur voulut que cette charge ouvrît le front de l'Ennemi, comme je l'ai dit, & que cette aîle gauche au lieu de se reploier sur notre droite, & la charger en flanc, se reploia sur son centre, & sur sa droite, où elle porta le désordre.





# Armée de l'Empereur et de ses Alliés

Première Disposition des Ennemis



## BATAILLE DE HOCHSTET

1704

- |     |   |           |     |   |          |
|-----|---|-----------|-----|---|----------|
| Bat | { | Francois  | Bat | { | Bavarois |
| Esc |   |           | Bat |   | {        |
| Bat | { | Allemande | Bat | { |          |
| Esc |   |           |     |   | Bat      |

Partis du Camp de l'Armée du Duc de Bavière

Camp de l'Armée de M<sup>r</sup> de Tallard



Notre gauche fit aussi une grande faute. Elle étoit conduite par M. de Precontal, & s'avancant pour charger la droite de l'Ennemi, elle ne s'étendit point jusqu'au Spireback; de sorte qu'en allant à la charge, elle eut à essuier le feu de quelques Bataillons, dont le flanc droit de l'Ennemi étoit couvert, & qui tenoient ce ruisseau. Elle en fut si déconcertée, qu'elle fut obligée de se remettre en arriere, pour se rétablir de ce désordre.

Les événemens qui ont suivi cette journée heureuse, ne justifient que trop la nécessité, de n'emploier à la Guerre que des Généraux, capables de donner une bonne disposition aux actions qu'ils veulent entreprendre; ce qui malheureusement pour les affaires du Roi, ne s'est point trouvé depuis ce tems-là.

### *Bataille d'Hochstet en 1704.*

La Bataille d'Hochstet perdue en 1704. est l'événement de la première espèce des grandes actions, qui a suivi celui dont je viens de parler.

Cette époque malheureuse à l'Etat a eu des suites si fâcheuses , que je crois devoir instruire mon fils de ce qui a précédé cette fatale journée , avant que de parler de ce qui est arrivé le jour de la Bataille , pour lui mieux faire sentir les conséquences d'une bonne disposition , & la nécessité à amener les événemens avec sagesse & réflexion , afin de les rendre aussi heureux , que la prudence humaine les peut faire juger le devoir être , par les conséquences d'une conduite judicieuse.

Je crois nécessaire pour l'intelligence de mes réflexions , de dire ici un mot de l'état , où étoient les affaires du Roi en Allemagne avant cette Bataille.

M. l'Electeur de Baviere étoit dans les intérêts des deux Couronnes , & soutenoit la Guerre dans ses Etats , & dans le centre de l'Allemagne contre l'Empereur & l'Empire , qui la lui avoient déclarée , par la seule raison de n'avoir pas voulu entrer dans la ligue contre les Couronnes de France & d'Espagne.

Comme ce Prince auroit été trop

DU M. DE FEUQUIERE. 359  
aisément accablé avec ses seules  
forces, le Roi avoit fait passer pour  
son secours un Corps de vingt mille  
hommes, sous le commandement  
de M. de Villars.

Pendant que ce Général a été en  
Baviere, la Guerre s'est faite en  
ce pais-là avec des succès tout au  
moins égaux; & l'on peut dire mê-  
me avantageux en plusieurs occa-  
sions. Mais le malheur de la France  
aïant voulu que la mésintelligence  
se mit entre M. l'Electeur & M. de  
Villars, ce Prince demanda son rap-  
pel avec tant de chaleur, que le Roi  
crut devoir avoir cette complaisan-  
ce pour lui. M. le Maréchal de Vil-  
lars fut donc rappelé, & eut pour  
Successeur dans ce commandement  
M. le Comte de Marsin, que le Roi  
fit Maréchal de France, quoiqu'il  
ne fût que des derniers Lieutenans  
Généraux, & qu'il n'ait jamais seu-  
lement été chargé à la Guerre d'un  
commandement de cinq cens che-  
vaux.

Cela arriva vers la fin de la Cam-  
pagne de 1703. de sorte que ce chan-  
gement ne se fit point sentir d'abord.

Mais l'année suivante, l'Empereur & ses Alliés aiant résolu de faire un grand effort, pour accabler M. l'Electeur de Baviere, ils rassemblèrent toutes les forces de l'Empire sous le commandement de M. le Prince Eugène, & la plus grande partie de celles des Anglois & des Hollandois sous les ordres de M. le Duc de Malboorouk, pour venir attaquer M. l'Electeur dans ses Etats.

Le Roi voïant ce grand orage prêt à aller fondre sur ce Prince son Allié, fit encore passer à son secours une nouvelle Armée de trente-cinq mille hommes, sous le commandement de M. de Tallard; de sorte que de part & d'autre les Armées se trouverent presque d'égales forces, & nombreuses chacune d'environ quatre-vingt mille hommes.

Comme je ne discute ici que la matiere des Batailles, je ne parlerai des fautes qui ont été faites avant celle de Hochstet, & de celles qui l'ont suivie, qu'autant qu'il sera nécessaire, pour rendre intelligible tout ce qui s'est fait dans cette journée, qui a pû contribuer à la rendre

dre malheureuse , par l'opposition que ces fautes se trouveront avoir , aux règles que j'ai données sur ce grand sujet.

Je commencerai donc , pour faire entendre quelle étoit la situation des affaires de la Guerre en Allemagne , par dire , que quelques jours avant la Bataille de Hochstet , l'Ennemi avoit forcé le Camp retranché de Schalemberg sous Donnawert , & avoit ensuite pris cette Place , où il y avoit un pont sur le Danube.

Les Places situées sur cette rivière , tant au-dessus qu'au-dessous de Donnawert , étoient occupées par M. l'Electeur , dont toutes les forces , jointes à celles du Roi commandées par Mrs. les Maréchaux de Tallard & de Marfin , étoient ensemble auprès de Dillinghen , à la réserve des garnisons des Places , & d'un Corps d'Infanterie retranché sous Ausbourg.

Voilà quel étoit l'état des affaires. Dans cette situation l'Ennemi , quoique le maître d'un pont sur le Danube , ne pouvoit s'établir dans l'Electorat de Baviere , parce qu'il n'au-

roit pû y subsister long-tems, sans pénétrer plus avant dans le país, & par conséquent s'éloigner de son pont & de ses vivres, qu'il ne pouvoit tirer que de Nuremberg, ou de Nortlinghen, où étoient les farines.

Les convois qu'il auroit pû tirer de Nuremberghen, auroient eu de grandes difficultés à arriver jusqu'à Donnawert, parce qu'ils pouvoient continuellement être enlevés par les Troupes, qui étoient dans le haut-Palatinat, & dans les Places du Danube au-dessous de Donnawert.

Ceux qu'il auroit pû tirer de Nortlinghen, étoient encore plus difficiles à y conserver, parce que dès que l'Armée ennemie auroit passé le Danube, il auroit été bien aisé de détruire ses magasins dans une Ville sans fortifications.

Il falloit donc que les farines qui étoient dans Nortlinghen, fussent protégées par l'Armée même, sans quoi elles couroient risque d'être enlevées. Ainsi les convois de Nortlinghen étoient plus difficiles à tirer que ceux de Nuremberg, parce qu'il falloit conserver les farines

DU M. DE FEUQUIERE. 363  
dans cette Ville , qui pouvoient y  
être enlevées facilement, & en tirer  
le pain par des Convois, qui ne se  
pouvoient faire que très-difficile-  
ment.

Par ces raisons il est aisé de con-  
clure , que nos Généraux , n'ont eu  
aucune bonne raison , de recher-  
cher à combattre un Ennemi , qui  
bientôt auroit été forcé d'aban-  
donner les bords du Danube , par-  
ce qu'il n'y auroit pû vivre , &  
qu'il étoit bien plus prudent de l'o-  
bliger à se retirer jusqu'à Nurem-  
berg , ou jusqu'au Mein , en lui  
rendant ses convois difficiles , &  
même impossibles, tant qu'il se se-  
roit opiniâtré à demeurer près du  
Danube.

Il étoit donc imprudent de cher-  
cher une décision par une affaire  
générale , dans une conjoncture où  
il ne falloit que de la patience , pour  
être le maître de toute l'Allemagne  
entre le Mein & le Danube , après  
la retraite du secours amené par M.  
de Malboorouk. Cependant le  
mauvais destin de la France imprima  
tant de présomption & d'orgueil

à nos deux Maréchaux , que sans réfléchir sur les raisons que je viens de dire , qui devoient les porter à ne rien précipiter dans cette conjoncture , ils firent marcher les deux Armées en avant , jusqu'au Village de Plentheim près du Danube.

L'Ennemi de son côté à qui il devenoit tous les jours d'une nécessité absolüe de combattre , par les raisons de la subsistance , dont j'ai parlé ci-dessus , & qui sçavoit qu'il ne pouvoit demeurer encore que fort peu de jours auprès du Danube , se porta aussi en avant , dans le dessein de venir reconnoître de près , si nos mouvemens , ou notre situation , pourroient lui fournir les occasions de combattre notre Armée.

Voici comme notre Armée étoit campée. Elle avoit le Danube à sa droite , le Village de Plentheim à peu de distance du Danube sur le front de la droite de la ligne , un autre Village un peu par-delà le centre , & la gauche dans la plaine , un ruisseau devant tout le front de l'Armée fort difficile à passer , &



DU M. DE FEUQUIERE. 365  
même impossible devant un Armée , si notre ordre de bataille nous en eût approché à une distance raisonnable.

Mais ce qu'il y eut de plus extraordinaire dans notre campement, c'est que quoique nos deux Armées fussent campées sur un même front, & que suivant mes maximes , une Armée ne doive jamais camper que comme elle veut marcher, & comme elle veut combattre , nos deux Armées sur un même front campoient effectivement comme deux Armées toutes séparées , & le centre du Camp étoit formé des deux aîles de droite & de gauche de Cavalerie des deux Armées.

L'Ennemi étoit de l'autre côté du ruisseau , aiant le Danube à sa gauche , le front couvert par le ruisseau , & des haïes qui nous cachoient ses mouvemens , & un Bois devant sa droite.

Le jour qui précéda la Bataille , l'Ennemi, dont comme je viens de le dire , les mouvemens étoient cachés , voiant que par la maniere dont nous avions pris notre Camp,

ous ne songions pas à l'empêcher de passer le ruisseau devant le front de notre droite, ne songea qu'à former son ordre de Bataille, pour se prévaloir de notre mauvaise disposition. Il nous cachoit aisément tout ce qu'il faisoit à sa gauche, & devant son centre, parce que nous n'y avions pas la moindre attention. Il lui pouvoit être plus difficile, de nous cacher les mouvemens de sa droite. Il le fit pourtant, en jettant un Corps d'Infanterie dans le Bois qui la couvroit.

Nos deux Maréchaux, qui comme je l'ai dit, ne s'étoient portés en avant, que par un esprit de présomption, s'applaudissant de leurs mouvemens, ne regarderent cette Infanterie qui occupoit le Bois, que comme un Corps, que l'Ennemi destinoit à couvrir sa marche du lendemain sur Nortlinghen, pour s'approcher de ses vivres, ou pour couvrir un Convoi de pain. Ils étoient si contents de s'être avancés à Plentheim, qu'ils croïoient que cette seule marche éloigneroit l'Ennemi du Danube. Ainsi ils ne pen-

ferent jamais , que ce Corps d'Infanterie avancé au Bois, étoit destiné pour couvrir & protéger la droite de l'Ennemi le lendemain , jour qu'il vouloit nous combattre. De sorte que le lendemain matin , nos Généraux laisserent aller une partie de la Cavalerie au fourage , avec aussi peu d'attention sur les mouvemens que l'Ennemi pouvoit avoir faits pendant la nuit, que s'ils en avoient été hors de portée.

Les premiers mouvemens même, qu'on vit que l'Ennemi faisoit faire à la Cavalerie de sa droite , pour venir se former au-devant du Bois, ne furent pris d'abord que pour un Corps de Cavalerie, destiné à couvrir la marche de l'Armée sur Nortlinghen ; tant nos Maréchaux étoient prévenus, que l'Ennemi ne pouvant les attaquer , parce qu'ils étoient bien placés , étoit forcé de quitter le Danube , pour aller vivre à portée de Nortlinghen. Enfin ils étoient d'une tranquillité parfaite , & d'une satisfaction infinie , d'avoir obligé M. le Prince Eugène & M. de Malboorouk , de s'éloigner de

la Bavière, lorsqu'ils virent tout à coup la droite de l'Ennemi s'ébranler pour marcher à nous.

Notre Armée qui avoit pris les armes, mais qui n'étoit en bataille qu'à la tête de son Camp, & comme elle étoit campée, reçût à la gauche la charge que l'Ennemi venoit lui faire, non seulement avec vigueur, mais même renversa l'aîle droite de l'Ennemi, & la ramena jusqu'au Bois, où elle se réforma sous la protection du feu de l'Infanterie, qui étoit dans le Bois. Une seconde charge de l'Ennemi ne lui fut pas plus heureuse.

Ces deux charges de la droite des Ennemis contre notre gauche s'étoient faites, sans qu'il parût encore rien à notre droite, parce que l'Ennemi étoit occupé à passer le ruisseau; ce qu'il faisoit sans que nous nous en aperçussions à la droite, parce que comme je l'ai dit, notre disposition nous éloignoit du ruisseau.

J'ai dit ci-dessus que l'Armée en prenant les armes, s'étoit seulement mise en bataille à la tête de son

Camp, dans le même ordre que les deux Armées étoient campées; de maniere que les Corps d'Infanterie étoient séparés par les deux aîles droite & gauche de Cavalerie des deux Armées. Ainsi l'on voit, que le centre de ces deux Armées sur un même front étoit de la Cavalerie, qui occupoit la plaine, entre le Village de Plentheim & celui de.... & depuis ce Village jusqu'à l'Infanterie de l'Armée de M. l'Electeur; car c'étoit celle que M. le Maréchal de Tallard avoit amenée, qui occupoit la droite du front.

On ajoûta encore une seconde faute à celle de cette disposition bizarre. Ce fut celle de mettre la plus grande partie de l'Infanterie dans les deux Villages; desorte que l'on voit encore, qu'il n'y avoit presque que de la Cavalerie dans la plaine, & que l'on avoit mis l'Infanterie, hors d'état de faire aucun mouvement.

L'Ennemi qui vit notre mauvaise disposition dans notre ordre de Bataille, & à qui nous avions lais-

fé le passage du ruisseau libre, en profita avec diligence, & fit passer ce même ruisseau à toute son Infanterie, laquelle en s'avancant, donna le moïen à la Cavalerie de passer aussi ce ruisseau, & de se former derriere l'Infanterie, sur plusieurs lignes.

Cet ordre de Bataille étoit bizarre aussi, mais judicieusement pensé; d'autant que l'Ennemi ne voïant presque point d'Infanterie en bataille devant lui, parce qu'elle étoit dans les Villages, trop distans les uns des autres, pour que son feu pût se croiser, jugea que notre Cavalerie qui étoit entre les deux Villages, ne pourroit pas soutenir le feu de son Infanterie, protégée de ses deux lignes de Cavalerie; & qu'ainsi mettant notre premiere ligne de Cavalerie en désordre, & la renversant sur la seconde, il nous feroit par cette seule charge abandonner l'Infanterie qui étoit dans les Villages, vû qu'il s'avanceroit avec tout son front entre les Villages, & mettroit ainsi notre Infanterie, qui étoit dans les Villages, derriere les

DU M. DE FEUQUIERE. 371  
lignes d'Infanterie , qui étoient  
dans la plaine.

Toute cette disposition fut prise  
par l'Ennemi pour marcher à notre  
front de Cavalerie , sans qu'on s'y  
opposât en aucune maniere ; parce  
que pendant tout ce tems-là , M. le  
Maréchal de Tallard , qui ne voïoit  
encore aucun mouvement de l'En-  
nemi devant sa droite , étoit allé  
voir inutilement ce qui se passoit à  
la gauche , & que pendant son ab-  
sence , les Officiers Généraux de  
son Armée n'osèrent prendre sur  
eux , d'ébranler la ligne , & de tirer  
l'Infanterie des Villages , pour  
charger l'Ennemi qui se formoit  
devant eux , mais qui ne l'étant  
pourtant pas encore , auroit fort ai-  
sément été renversé dans le ruisseau  
& sur sa Cavalerie , qui le passoit  
en défilant.

Enfin avant que M. de Tallard  
fût revenu de la gauche , l'Ennemi  
avoit chargé ce grand front de Ca-  
valerie , dans la disposition où j'ai  
dit qu'il s'étoit mis , & le feu de  
son Infanterie avoit renversé nos  
deux lignes de Cavalerie au-delà

372 M E M O I R E S  
des Villages , dans lesquels une  
partie de notre Infanterie étoit en-  
fermée.

La Cavalerie de l'Armée de M.  
de Tallard , qui faisoit la gauche de  
notre grand front de Cavalerie qui  
venoit d'être chargé, se reploïa sur  
sa droite , comme celle de l'Armée  
de M. l'Electeur se reploïa sur sa  
gauche ; de maniere que par ce  
mouvement , les deux Armées se  
trouvoient séparées , & l'Ennemi  
maître du terrain qui les séparoit ,  
qui étoit celui sur lequel notre Ca-  
valerie étoit en Bataille , avant  
qu'elle eût été chargée. M. de Tal-  
lard , dont la vûë est fort courte, en  
revenant de la gauche au bruit du  
feu qu'il entendit à la droite , fut  
pris par la Cavalerie ennemie qui  
avoit passé entre les Villages. Per-  
sonne depuis ce tems-là ne donna  
d'ordre , & ce ne fut plus que confu-  
sion dans son Armée.

M. le Maréchal de Marfin qui  
commandoit sous M. l'Electeur ,  
dont les charges contre l'aîle droite  
de M. le Prince Eugène avoient  
eu des succès heureux , craignit



que cette Armée ne fût chargée en flanc par la gauche victorieuse de l'Ennemi, dans le tems qu'elle seroit chargée en tête par la droite. Il ne songea qu'à faire sa retraite à Ulm, & abandonna son Champ de Bataille, sans penser à un mouvement aisé à faire, qui étoit de se ploier sur la droite, & de charger en flanc la Cavalerie ennemie, qui avoit passé en-deçà des Villages.

Par cette charge il retiroit, ou protégeoit l'Infanterie qui étoit dans les Villages, donnoit le tems à la Cavalerie de l'Armée de M. de Tallard, qui avoit été mise en désordre, de se remettre ensemble, & de reprendre un ordre de Bataille, derriere, ou sur les aîles de l'Armée de M. l'Electeur, & de rétablir ainsi la Bataille, ou peut-être même la gagner.

Mais M. le Maréchal de Marfin n'en sçavoit pas assez, pour penser à un tel mouvement. Il retira son Armée sous Ulm, comme je viens de le dire, & abandonna l'Armée de M. de Tallard, & l'Infanterie qui étoit dans les Villages, sans y

faire la moindre attention.

L'ennemi ne songea pas un moment à troubler M. de Marfin & M. l'Electeur dans leur retraite, parce qu'il sentoît bien, que la destruction entière de l'Armée de M. de Tallard lui suffisoit, pour acquérir la supériorité des armes le reste de la Campagne.

Il y avoit, comme je l'ai dit, vingt-sept Bataillons de la meilleure Infanterie du Roi, & douze Escadrons de Dragons, renfermés dans le Village de Plentheim. Il ne falloit pas qu'ils y fissent une bien longue résistance, pour laisser revenir M. de Marfin de son étourdissement, & pour lui faire penser à faire alte à une lieuë du Champ de Bataille, à y rassembler les débris de l'Armée de M. de Tallard, & à revenir donner une seconde Bataille à un Ennemi fort en désordre, & occupé au pillage d'un Camp.

Les Généraux ennemis proposèrent donc à nos Officiers Généraux enfermés dans le Village, de faire mettre les armes bas aux Troupes, & de les recevoir prisonniers de

Guerre. Ce parti fut accepté, & ils remirent ainsi à nos Ennemis une Armée entière sans combattre : action honteuse, qui auroit mérité une punition sévère, au lieu des récompenses & des avancemens de dignité, dont les principaux Auteurs de cette lâcheté ont été comblés.

Telle a été la Bataille de Hochstet, dont le blâme ne doit point tomber sur les Troupes, qui s'y sont valeureusement comportées, mais seulement sur les deux Maréchaux, par leur ignorante disposition pour combattre, & sur les Officiers Généraux de la droite, qui n'ont point pensé à redresser les premiers mauvais succès, après la prise de M. de Tallard, ni même à retirer cette Infanterie des Villages.

Après le récit assez simple de cette Bataille, qu'on peut dire avoir été le terme du bonheur du règne du Roi, il me paroît à propos d'entendre mes réflexions sur cette malheureuse journée, & de faire voir qu'elle n'a été funeste, que parce que les Généraux qui l'ont donnée,

n'ont pas suivi les maximes , qui doivent servir de règle sûre , pour examiner si l'on a de bonnes raisons de donner une Bataille , & si en la voulant donner , ou recevoir , l'on se met par sa disposition particuliere , en état de pouvoir raisonnablement espérer de battre son Ennemi.

Pour examiner ce sujet avec la méthode que je me suis proposée , qui est celle de prouver toujours la vérité de mes règles sur la Guerre , par des exemples sur le sujet du chapitre que je traite , je commencerai par faire mes remarques , sur les fautes faites , par rapport à la constitution générale des affaires de la Guerre en Allemagne , dans le tems qui précéda la Bataille de Hochstet , & je finirai par faire remarquer les fautes faites dans la disposition particuliere , pour prouver , que presque toujours les fautes générales entraînent après elles les particulieres.

Il ne pouvoit aucunement convenir dans ce tems-là , de commettre la décision de toute la Guerre en Allemagne , au sort d'une seule Bataille

Bataille. Cette vérité étoit d'autant plus constante, que l'on voïoit, que les Anglois & les Hollandois avoient dans cette Campagne comme abandonné la Guerre en Flandres, pour venir faire un effort décisif en Allemagne, sans lequel l'Empereur ne pouvoit plus s'y soutenir, ni eux-mêmes tirer des hommes d'Allemagne. Il falloit donc éviter de combattre, puisqu'il suffisoit de se maintenir, pour forcer les Anglois & les Hollandois à se retirer, ou à abandonner entièrement la Guerre en Flandres.

Pour prouver cette proposition générale, il faut faire connoître quelle étoit la situation particulière des choses. M. l'Electeur de Bavière dans les interêts des deux Couronnes étoit le maître de tout le cours du Danube, presque depuis sa source jusqu'aux frontieres de l'Autriche, dans laquelle il pouvoit pénétrer quand il voudroit; par conséquent l'Empereur, occupé d'ailleurs par les mécontents de Hongrie, étoit encore forcé de veiller continuellement à l'Autriche & au

Tirol , tant pour la conservation de ces deux Provinces , que pour se garder une communication libre avec l'Armée qu'il avoit en Italie.

Les ponts que M. l'Electeur de Bavière avoit sur le Danube , lui laissoient la communication libre avec le Haut-Palatinat ; par conséquent l'Empereur avoit toujours à craindre , qu'il n'entrât un Corps de Troupes dans la Boheme , où les Peuples sont fort irrités de la dureté de son Gouvernement , & où ils ne lui sont soumis que par crainte ; ce qui obligeoit encore l'Empereur à tenir un Corps de Troupes , pour couvrir la Boheme & la Moravie.

Nuremberg , Ville Impériale presque dans le centre de l'Empire , est la plus considérable du cercle de Franconie. Il falloit aussi que l'Empereur la conservât dans les intérêts de la ligue , de peur que M. l'Electeur de Bavière ne s'en saisisse , comme il avoit fait d'Ulm & d'Ausbourg. Nuremberg donc ne pouvoit se conserver , que par la protection de l'Armée des Alliés ; ainsi elle ne pouvoit pas s'éloigner beau-

coup de cette Ville , dont la conservation étoit d'autant plus capitale à l'Empereur , que par sa perte il ne pouvoit communiquer de ses Etats au Rhin , que par l'autre côté du Mein ; ce qui lui auroit été absolument impossible.

Par ce que je viens de dire de la situation de Nuremberg on voit encore , que l'Armée des Alliés ne pouvoit s'éloigner d'une Ville, dans laquelle étoient ses principaux dépôts de vivres & de munitions de Guerre.

Quelques jours avant la Bataille de Hochstet, les Alliés avoient forcé le Camp retranché de Schalemberg , & pris Donnawert. Cette conquête leur avoit donné un pont sur le Danube, & séparoit nos places du haut Danube , d'avec celles qui étoient au-dessous. Cependant comme leurs vivres étoient dans Nuremberg , & dans Nortlinghen, ils n'avoient pas osé quitter la Franco-nie & la Suabe , pour passer en Bavière,

Cette seule réflexion aisée à faire , suffisoit pour persuader à nos

Généraux , qu'il n'y avoit aucune bonne raison pour combattre ; qu'il falloit au contraire éviter une action générale , puisqu'en prenant ce parti , on étoit sûr de forcer l'Ennemi d'abandonner le voisinage du Danube , dès qu'il auroit achevé de consommer les fourages , qui étoient près de cette riviere.

M. le Maréchal de Villeroi étoit avec une Armée considérable devant les lignes de Bihel , dont M. le Prince Eugène étoit sorti avec la plus grande partie des Troupes réglées qui y étoient, sans que ce Général s'en fut appercû. La jonction de M. le Prince Eugène à M. de Malboorough étoit trop connue , pour pouvoir être ignorée , & M. le Maréchal de Villeroi pouvoit revenir de son inaction , forcer ces lignes , qui n'étoient plus gardées que par quelques milices , & s'avancer ensuite avec son Armée par le Duché de Wirtemberg jusques sur le Neckre ; auquel cas l'Ennemi ne pouvoit conserver la communication avec le bas-Neckre , pour les vivres qui lui venoient du Rhin &



DU M. DE FEUQUIERE. 381  
du Mein à Nortlinghen.

Ainsi encore ce seul mouvement réduisoit l'Ennemi à ne pouvoir plus vivre que par Nuremberg, & par conséquent à ne pouvoir s'éloigner de cette Ville. Il auroit même suffi, pour obliger les Ennemis à revenir en partie au Rhin, & laisser agir librement M. l'Electeur de Bavière au milieu de l'Allemagne, que M. le Maréchal de Villeroi, après avoir forcé les lignes de Bihel, eût descendu le Rhin avec son Armée, & se fût approché de Philisbourg. Ce mouvement seul auroit forcé les Ennemis à se séparer, pour venir protéger Philisbourg & le bas-Neckre. Il n'y avoit aucun danger à faire cette marche, parce que ces lignes étant forcées, M. le Maréchal de Villeroi étoit le maître de faire un pont sur le Rhin, où il auroit voulu, & y auroit repassé le Rhin, en cas que l'Ennemi se fût approché de lui avec toutes ses forces; auquel cas aussi il abandonnoit à M. l'Electeur l'Autriche & Vienne même.

Dans cette disposition générale de la Guerre en Allemagne dans

l'année 1704. il est aisé de sentir, qu'il n'y avoit aucune bonne raison de vouloir combattre un Ennemi, qui ne pouvoit encore rester long-tems ensemble, dans le voisinage du Danube, & qui après s'être éloigné de cette riviere, ne pouvoit trouver entre le Mein & le Danube un endroit à se placer, pour garantir l'Autriche de l'autre côté du Danube, & le Neckre en même tems.

Voilà quelles ont été les fautes faites, par rapport à la disposition générale de la Guerre d'Allemagne. Les autres fautes qui ont été faites sont celles, qui regardent la disposition particuliere & l'ordre de Bataille.

La premiere a été, d'avoir campé les deux Armées, comme si elles avoient dû combattre séparément.

La seconde, de les avoir mises en bataille le jour du combat dans l'ordre de leur campement, & seulement à la tête du Camp.

La troisiéme, de ne s'être pas choisi un Champ de Bataille assez proche du ruisseau, pour que l'En-

nemi ne pût le passer, & avoir du terrain, pour se former entre le ruisseau & le front de notre ligne.

La quatrième, de n'avoir point ébranlé la droite & le centre pour marcher à l'Ennemi, dès que l'on vit qu'il passoit le ruisseau, & qu'il se formoit devant nous.

La cinquième, de n'avoir point reconnu le ruisseau en arrivant dans ce Camp, & de n'avoir pas eû des Postes d'Infanterie le long de ce ruisseau, tant pour la sûreté du Camp, que pour pouvoir être informé des mouvemens de l'Ennemi.

La sixième, d'avoir fait des aîles droite & gauche de Cavalerie des deux Armées le centre de la Bataille, au lieu d'avoir eû un centre formidable d'Infanterie.

La septième, d'avoir enfermé la plus grande, & la meilleure partie de l'Infanterie de l'Armée de M. de Tallard, dans le Village de Plenheim, où elle étoit sans aucun ordre de Bataille, hors d'état de faire aucun mouvement, & même sans avoir pris des précautions, pour se procurer des communications d'une

Brigade, ou d'un Régiment à l'autre.

La huitième, de n'avoir point reconnu le terrain de la droite de l'Armée, jusqu'au ruisseau & au Danube; de manière que l'on y plaça des Dragons, au lieu d'y mettre de l'Infanterie.

La neuvième, de n'avoir pas détaché en arrivant dans ce Camp, un Corps de Cavalerie au-delà de la gauche des deux Armées, pour être informé de la situation du Camp de l'Ennemi; ce qu'on ignora toujours de telle manière, qu'on ne sçavoit pas que M. le Prince Eugène eût joint M. de Malboorough avec son Corps d'Armée, & qu'on croïoit M. le Prince de Baden occupé au Siège d'Ingoldstadt avec un Corps considérable.

La dixième, d'avoir paisiblement laissé former l'Ennemi en-deçà du ruisseau, & faire sa disposition telle qu'il lui convenoit de faire, pour attaquer notre grand centre de Cavalerie avec son Infanterie sur deux lignes, soutenue de plusieurs lignes de Cavalerie, sans avoir pendant tout ce tems-là songé à changer  
notre.

DU M. DE FEUQUIERE. 385  
notre ordre de Bataille, sur la disposition que l'on voïoit prendre à l'Ennemi.

La onzième, en ce qu'après le premier désordre de notre grand centre de Cavalerie, & après qu'il eut abandonné le terrain, qui le mettoit en hauteur avec l'Infanterie, embarrassée dans le Village de Pleintheim, l'Armée de M. l'Electeur ne s'est pas serrée sur sa droite, pour charger en flanc l'Ennemi, qui avoit passé dans l'intervalles des Villages. Par ce mouvement elle auroit soutenu, ou retiré notre Infanterie de Pleintheim, & elle auroit donné le tems à la Cavalerie, qui avoit été mise en désordre par le feu de l'Infanterie, de se remettre en Bataille. Au lieu de ce mouvement aisé à penser, cette Armée ne songea qu'à se retirer toute entière à Ulm, & elle abandonna l'Infanterie de l'Armée de M. de Tallard, dont la Cavalerie ne pensa plus à se réformer, ni à faire un effort pour venir dégager son Infanterie, dès qu'elle vit que l'Armée de M. l'Electeur abandonnoit vo-

lontairement son champ de Bataille, & qu'elle se retiroit.

La douzième faute fut, en ce que pas un des Officiers Généraux de l'Armée de M. de Tallard, après la prise de ce Général & le désordre du centre de Cavalerie, ne songea à retirer l'Infanterie du Village de Plentheim, pendant qu'il étoit encore tems de le faire, en la faisant marcher du côté du Danube, jusqu'à ce qu'elle eût réjoint la Cavalerie; & qu'aucontraire ceux qui étoient chargés en particulier du commandement de cette Infanterie, ou l'abandonnerent, même avant qu'elle fût attaquée, dès qu'ils virent la Cavalerie battuë, & allèrent se noier dans le Danube, en le voulant passer à la nage; ou restèrent dans le Village, n'osant en sortir, sans songer à faire aucun mouvement pour se débarasser du Village, ni même à se pratiquer des communications entre les Bataillons, & ne semblerent y être restés, que pour se charger de la honte de faire mettre les armes bas aux Bataillons malgré eux, & livrer aux

DU M. DE FEUQUIERE. 387  
Ennemis vingt-sept Bataillons &  
douze Escadrons des meilleures  
Troupes du Roi : Action dont l'in-  
famie est si grande, que je suis per-  
suadé qu'elle ne sera pas cruë de la  
posterité, quand elle apprendra en  
même tems, qu'à la réserve d'un  
seul Brigadier d'Infanterie, qui a  
été cassé, tous les autres Auteurs,  
ou témoins de cette lâcheté, ont  
été récompensés, ou élevés en di-  
gnité.

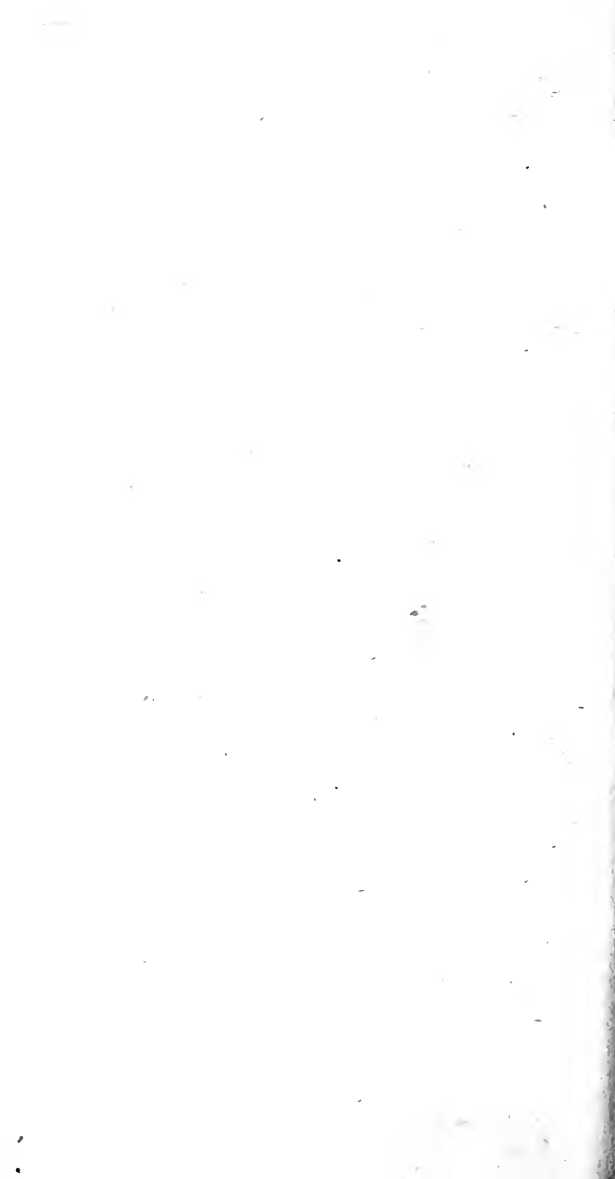
*Fin du troisième Volume.*













La Bibliothèque  
Université d'Ottawa  
Échéance

The L  
University  
Date

--	--	--



